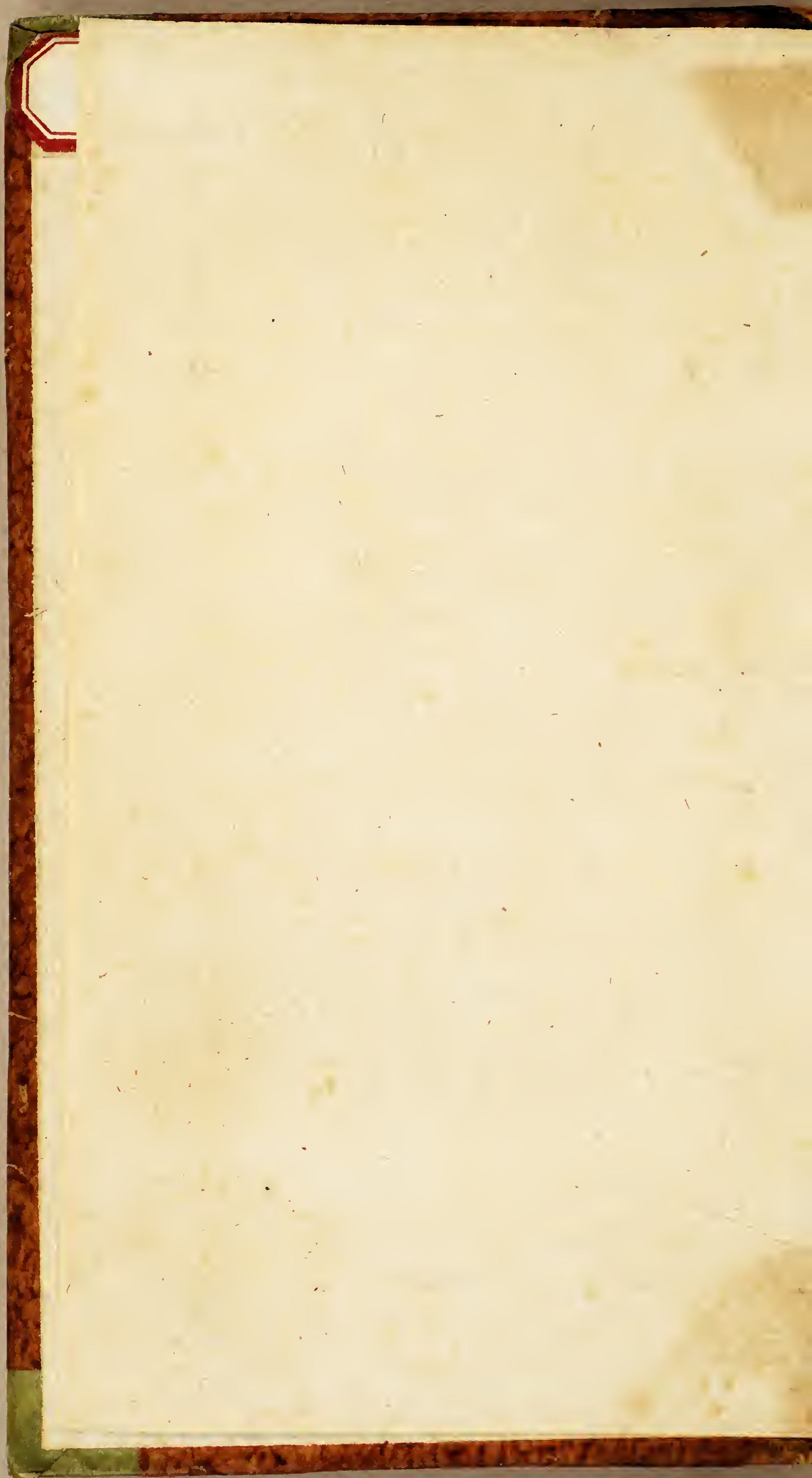






RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS,

OU

Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR M. DE P***. (Pauw.)

Nouvelle édition, augmentée d'une *Dissertation critique* par Dom PERNETY, & de la *Défense de l'Auteur des Recherches contre cette Dissertation.*

Studio disposta fideli.

LUCRECE.

TOME PREMIER.



A BERLIN.

M. DCC. LXXIV.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

OMME les Américains forment le chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'Hiſtoire de l'Homme, nous nous ſommes propoſés d'en faire le principal objet de nos recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelquefois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui-là ; & c'eſt ſans doute un ſpectacle grand & terrible de voir une moitié

de ce globe tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré ou monstrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planète avoit deux Hémisphères si différents, dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siècles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps?

Cette étonnante révolution, qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que, par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européans: les Américains n'avoient que de la foiblesse; ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un instant. Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau Monde, si fameuse & si injuste, a été le plus grand des mal-

heurs que l'humanité ait essuyés.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déjà accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir & au sein de la jouissance : il se crut perdu sans ressource ; il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre seroit un séjour dangereux, où notre Espece succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planète à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des Politiques à projets ne cessent, par leurs séditieux écrits,

d'encourager les Princes à envahir les Terres Auftrales. Il eft trifte que quelques Philofophes aient poffédé le don de l'inconféquence jufqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le fuccès de cette coupable entreprife : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaiffeau qui, au fortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paifibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux befoins & des richeffes imaginaires, c'eft agacer des Tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déjà que trop à fe plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abufé de fa fupériorité. Maintenant la prudence, au défaut de l'équité, lui dit de laiffer les Terres Auftrales en repos, & de mieux cultiver les fiennes.

Si le génie de la défolation & des torrents de fang précedent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclairciffement de quelques points de Géographie par la deftruction d'une partie du globe ; ne maffacrons pas

les Papous, pour connoître au Thermometre de Réaumur le climat de la Nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts des hordes barbares & d'en faire des Hommes ; mais les Moralistes, qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces Sauvages en paix ; plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres ; & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi, autant qu'il a été possible, dans la partie historique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains

de la découverte du nouveau Monde, & qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleversé par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européans. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le souvenir de ses épouvantables malheurs.

Oviedo se plaignoit déjà de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturalistes avoient eu le loisir de les étudier : aussi en nous livrant à ce travail, avions-nous désespéré, d'abord, de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténèbres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions & des observations vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes, & elles ont été sans comparaison plus pernicieuses. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une espèce d'autorité en passant la Ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins, il

faut encore du bonheur pour reconnoître & saisir la vérité, tant de fois travestie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les Lettres Edifiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de faussetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, ils auroient dû, par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire : on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand, après des Recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions arriver de toute part : on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre, parce que nos systêmes les plus raisonnables ne peu-

vent jamais s'enchaîner assez exactement entr'eux pour former un cercle parfait qui embrasse l'immensité des phénomènes : il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance, & d'accoutumer le Philosophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique, plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers & nombreux ; mais ils ont été jusqu'à présent si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines, en parties cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des che-

mins si hérissés ; ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espece dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'Histoire de l'Homme Naturel a été plus négligée qu'on ne le pense. Cet Essai prouvera au moins ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux Naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédi-

lection pour le ſtyle pompeux & maniéré : en ſemant tant de fleurs ſur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'eſt apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni inſtruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclamation ſi inutile quand on a raiſon, eſt plus que ridicule quand on ſe trompe.

Celui qui a épuiſé ſon ſujet & recueilli des obſervations neuves, vraies & intéreſſantes, peut, ſans danger, mépriſer ce ſtyle enflé, exceſſif & accommodé aux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux Eſprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de lettres, qui ont aſſez eſtimé leurs contemporains pour ne rien ſacrifier au mauvais goût de leur ſiècle.

La connoiſſance de l'Homme phyſique ayant été le premier objet de ces recherches, ce ſeroit une bizarrerie extrême de ne pas pardonner de certains détails qu'on par-

donne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Egalement éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons donc porté nos regards sur tous les mysteres & tous les écarts de la nature animale ; mais dans l'exposition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques, & dès-lors tous les mots sont ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique, nous nous sommes vus à portée de répandre quelque jour sur leur histoire, sur leurs mœurs, sur leur séjour dans le voisinage du Pole, en nous servant de Manuscrits que des personnes respectables nous ont communiqués, & en consultant les dernieres Relations que les Danois ont publiées touchant le Groënland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit impossible d'avoir

des avis plus récents, plus authentiques, & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme de Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Nègres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problême qui a jusqu'à nos jours divisé les Naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypothèses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien, tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet : s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer ; s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement ; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité cette méthode des siecles ignorants où l'on abondoit en argu-

ments, & où l'on manquoit de démonſtrations : on avoit enſeveli les ſciences ſous tant de délires ſcientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de ſi-tôt d'une nuit qui paroiſſoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraiſemblable, de faux & de ridicule ſur les Patagons, depuis l'an 1520 juſqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, & plus que miſérable, qui erre dans les ſables Magellaniques étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Pluſieurs voyageurs les ont vus, diſent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur repliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, ſinon que l'amour du merveilleux éblouit les obſervateurs prévenus, & que l'amour-propre leur fait défendre leurs illuſions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois ſéduit les yeux, la ſomme de nos connoiſſances ſeroit infiniment plus grande, ou celle de nos

erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des Sauvages de ſtature coloſſale au Sud de l'Amérique, il s'eſt écoulé deux cens quarante-ſept ans, qu'on a employés à ſe contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduiſit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi après avoir achevé ſa croiſſance : ceux qui ſe ſont refuſés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas diſputer davantage ; ils auroient dû tout au moins rapporter des oſſements & des ſquélettes de ces hommes prodigieux ; mais on conçoit aiſément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner eſt le ſeul qui ſe ſoit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuiſſe d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Bréſil, depuis que M. Hans Sloane a publié ſa Gigantologie, aucun charlatan n'a oſé reparoître avec des

dépouilles ſuppoſées de Géants, qu'on employoit déjà pour tromper les Romains du temps d'Auguſte, comme Suétone en convient en parlant des ſquélettes que cet Empereur conſervoit dans ſon cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circonciſion & l'Infibulation, ſont autant de morceaux qu'on s'eſt efforcé de rendre intéreſſants.

Comme les ſuperſtitions religieuſes des peuples de l'Amérique ont eu un rapport ſenſible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces abſurdités que pour en faire la comparaiſon, & pour démontrer que, malgré la diverſité des climats, l'imbécillité de l'eſprit humain a été conſtante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon ouvrage : ſi je m'étois apperçu après coup qu'elles ne ſont pas toujours inſtructives, & qu'elles n'occupent que de la place,

je les aurois retranchées ſans héſiter, & me ſerois applaudi de ce ſacrifice ; mais comme, dans une ſi grande diverſité de matieres importantes, on a dû quelquefois ſe contenter ſoi-même, il eſt arrivé que les Notes renferment autant d'intérêt que le texte ; & ſi on les en détachoit, elles formeroient ſeules un recueil qui ne ſeroit rien moins que vuide de choſes.



TABLE



TABLE GÉNÉRALE

Du Tome premier.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.

TROISIEME PARTIE.

RECHERCHES



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.



PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitans, de la découverte du nouveau Monde, &c.



E placerai, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du Climat du Nouveau Monde : je décrirai ensuite ses habitants, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai crû entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matières qu'on discutera, quoiqu'également

intéreſſantes, ſeront néanmoins fort diſparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut ſe figurer qu'on va traverſer ſucceſſivement des terreins incultes & dépeuplés, & des payſages riants & pittoreſques.

Cette variété n'eſt pas une confuſion qui puiſſe brouiller les objets, ou troubler la compoſition du tableau, c'eſt une conſéquence qui réſulte bien plus du ſujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit, au moment de la découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, qui s'y ſont trouvés plus petits d'un ſixieme que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce Climat étoit ſur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organiſme d'une façon étonnante.

La terre, ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un déſert ſtérile & immenſe. Les premiers Aventuriers qui y firent des établiſſemens, eurent tous à eſſuier les horreurs de la famine ou les derniers maux de la diſette.

Les Eſpagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Eſpagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors, quelle ſeroit un jour la férocité de leur vainqueur ſi acharné à ſa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons Français envoyés dans ce monde infortuné, finirent par ſe dévorer entr'eux. Les Anglois qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés ſur les vaiſſeaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des ſpectres, & on ne trouva plus perſonne dans toute la Grande-Bretagne, qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ſes abîmes d'inépuiſa-

les tréſors, la ſoif de l'or affronta tous les dangers, ſurmonta tous les obſtacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été juſqu'à préſent le progrès du travail & de l'induſtrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, pluſieurs Colonies ſecondaires abſolument hors d'état de ſe nourrir de leurs propres productions : elles ſe diſſiperoient, ſi les Métropoles Européanes n'avoient ſoin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plupart des iſles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, mal-faiſantes & même mortelles, lorſque l'ardeur du ſoleil y occaſionnoit une eſpece de fermentation : il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de ſel marin, auquel les Phyſiciens de l'ancien monde avoient refuſé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, ſur les Mangliers & d'autres végétaux, un ſel qui renaît ſans ceſſe, parce qu'il s'éleve ſous la forme de vapeur, & ſe criſtalliſe enſuite ſur chaque feuille trempée de cette ſaumure.

Ce terrein fétide & marécageux faiſoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reſte de l'univers connu : on en exprimoit ce ſuc ſi redoutable dont les ſauvages armoient la pointe de leurs fléches, qui en effleurant ſeulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte poſſible.

La principale nourriture des Américains établis à la Côte Orientale, étoit une Plante empoiſonnée qu'on ne rendoit comeſtible que par adreſſe. Je parle de tant d'eſpèces de *Jucas* & de *Manihots*, qui ſont preſque toutes mortelles, lorſqu'on les mange crues, & comme elles ſortent du ſein de la terre. (1) C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui

(1) Le véritable contrepoiſon du ſuc de Manihot, eſt

tenoit lieu aux Indiens du ſeigle & du froment qu'ils ne connoiſſoient point. Il faut avouer que l'hiſtoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y ſoit la ſomme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier, qui ait été contraint de tirer ſon premier aliment d'un végétal vénéneux; hormis peut-être dans des temps d'une diſette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*Arum*, qui eſt de toutes les plantes Européanes la plus approchante du *Manihot*, par ſa qualité cauſtique, & nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes; ce qui provenoit du nître terreſtre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la premiere fois, dans la Nouvelle France, emploier les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette leſſive découper en un inſtant toute la toile en lambeaux & la réduire enſuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raiſon, à la violence du ſel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La ſurface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de Léſards, de Couleuvres, de Serpents, de reptiles & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon, qu'ils tiroient des ſucs abondants de ce ſol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la ſéve nourriciere s'aigriſſoit, comme le lait dans le ſein des animaux qui n'exercent pas la puiſſance de ſe propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plupart d'une taille

le ſel d'Abſynthe délayé dans de l'eau de Menthe. On ſe ſert auſſi, dans quelques iſles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre ſuccès.

gigantefque dans leur eſpece, & multipliés au-delà de l'imagination. En jettant les yeux ſur les excellentes figures deſſinées à Surinam, par Mademoiſelle Merian (1), on eſt frappé de la groſſeur prodigieuſe des Papillons qui égalent le volume de nos Oiſeaux.

Les plus anciens Etabliſſements des Européans en Amérique ne ſont pas encore de nos jours exactement nettoiés de bêtes immondes ou venimeuſes, dont l'humidité de l'Atmoſphere facilite la population. Panama eſt affligé par des Serpents, Carthagene par des nuées d'énormes Chauve-ſouris, Porto-Bello par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadaloupe & les autres Colonies des iſles, par des Ravets & des Scarabées-rongeurs, Quito par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaiſes. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Pérou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs ſujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur impoſant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'ils étoient obligés d'aporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des facs pleins dans le Palais de Montezuma. Garcilaſſo dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de moineaux, qu'on exige des payſans au Palatinat.

M. Dumont dit dans ſes Mémoires ſur la Louiſiane, qu'il y croît des Grenouilles qui peſent juſqu'à trente-ſept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux; il n'exiſte pas de monſtres ſemblables dans le reſte du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les Contrées du ſud de l'Amérique, qu'on y ſurnommoit cet Inſecte le Roi du Bréſil : *il Rey di Breſil.* (2) Du

---

(1) Edition *in-folio* d'Ooſterwyck, 1719. Amſterdam. Voyez auſſi les quatre Volumes *du Tréſor de Séba.*

(2) Du temps que les Hollandois étoient en poſſeſſion

temps que par un contraſte ſingulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains étoient entiérement abâtardis, petits, puſillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Aſie & de l'Afrique, qui ne connoiſſent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourriſſoit une eſpece de Tigre ſi peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *Tigre poltron*, c'eſt le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les Ours avoient auſſi dans ce pays la taille rapetiſſée, & moins de bravoure que ceux de leur eſpece qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, ſelon les obſervations de M. du Pratz & de quelques autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuoſité, ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abâtardiſſement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupèdes juſqu'aux premiers principes de l'exiſtence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de ſix à ſept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride. (1) Les graines tendres qu'on y ſemoit d'un doigt trop avant, ſe glaçoient & ne germoient pas : auſſi a-t-on remarqué que la plupart des arbres indigènes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faiſoient tracer, comme par inſtinct, ſur la ſuperficie horiſontale, pour éviter le froid de l'intérieur du ſol. Piſon, Margraff & Oviedo ont fait cette obſervation tant aux iſles qu'au continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourriſſoient une multitude de végétaux

du Bréſil, on préſenta à la compagnie des Indes un projet pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la dévaſtent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moyen ſeroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

(1) Voyez *Piſon*, *Introduction à l'Hiſtoire Naturelle du Bréſil.*

implantés & paraſites, des Polipodes, des Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuſcutes, des Mouſſes & des Lichens, provenus du ſédiment d'un ſuc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'induſtrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux Regnes ſouffroient ſans relâche. Toutes les plaies & les bleſſures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaiſſeaux, en ont été tranſportés (1) par une Eſcadre Françaiſe en Europe, où l'on ne les connoiſſoit pas, il y a ſoixante ans: leur multiplication a été ſi prodigieuſe & ſi rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers aux dangers de la navigation, en criblant ſous le pied du Matelot la carêne des Navires. Ces inſectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient auſſi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européans ont rendu les Rats & les Souris qui n'y exiſtoient pas avant la découverte, & qui enſuite ont tellement pullulé, qu'ils ſont devenus un véritable fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Iſles, les ſouris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les ſerpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Iſles Baléares & en Eſpagne. (2)

---

(1) Voyez un *Mémoire de M. Des Landes, Commiſſaire de la Marine*: il nomme les vaiſſeaux & les Officiers qui commandoient ſur l'Eſcadre qui rapporta des Iſles de l'Amérique les premiers vers Taïets en France.

(2) En 1524, un vaiſſeau de l'Eſcadre envoyée à la découverte des terres Auſtrales, par l'Evêque de Plaiſance, ayant paſſé le détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de Los Réis: dans ce navire ſe trouverent les premiers Rats qu'on eût jamais vus au Pérou, &

En comparant les expériences qu'ont fait avec des Thermometres, MM. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Perou, & l'infatigable M. Adanſon au Sénégal, on peut aiſément s'appercevoir que l'air eſt mons chaud au Nouveau monde que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement poſſible, la différence de température, je penſe qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'eſt-à-dire, qu'il fait auſſi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés ſeulement de cette Ligne, en Amérique. Les Thermometres n'ont gueres monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été. (1), Québec qui eſt à-peu-près à la même hauteur que Paris, a un Climat ſans comparaiſon plus âpre & plus froid que Paris, la différence eſt également ſenſible entre la Tamiſe & la Baye de Huldſon, qui ont la même latitude.

Il n'exiſtoit au Nouveau Continent entre les Tropiques, aucun grand Animal quadrupède. Les Naturaliſtes qui ont depuis long-temps fait attention à cette particularité, ont ſoupçonné que les grands germes ne pouvoient ſe développer dans ce climat déſavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable ſeulement aux Inſectes & aux Serpents. Il paroit plutôt que la convulſion des Eléments avoit jadis détruit en Amérique tous

depuis ils ont furieuſement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en ſoit trouvé des petits dans les Caiſſes & Ballots de marchandiſes. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui ſignifie une choſe qui eſt venue de la Mer. *Zarate, Conq. du Pérou, pag.* 155.

(1) En 1736, le 31 Mai au matin, le Thermomètre marquoit à Quito, ville ſituée à 13 minutes ſeulement de l'Equateur.... 1011. A midi.... 1014. Le premier Juin au matin..... 1011 & à midi 1013 $\frac{1}{3}$ Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voyez *l'Hiſtoire naturelle de Sénégal, avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays,, en* 1749, 50, 51, 52 *&* 53 *par M. Adanſon, Correſpondant de l'Académie des Sciences.*

les grands animaux de la Zone Torride : les oſſements prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorſqu'on traitera de la nature de ces Os foſſiles en particulier, dans la ſuite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigènes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plûpart d'une taille peu élégante, & quelquefois ſi mal tournée, que les premiers deſſinateurs ont eu de la peine à ſaiſir leurs contours & à rendre leurs caractères ſenſibles. On a obſervé que la queue manquoit au plus grand nombre de genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la diviſion des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere, ce qui eſt fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Pareſſeux & le Cabiai.

Les Autruches, qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts diviſés en Amérique.

Les animaux d'origine Européane ou Aſiatique, qu'on y a tranſplantés immédiatement après la découverte, ſe ſont rabougris : leur taille s'eſt dégradée ; & ils ont perdu une partie de leur inſtinct ou de leur génie ; les cartilages & les fibres de leur chair ſont devenus plus rigides & plus coriaces : la viande de bœuf eſt ſi pleine de filaſſes, qu'on a peine à la mâcher à Saint Domingue.

Les cochons ſeuls y ont acquis une corpulence étonnante, parce qu'ils ſe plaiſent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en inſectes & en reptiles : la qualité de leur chair s'eſt beaucoup perfectionnée, & les Médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'Iſle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Caſtille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoiſſables : leurs ongles pouſſerent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Le Moutons de l'Europe ſouffrent auſſi une forte altération à la Barbade ; & on ſait que les Chiens

amenés de nos Pays, perdent la voix & cessent d'aboyer dans la plûpart des contrées du Nouveau Continent.

Ceux d'entre les quadrupèdes transmigrés qui ont le moins réussi, ce sont certainement les Chameaux. Au commencement du seizieme siecle, on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Pérou, où le froid dérangea leurs organes destinés à la reproduction, & ils ne laisserent aucune postérité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des Eléphants au Bresil ; mais il y a toute apparence que ces animaux y essuieroient le même destin que les chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréeroient pas, quand même on les abandonneroit dans les Forêts à leur propre inclination, le changement de nourriture & de Climat étant infiniment plus sensible aux Eléphants, qu'aux autres quadrupèdes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cerisiers, les Noyers y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'isle de Juan Fernandès : ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes qui exigent une terre humide & pâteuse, comme les Cannes à Sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les raves, ont surpassé l'attente même des cultivateurs. Notre Seigle & notre Froment n'ont pas pris, sinon dans quelques quartiers du nord. Le Riz, qui aime à être submergé, & les Feveroles, qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un Climat par ses productions végétales & animales, que par toutes ses autres espèces d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les Lésards Iguans ou les Coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renforçoient,

ſans qu'on le ſçût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan juſqu'à la Terre de Labrador, où finiſſoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut obſerver que la même eſpece de Léſards Iguans eſt fort nombreuſe dans l'Aſie Méridionale, où l'on en a mangé la chair de tout temps, ſans que jamais cet aliment ait produit le moindre ſymptôme du mal d'Amérique ; ainſi il développe & aigrit ce virus par-tout où il le rencontre, ſans le faire germer dans le ſang de ceux qui en ſont exempts.

L'Iguan eſt un vrai Léſard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence : tout ſon corps eſt couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aiguës commencent au chignon du col, & vont en diminuant inſenſiblement, juſqu'à l'extrêmité de la queue : les pointes qui paſſent ſur la convexité du dos, ſont les plus longues. Comme il dreſſe ou déprime cette denture à proportion qu'il eſt en colere, les Hollandois & les Français lui ont donné le nom de Coq de joute. (1)

Cet étrange animal a ſous la machoire inférieure, une poche ou un ſac pointu comme un capuchon, que les naturaliſtes nomment un *goître*. La texture de ce goître eſt de la même ſubſtance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq d'Inde ; ſa partie extérieure eſt hériſſée de quelques dents aſſez petites : l'autre côté, qui regarde la poitrine, eſt entiérement édenté. Des écailles très-menues d'un bleu mourant, d'un jaune-brun & d'un rouge obſcur tapiſſent cette eſpece de ſac au dehors.

L'Iguan a quatre pattes diviſées en cinq doigts,

---

(1) *Seba Theſaurus rerum naturalium*, pag. 149. T. 1. Tab. 95 & 96, *&c.*

garnis d'ongles crochus & effilés : son regard est horrible, il a les yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme son goître. Sa langue est fourchue, applatie, & sa gueule osseuse est garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col, sont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, sinon quand il est en chaleur & qu'on l'inquiete : alors il s'élance avec force & mord opiniâtrément ce qu'il saisit, sans quitter prise : sa morsure n'est pas dangereuse, sa bave n'étant impregnée d'aucune qualité venimeuse.

On le chasse principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des sommités de végétaux, il est plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ses cuisses sont plus charnues que le reste du corps ensemble, & peuvent servir à repaître quatre personnes. On préfère les femelles, parce que leur chair est plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet. (1) Ces femelles pondent sur les rivages de la mer, depuis treize jusqu'à vingt-cinq œufs, sans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert jusqu'à présent, quatre à cinq especes de ces Lésards en Amérique, qui ne different que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Brésil, à la Guiane, au Mexique, à la Nouvelle Espagne, dans différents autres endroits du Continent, & dans les Isles.

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent, lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien : non-seulement cet aliment irrite incroyablement cette in-

---

(1) Quelques voyageurs paroissent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en sauroient trop exalter la délicatesse & la tendreté ; cependant Pison le Naturaliste assure qu'elle est fade, & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver détestable : elle a le même goût que les cuisses de Grenouilles en Europe.

diſpoſition, mais la ranime & la réveille lorſqu'elle paroît aſſoupie. Les Nègres, qui ont en général un penchant marqué à ſe nourrir de Serpens & de Léſards par préférence à toute autre viande, ſont auſſi extrêmement friands de la chair de l'Iguan; mais pour peu qu'ils ſoient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les ſouſtraire à la mort, il faut leur adminiſtrer des remedes très-efficaces & ſur-tout des bouillons de Tortues. Les Européans mangent auſſi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété mal-faiſante: on ne la ſoupçonnoit pas.

Quelques Auteurs veulent que les Nègres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales; mais cette opinion, cent fois réfutée, eſt d'autant plus riſible, que ces prétendus Auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Nègres au nouveau monde: quoiqu'il ſoit difficile de la fixer (1), on ſait cependant avec cer-

---

(1) Il eſt conſtant que pendant les treize premieres années de la découverte de l'Amérique, les Eſpagnols n'y ont tranſporté aucun Nègre. Ce ne fut qu'en 1517, que ſe fit le premier tranſport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenès, & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prêtre nommé Las Caſas, qui, par la derniere biſarrerie dont l'eſprit humain ſoit capable, fit un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injuſtice atroce, & imagina en même-temps de réduire les Africains en ſervitude, pour les faire labourer ce pays ſi injuſtement conquis, dans lequel il conſentit lui-même à poſſéder le riche Evêché de Chiappa.

Le Miniſtere Eſpagnol accorda en 1516, un privilége excluſif pour l'achat & la vente des Nègres, au ſieur de Chievres, qui ne ſe voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23000 ducats, à des Marchands Génois qui formerent une Compagnie, qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles*: elle devoit fournir, la premiere année, quatre mille Negres des deux Sexes; mais

titude, qu'elle est postérieure aux temps où les compagnons de Christophe Colomb, & sur-tout un certain Margarita, & un Moine nommé Buellio, ramenerent le mal vénérien de S. Domingue. Dans l'histoire générale de Ferreras, ce fougueux Missionnaire est appellé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de S. Benoît; dès qu'il fut débarqué à S. Domingue, il y excommunia Christophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européan excommunié en Amérique : Buellio ne se contenta pas de cette basse méchanceté, il retourna en Espagne, où il infecta ses compatriotes & intrigua tant

---

elle compiit trop bien ses intérêts, pour ne point éluder une partie de son contrat, & n'amena que mille piéces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'Isle de S. Domingue; on en envoya sur le champ la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exhoibitant : en effet, on ne voit pas trop pourquoi on permit à Chievres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des Nègres pour les Indes Espagnoles, y gagnerent des sommes considérables.

Cet odieux commerce, qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une bulle du Pape, de l'an 1440. L'Infant Henriquès de Portugal fut le premier Prince Chrétien qui se servit d'esclaves Nègres : Ferdinand le Catholique en fit passer aussi quelques-uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Nègres & de Basanés; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Brésiliens : on trouve dans une lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit vers ce temps 10 à 12000 Nègres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20 30 jusqu'à 50 ducats la piece : dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe, & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un discours sur l'origine de la Traite des Nègres, que je composai il y a quelques années.*

à la Cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme ſe voyant en proie aux fureurs d'un ſi vil fanatique, ſe repentit d'avoir découvert un Monde nouveau.

Les habitans des Antilles, où le mal vénérien ſéviſſoit plus qu'ailleurs, diſoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique : ceux du continent aſſuroient qu'il leur étoit venu des Antilles ; perſonne ne vouloit l'avoir vu naître dans ſa patrie : mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européans reçurent en échange de la petite Vérole, qu'ils porterent à leur tour au nouveau monde. Le premier Américain de diſtinction qui mourut de cette petite Vérole tranſplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique : le premier Européan de diſtinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I ; mais juſqu'à cet événement arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenſes ravages dans notre continent ; la rapidité de ſa propagation fut étonnante : les Maures chaſſés d'Eſpagne en inoculerent les Aſiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone juſques dans la France Septentrionale. En 1496, le Parlement de Paris, toutes les chambres aſſemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amérique, de ſe montrer dans les rues, ſous peine d'être pendus ; ordonnant ſous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. (1) Deux ans après, on voit

(1) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit, qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

» Pour pourvoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades qui ſont de préſent en grand nombre en ceſte ville de Paris, de certaine maladie contagieuſe, nommée la *Groſſe Vérole*, ont eſté adviſez, concluds & délibérez par Révérend Pere en Dieu, Monſieur l'Evêque de Paris,

déjà cette même contagion ſe manifeſter en Saxe ; au moins les ſcholaſtiques de Léipſig ſoutinrent-ils des Theſes ſur la nature du mal vénérien, qu'ils ne connoiſſoient point, dès l'an 1498 : ils ſe dirent à cette occaſion, des injures effroyables en latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte qui compoſa des vers ſur un ſi grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire : en liſant ſon Poëme, on s'apperçoit que les principaux ſymptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entiérement diſparu de nos jours : on oſe preſque croire qu'après s'être mitigée d'un ſiécle à l'autre, elle s'uſera par ſa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux ſe décompoſerent & ſe détruiſirent pour s'être, pour ainſi dire, trop étendus en ſuperficie. Enfin, un des plus grands Médecins de l'Europe a prédit que le ſang de notre dixième génération ſera réellement purifié, & qu'on verra la nature

---

les Officiers du Roi, Prévôt des Marchands & Eſchevins, & le Conſeil, & l'avis de pluſieurs grands & notables perſonnages de tous Eſtats, les points & articles qui s'enſuivent.

» Sera fait cry public de par le Roi, que tout malade de cette maladie de *Groſſe Vérole*, étrangiers, tant hommes que femmes, qui n'étoient demourans & réſidans en cette ville de Paris, alorſque ladite maladie lès a prins, vingt & quatre heures après ledit cry fait, s'envoiſent & partent hors de ceſte ville de Paris, ez Pays & lieux dont ils ſont natifs, où là où ils faiſoient leur réſidence, quand ceſte maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur ſemblera, ſur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puiſſent partir, ſe retirent ez portes de S. Denis & S. Jacques, où ils trouveront gens députés, leſquels leur délivreront à chacun 4 Sols pariſis, en prenant leur nom par eſcript, & leur faiſant défenſes, ſur la peine que deſſus, de non rentrer en cette ville, juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement garis de cette maladie, *&c.* «

ture & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il eſt à ſouhaiter, ſans doute, que cette prédiction ſoit plus heureuſe que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien pour l'an 1584, & jamais il n'occaſionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpoſition ſi différente du mal d'Amérique, que le mercure eſt abſolument contraire aux Nègres affligés des *Yaws* : d'ailleurs les caractères & les ſuites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve ſans replique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes: ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différents, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit ſouverainement abſurde de dire que les Américains auroient cherché des remedes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit auſſi, aux Indes, le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette : il entreprit le voyage & ne ſe trompa point : les ſauvages de S. Domingue, en le voyant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrerent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces, & l'aubier du Gaïac, avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiecle, & ſon luxe éclipſa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'athmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites

d'une inondation conſidérable qu'on y avoit eſſuiée dans les vallées & les bas-fonds, & dont je ne me ſuis pas propoſé de parler ici fort au long; il n'eſt pas improbable d'attribuer à cet événement phyſique, admis comme vrai, la plûpart des cauſes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants; & il ſemble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothèſe de M. de Buffon, qui ſuppoſe que la nature, encore dans l'adoleſcence en Amérique, n'y avoit organiſé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce ſentiment entraîne des diſcuſſions métaphyſiques, longues, obſcures, & qui heureuſement pour nous ſont inutiles. D'ailleurs il n'eſt pas aiſé de concevoir que des êtres quelconques ſeroient, au ſortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité; il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas uſées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur eſpece ſeroit plus nouvelle.

Ceux qui ſe ſont imaginé que l'Amérique n'a jamais été ſujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages ſur la cime des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la Terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louiſiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entieres de dépouilles marines. Pourquoi les ſommets des Cordilieres fourniroient-ils des coquillages, puiſqu'on n'en trouve déjà plus ſur les plus hautes pointes des Alpes, qui ſont cependant de plus de ſix mille cinq cents pieds moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Perou (1)?

---

(1) Il eſt prouvé par des obſervations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications ſur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement ſur le ſommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des Iſles de différente hauteur & largeur, baignées par la

Comme le ſoleil enleve, par ſon action continuelle, les ſels les plus ſubtils dans toute la profondeur de l'*humus* qu'il deſſeche, il eſt croiable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus ſain & plus ſalubre. Il ſe peut que les végétaux s'y corrigent, parce que les fibres de leurs racines puiſent moins de ſucs cauſtiques & corroſifs: la multiplication des Inſectes & des Serpents y diminue ſenſiblement: l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Chriſtophe Colomb, il ſuffiſoit d'y ſéjourner quelque-temps, pour gagner la goutte ſereine & le mal vénérien ſans contact, les germes en étant comme répandus dans l'Athmoſphere, par l'expiration des habitans: aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le con-

---

ſurface des eaux, comme toutes les Iſles connues de nos jours.

..... *Quod obſervationibus conſtet, in apicibus celſiſſimorum montium numquam reperiri petriſicata, & vel rariſſime in faſtigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis inſulæ erant, variâ altitudine & latitudine, in ſummis aquis extenſæ; quemadmodùm hodieque quotquot habentur inſulæ aquis circumdatæ, non eſſe videntur niſi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina, plus minus lata, de maris ſuperficie ſeſe efferunt, ut ſolum habitabile exhibeant.* Seba Theſor. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit. d'Amſterd. 1765.

Par des obſervations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux ſe ſont élevées ſur notre planete, pendant les plus fortes inondations qu'elle a eſſuyées. M. Haller dit qu'on ne trouve aucune eſpece de coquillage ſur les plus hautes pointes des Alpes; d'où l'on peut déjà calculer, à peu-près, l'élévation des eaux dans notre hémiſphere; ce qui n'eſt gueres favorable au ſiſtême qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puiſqu'en ce ſens, on devroit découvrir des coquillages ſur les montagnes les plus élevées. Woodward qui preſſentoit cette difficulté, aſſure hardiment qu'on en trouve ſur toutes les pointes montagneuſes; mais cela eſt très-faux, par la ſeule inſpection.

tact immédiat de ceux qui en ſont infectés.

Les Chiens Alains, que les Eſpagnols jetterent dans différentes Iſles & pluſieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt auſſi atteints de la peſte vénérienne.

Ceux qu'on y mene à préſent ſe conſervent ſains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'uſage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens tranſplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre choſe qu'un vrai levain variolique dans ſa plus grande activité. (1)

On prétend que toutes les autres eſpèces d'animaux Européans dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier ſiecle de la découverte ; ce qui ſemble prouver au moins que le climat s'y eſt un peu amendé.

Il eſt certain que le travail des cultivateurs, qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, ſaigné les marais & défriché de grands eſpaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres cauſes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainſi que les ſommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terreins adjacents humides & tourbeux, juſqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux ſtagnantes & viciées, par la décompoſition & la reproduction des végétaux & des inſectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuiſibles à ceux qui n'y ſont point accoutumés.

M. Hume dit qu'il eſt ſurprenant que les petites armées Eſpagnoles, qui ſoumirent & dévaſterent ces grandes régions, n'aient preſque rien eu à ſouffrir des maladies. Il ſe trompe faute de s'être inſtruit

(1) Les chiens du Pérou, qui ſont de la premiere race tranſplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'athmoſphere en Amérique eſt la véritable cauſe de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du nouveau Monde.

dans les hiſtoriens de ce temps-là. Les troupes commandées par les freres Pizarre, furent attaquées au Pérou de gouttes aux yeux & de puſtules peſtilentielles (1) : de tous les pelotons qui étoient ſous les ordres de Gonſalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez ſut lui-même, avec une partie de ſes troupes, atteint dans le tourbillon de ſes conquêtes, du mal vénérien dont il ſeroit mort, ſi les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs ſimples, les médecins Eſpagnols ayant déjà inutilement épuiſé les preſtiges & les reſſources de leur art. Fernand Soto ne fut pas ſi heureux, il expira dans la Floride, & ſon armée s'y ſeroit entiérement fondue par une épidémie, ſi les ſauvages n'avoient eu la ſimplicité d'indiquer encore un remede à leurs inſatiables oppreſſeurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête ; la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Eſpagnols pénétrerent, & la terre y étoit quelquefois ſi jonchée de cadavres, que les vivants ne ſuffiſoient pas pour y enterrer la moitié des morts. A l'Iſle de Cuba, où ſe fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de ſoixante mille hommes que ce double fléau moiſſonna en moins de ſix mois : l'Iſle de S. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus conſidérable.

L'hiſtoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité, les colons de cette Iſle,

---

(1) » Ils furent auſſi attaqués dans ce même lieu, de » cette eſpece de maladie dont nous avons parlé au cha» pitre quatrieme du premier Livre, c'eſt-à dire, d'une » maniere de verrues, ou de cloux fort dangereux, & » il n'y eut preſque perſonne dans toute l'armée qui en » fût exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pizarre les fit » réſoudre à partir, leur perſuadant que la malignité de » l'air dans ce lieu là leur cauſoit ces incommodités. « *Zurate, Hiſt. de la Conquête du Pérou, Liv. II. ch. I. pag.* 80.

& ceux de la Barbade comme des ſpectres ambulants, qui traînent plutôt leur exiſtence qu'ils ne la ſuportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies; cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces Iſles, ſituées dans la Torride, ont été par une exploitation mal entendue preſqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, de ſorte que la chaleur y eſt devenue plus nuiſible que jamais aux habitants blaſés par le feu des liqueurs ſpiritueuſes. Ainſi ces cas particuliers, & pluſieurs autres de cette nature ne décident rien. Quand M. Franklin dit que les abattis immenſes qu'on a faits dans les forêts de la Nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela eſt encore croyable, puiſqu'on a donné par-là plus de priſe & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement ſur ces plages. C'eſt ainſi qu'on eſt parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais, en dégradant un bois de haute-futaie qui ſervoit, de ce côté là, de rideau contre les vapeurs ſulphureuſes du Royaume de Naples, & en laiſſant, par une indolence impardonnable, les Marais Pontiens ſe renoier après le deſſéchement fait ſous Auguſte.

A la premiere fondation des Colonies aux Iſles de l'Amérique, les Européans ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants : la malignité de l'athmoſphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moiſſonnoient dans l'adoleſcence. Maintenant les Colons y conſervent à peu près le quart des enfants qui leur naiſſent. Il eſt vrai cependant que le climat du nouveau Monde renferme un vice ſecret qui juſques à préſent s'oppoſe à la multiplication de l'eſpèce humaine : les femmes d'Europe ceſſent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calim qui avoit obſervé ce phéno-

mène, même dans l'Amérique ſeptentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & refroidi d'un inſtant à l'autre: je doute que ce ſoit la véritable cauſe de cette ſtérilité prématurée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, eſt ſurtout apparent dans les Nègres qui y procréent ſi peu, qu'on eſt obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique; ſans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit, quoiqu'on en ait amené à peu près quarante mille par an, depuis l'époque de 1517. Il y a eu des années où les recrues ſe ſont montées à ſoixante mille pièces de Nègres, de Négreſſes, de Négrites & de Négrillons; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & ſur-tout vers le commencement du ſeizième ſiècle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute ſa ſtabilité; de ſorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude; & le total des Africains tranſplantés en Amérique, en un laps de deux cents cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la ſervitude, au centre d'une terre étrangere qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres. (1)

---

(1) Si l'on compte les Nègres dont on a beſoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de ſoixanre mille pieces ne peut y ſuffire annuellement; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été auſſi régulieres & auſſi conſidérables qu'elles le ſont à préſent.

Avant que la terre ne fût épuiſée à la Barbade, il y falloit cent mille Nègres de recrue en trente ans. La Martinique & S. Domingue en emploient à peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a beſoin de ſept mille recrues par an.

Je crois qu'on me ſaura gré de ne toucher ici à aucune hypothèſe ſur l'origine de la population du nouveau continent: je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraiſemblance dans le ſentiment d'un Auteur moderne qui accorde à peine ſix cents ans au genre-humain en Amérique. Les raiſons qu'il haſarde pour juſtifier cette date, ſe détruiſent les unes par les autres, & ne forment toutes enſemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie ſauvage, ſi le défaut d'Agriculture & d'Alphabet prouvoient inconteſtablement la nouveauté d'un peuple, les Lapons & les Nègres ſeroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Profeſſeur de Chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui ſoutiennent qu'ils la connoiſſent, en impoſent. Elle paſſe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont propoſé des ſiſtêmes, ou quelque choſe de ſemblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui aient plus mal réuſſi que les ſavants qui ont prétendu que les Groenlandois étoient des Colonies Iſlandaiſes & Norvégiennes, qui en paſſant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Occidentales juſqu'à la terre del Fuego, puiſqu'on ſçait à préſent que les Groenlandois, loin d'être

---

Par le traité de l'Aſſiento, on a vu que les Eſpagnols devoient avoir, pour leurs poſſeſſions de terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont beſoin, pour le Bréſil ſeul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps paſſé, à peu-près un pareil nombre à Congo, à Cacongo, à Angole ; mais je doute que ce commerce ſoit maintenant dans cette même activité. Il ſeroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadaloupe, Surinam, la Virginie, la Louiſiane conſument de Nègres ; tous ces établiſſements étant exploités par les mains des Africains, dont un ſeul, mis en bonne terre, rapporte à ſon maître 300 liv. tournois par an.

iſſus & venus de l'Europe, ſont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur continent, ce qui eſt fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau Monde ſont auſſi en droit de demander comment notre hémiſphère s'eſt peuplé, que nous ſommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement ſe nommer ſottiſe des deux parts. Cependant, à la honte de l'eſprit-humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec ſa famille, pour ſe ſauver d'une inondation ſurvenue en Aſie, alla s'arrêter ſur une montagne du Bréſil: les enfans de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & ſe rembarquerent tout de ſuite dans un autre canot, pour venir rendre le même ſervice à notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puiſque, dans ſon *Traité des oracles*, il dit poſitivement que les Apôtres allerent à pied, par la route des Indes Orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays déſert, & n'y rencontrerent qu'une femme Groenlandoiſe égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

M. de Guignes ſoutient au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin; mais il nous apprend en revanche, dans ce même Mémoire (1), que des Bonzes de Samarcand allerent porter le culte du Dieu *La* ou *Lam*, ou du *Grand-Lama*, en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonzes s'embarquerent, ajoute M. de Guignes, ſur un navire chinois qui alloit tous les ans par le

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, tome 28, page 503. Edit. *in*-4°. de l'Imprimerie Royale, 1761.

Kamſchatka au Mexique, quoique les Chinois avouent ſincèrement qu'ils n'ont eu aucune connoiſſance ni du Kamſchatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur eſt jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoiſſent ces deux pays par oui-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des Mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut aſſez s'étonner qu'il ſoit venu dans l'eſprit d'un ſavant de Paris de faire naviguer des Chinois dans de fort mauvaiſes barques, de leurs ports à la terre de Jeſo-Gaſima, de-là au Kamſchatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oſeroient tenter avec les vaiſſeaux de la plus ſolide conſtruction & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'eſt comme ſi l'on aſſuroit que Confucius eſt venu par la nouvelle Guinée ou les terres Auſtrales, en Weſtphalie, pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer les femmes déifiées. (1)

---

(1) On ſait que les anciens Germains étoient perſuadés que la Divinité s'incarnoit de temps en temps dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tanquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama.* Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda*, qui joua, ſous Veſpaſien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems, obéiſſoit à ſon Gouvernement Théocratique ; quand le camp preſqu'inexpugnable de Xanten au Duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en préſent le Général Romain à *Velleda*, qui réſidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen ; mais cela n'eſt pas probable, puiſque cet endroit n'eſt

Nous connoiſſons aujourd'hui le culte du Grand Lama & les dogmes de ſes Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre veſtige de cette religion originaire de la Tartarie: on y obſervoit même des pratiques diamétralement oppoſées : on y égorgeoit des victimes humaines, on y avoit des idoles, du temps que le culte Lamique, fondé ſur la tranſmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on ſeroit infailliblement exilé du Royaume de Laſſa & de tout le Thibet, ſi l'on y tuoit un ſeul agneau à l'honneur du Dalaï Lama. (1)

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a ſi long-temps & ſi patiemment nommés des

---

pas ſitué ſur la Lippe. *Velleda* fut à ſon tour priſe ſous Domitien, & montrée en triomphe à Rome.

[1] Cette averſion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait ſoupçonner à M. d'Anville, que leur religion tire ſon origine du culte Bramique des Indiens, & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra*, ne ſont qu'une même perſonne. Je ne voudrois pas répondre que cela eſt exactement ainſi.

On connoît très-peu de religions anciennes qui aient défendu de répandre le ſang des animaux & des hommes au pied des Autels ; cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue auſſi bien aux Légiſlateurs des Lamas, qu'aux Légiſlateurs des Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans ſon Atlas de la Chine, qu'on ne ſert au Grand-Lama qu'une taſſe de Thé, & une once de farine paîtrie avec du vinaigre, par jour, pour toute ſa ſubſiſtance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela eſt exactement ainſi ; ou ſi l'on a ſoumis ce Pontife à un tel régime, c'eſt que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ſes excrémens. Ce vinaigre, dont M. d'Anville fait mention, n'eſt autre choſe que le *Kunn* des Tartares : c'eſt une boiſſon qu'on fait avec du lait, & cette boiſſon n'eſt aſſurément pas du vinaigre. Quant au Thé qu'on ſert au Dalaï-Lama, c'eſt le *Karatza* ; c'eſt un arbuſte qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Théier de la Chine, & qu'on connoît ſous le nom de *Thé noir*.

raisonnements. On se tromperoit très-fort si l'on croyoit que les autres systêmes proposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux rêveries de Mœbius & de ses semblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour réfléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une légere esquisse du climat du nouveau continent au frontispice de cet Ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitans, également maltraités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la course, étoient destitués de cette force vive & physique qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européans les terrassoit sans peine à la lutte : quelle différence donc entr'eux & les anciens sauvages des Gaules & de la Germanie, qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables.

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit fonciérement par foiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux ; & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cents mille d'entr'eux laisserent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans ; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens Auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale : cette observation a été mal faite ; les habitans de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore

exiſtants des anciens Péruviens fourniſſent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui paſſeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands ſinges, qu'on pouvoit détruire ſans remords & ſans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des Evêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaiſoit à lui & au Saint-Eſprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de ſorte que, ſans cette déciſion d'un Italien, les habitans du nouveau Monde ſeroient encore maintenant, aux yeux des fideles, un race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille déciſion depuis que ce globe eſt habité par des ſinges & par des hommes.

Qui auroit cru que, malgré cette ſentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, ſi les Américains avoient aſſez d'eſprit pour être admis aux ſacrements de l'Egliſe? Pluſieurs Evêques (1) perſiſterent à les leur refuſer; pendant que les Jéſuites faiſoient communier, tous les jours, leurs Indiens eſclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, diſoient-ils, à la diſcipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de ſe nourrir de chair humaine. Si ces Miſſionnaires ne s'étoient ſervis de

---

(1) Ce Concile de Lima, dont il eſt ici queſtion, ſe tint, je crois, en 1583, & c'eſt le même où l'on condamna un viſionnaire, qui, trompé par une femme prétendue poſſédée, ſoutenoit que Dieu avoit voulu l'aſſocier à ſon eſſence, mais qu'il l'avoit refuſé comme de raiſon, c'eſt-à-dire par modeſtie : il ſoutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit; que le ſiége du Saint-Eſprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier héréſiarque de l'Amérique, à ſe taire; on ne le brûla pas, parce qu'heureuſement pour lui il étoit Docteur en Théologie.

la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en ſervitude ces Sauvages, qu'ils avoient baptiſés, ils ſont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguſte & de plus ſacré parmi les hommes pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puiſſe accabler notre exiſtence, l'eſclavage.

Les Américains étoient ſur-tout remarquables en ce que les ſourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce ſeul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organiſme de la génération, puiſque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractere: il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces peuples ne ſoient & très-féconds & très-portés à l'amour; mais auſſi n'eſt-il pas vrai que les Chinois & les Tartares ſoient abſolument imberbes: il leur croît à la levre ſupérieure, vers les trente ans, une mouſtache en pinceau & quelques épis au bas du menton. (1)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil ſur la ſurface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient diſtingués de toutes les autres nations de la terre: & c'eſt delà qu'on peut tirer quelques conſéquences ſur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes, auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, ſinon la petiteſſe de l'organe & la longueur du ſcrotum qui étoit exceſſive dans quelques-uns: auſſi en faiſoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un uſage ſingulier tant aux Antilles qu'au Mexique.

---

(1) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient, comme les Américains, dépourvus de poil ſur le reſte du corps: les femmes Chinoiſes l'abattent à la mode des femmes Turques & Perſanes; mais les hommes le conſervent au contraire des Orientaux.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les observateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractere imprimé par la nature; mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entiérement dégarni de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomène: nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde: leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginoit que les aliments simples & fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois (1), qui se nourrissoient aussi simplement

---

(1) Strabon & Tacite nous apprennent à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déja usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des Salines; mais il y a toute apparence que ceux qui habitent fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps fort velu. Or une même cauſe doit avoir les mêmes effets, & c'eſt ſe faire illuſion que d'expliquer, par des raiſons oppoſées, des faits ſemblables, ou des faits différents par les mêmes raiſons.

Il eſt croyable que les indigènes de l'un & de l'autre ſexe ſeroient devenus au nouveau continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient uſé de ſel commun, pour aſſaiſonner leurs mets; mais la privation de ce ſtimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leur barbe, puiſque les Iſlandois & les Lappons, qui ne ſalent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil aſſez épais, & ſi long qu'il leur deſcend juſqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains, qui ſe ſervoient de ſel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut obſerver que les enfants ſauvages, & principalement ceux de l'Amérique ſeptentrionale, ont en venant au monde tous les membres chargés d'un duvet ras, qui ſe déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, ſans jamais plus repouſſer. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau eſt raſe & nette : ce n'eſt qu'au temps de la puberté, que le duvet croît & ne tombe plus dans aucun inſtant de la vie, pas même lorſque les cheveux de la tête ſe déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il ſuffit qu'elles ſoient conſtantes & uniformes dans tous les individus bien conſtitués.

Cette obſervation doit donc prouver le ridicule des Ecrivains qui ont aſſuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de ſe dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs deſcendants, cette défectuoſité artificielle dans ſon origine. Je dis que cette eſpece d'opinion eſt ridicule, parce que les mutilations violentes qu'eſſuient les parents, ne ſe tranſmettent nulle part à la poſtérité, comme on en apportera des preuves bien con-

vaincantes, en traitant de la circoncifion : quelque répétées que puiffent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, refte immuable & ne condefcend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'affervir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre fupérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le fang de la plûpart des Indiens occidentaux eft aujourd'hui très-mêlangé avec celui des Européans, des nègres, des mulâtres, & des Hybrides de toutes efpèce, il leur naît un léger duvet à la région des aînes ; mais ils ont grand foin de l'arracher avec des pinces de coquilles : tant le préjugé leur eft refté que ces parties, pour être bien, doivent être rafes ; car ils n'ufent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race fans la croifer, font à préfent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, abfolument fans poil fur tout le corps. (1) Ce qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, eft au contraire l'empreinte de la foibleffe, & cette foibleffe tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exifter & de fe nourrir de chacune d'elles en particulier, puifque les Péruviens & les Mexicains, qui connoiffoient quelques commodités de

(1) L'Abbé Lambert, fi connu par le cahos de fes Compilations qu'il a intitulées l'*Hiftoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue Hiftoire, que les Samagos ou les chefs des Sauvages de l'Amérique feptentrionale, font les feuls qui laiffent croître leur barbe ; c'eft comme s'il eût dit que, chez les Juifs, les Rabins ne font pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de fi grandes fottifes, & pour ne pas favoir que tous les Américains font naturellement imberbes.

la ſociété naiſſante & ébauchée, & qui imprégnoient leurs viandes de ſel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui ſupportant tout le poids de la vie agreſte dans l'obſcurité des forêts, reſſembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reſte, on ne peut ſtrictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'uſage du ſel-gemme ou marin, ſe ſubſtentoient de mets ſi inſipides, que leur conſtitution en ait pû ſouffrir. Car en faiſant rôtir ou boucanner la chair des animaux ſur des charbons, ou dans la fumée, les particules ſalines du bois recelées dans la cendre, ou dans la ſuie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faiſoient perdre une partie de ſa fadeur & de ſon inſipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le ſexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes deſtinés à la régénération : l'amour exerçoit à peine ſur eux la moitié de ſa puiſſance : ils ne connoiſſoient ni les tourments, ni les douceurs de cette paſſion, parce que la plus ardente & la plus précieuſe étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiede & phlegmatique.

La maſſe de leur ſang étoit certainement mal élaborée, puiſque dans pluſieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leurs mamelles. (1) Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'aſſurer que dans les provinces

---

(1) » Qui novum perluſtiarunt orbem, narrant viros » bene omnes maximâ lactis abundare copiâ. «

Ceux qui ont voyagé en Amérique, aſſurent que preſque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. *Jonſton Thaumatographiæ, Art. de Sanguine menſtruûm. pag* 464. On voit par ce paſſage, que le fameux Naturaliſte Jonſton étoit perſuadé que peu d'hommes au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice; cependant ſi cela a été ainſi de ſon temps, il faut qu'il ſoit ſurvenu quelque changement à la conſtitution actuelle des Américains.

du Sud de l'Amérique ces hommes alaitoient ſeuls ſes enfants; exagération ſuperflue dans un prodige qui n'en avoit pas beſoin, & qui mériteroit d'être diſcuté dans un Traité particulier, où le Diſſertateur, mis à ſon aiſe, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les cauſes dont il croiroit entrevoir l'exiſtence relativement à un effet ſi ſurprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail phyſiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être ſuffiſant pour éclaircir la difficulté.

Je ſuis donc perſuadé que l'humidité du tempérament cauſoit, dans les habitans du nouveau monde, ce vice qui devoit influer, comme il eſt aiſé de le comprendre, ſur leurs facultés phyſiques & morales. Auſſi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliſte n'a recherché, que je ſache, pourquoi les enfants mâles naiſſent par-tout avec du lait dans leurs mamelles : il ſemble que cela doit être occaſionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé ſous les enveloppes de l'uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher aſſez pour ſanguifier exactement le chyle.

J'ai ſouvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles. Ces parties étant toujours oblitérées, ne paroiſſent être d'aucun uſage. Auſſi a-t-on répondu que c'étoit ſans deſſein, ſans but & comme par

---

» Dans toute une Province du Bréſil, dit l'Auteur des » *Recherches Hiſtoriques, page* 372, les hommes ſeuls » alaitent les enfants, les femmes n'y ayant preſque pas » de ſein ni de lait. «

Quoique ce fait ſoit tiré des relations du Bréſil, qu'on peut conſulter, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt une exagération.

méprise que le sexe masculin avoit été pourvu de ces faux organes ; mais pense-t-on que les parties de la structure animale, dont notre ignorance ne connoit pas la fonction, soient réellement inutiles dans le plan universel ? Il faut observer que tous les animaux mâles, dont les femelles alaitent, ont des mamelles : si j'osois hazarder mon sentiment sur leur destination, je dirois que le fœtus, & l'Enfant nouvellement né se déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteuse formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il est nécessaire d'en exprimer le lait, si l'on veut qu'ils se portent bien. Voilà donc à quoi ces organes servent dans notre sexe ; ils sont, une fois dans la vie, d'une utilité décidée, ainsi que le cordon ombilical, & cela a suffi à la nature pour en pourvoir tous les Etres bien constitués, & conformes au modèle primitif de leur espèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flasque & plus humide que celui des hommes, elles se trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc aussi dans les hommes de l'Amérique par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour : ils devoient donc être d'un génie borné, sans élévation, sans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foiblesse devoit les rendre vindicatifs comme le sont les femmes, qui ayant moins de forces pour repousser une injure, manquent par-là même de force pour la pardonner ; & l'instinct des Etres pusillanimes est de ne se croire jamais légérement offensés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui résultoient nécessairement de leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur constitution, qui fait aussi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raison de celui des

hommes : toutes les parties cartilagineuſes & oſſeuſes de leur machine, étant continuellement rafraîchies & humectées, ſe durciſſent plus tard, & durent par conſéquent plus long-temps.

L'immenſe quantité de Vers Aſcarides & Cylindriques, qui perſécutoient les Américains à tout âge (1), provenoit peut-être de la même cauſe que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfants mâles, qui naiſſent avec un fluide laiteux qu'on voit ſe diſſiper vers le cinquieme ou le ſixieme jour, & dès l'inſtant qu'ils ont éprouvé leur jauniſſe de ſanté, dont aucun enfant ſain n'eſt exempt.

Cette jauniſſe eſt produite par le premier épanchement du fiel dans la maſſe des humeurs; mais les vers cylindriques leur reſtent juſqu'à la dix-ſeptieme ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir aſſez d'acrimonie pour nettoyer le canal inteſtinal, en tuant, par ſon amertume, les inſectes logés dans ſes replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la tranſpiration inſenſible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être : auſſi avoient-ils généralement la pratique de ſe racler la peau, quelquefois juſqu'au ſang, de ſe frotter avec des graiſſes pénétrantes & de ſe manier fortement les membres, pour les tenir ſouples & en prévenir l'engourdiſſement.

Les Sauvages ſeptentrionaux, d'ailleurs ſi peu induſtrieux, avoient néanmoins imaginé, par beſoin, des ſortes d'étuves où ils ſe faiſoient ſuer preſque tous les jours. Le grand & l'unique ſecret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers conſiſtoit à augmenter la perſpiration, & à chaſſer le mal par les pores, en verſant dans

(1) Voyez Piſon *de Morbis indicis.*

les malades d'effroyables doſes de ſudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le ſang de tous ces peuples couloit plus paiſiblement que celui des Européans, à cauſe de la viſcoſité froide qui en diminuoit le ton & l'action; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes, a été ſi violent & ſi exceſſif, qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cauſe de ce ſang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il eſt ſurprenant que cette indiſpoſition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieilleſſe. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard. (1) Les Européans ſont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrége point tant leurs jours qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur ſinguliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent inſenſiblement la maſſe générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lepre & de l'Eléphantiaſe, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit ſoin d'en prévenir l'accroiſſement

---

(1) Le mal vénérien ne faiſoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occaſionnés en Europe au commencement de ſa tranſplantation. Cette maladie étoit, dans ſon climat natal, beaucoup plus bénigne que dans le nôtre : il y avoit des Provinces au nouveau monde, où elle étoit auſſi tolérable que l'eſt le Scorbut dans quelques endroits de la Friſe. La Peſte naît tous les ans en Egypte, & ſe répand de-là ſur les pays circonjacents ; cependant ce fléau, qui n'eſt point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit par-tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux Tel a été à peu près le ſort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole tranſplantée en Amérique, où elle eſt devenue la plus cruelle des maladies.

extrême par des palliatifs : chaque malade nourrissoit sa maladie, & la nourrissoit long-temps.

Les Américains, possesseurs de la Salsepareille, du Gaïac & de la Lobelia (1), pouvoient aisément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès : ils mâchoient aussi continuellement du Coca & du Caamini, qui en les faisant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils se fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers intestinaux.

Les septentrionaux pouvoient avoir d'autres vé-

---

(1) Il n'y a que 18 à 19 ans qu'on est parvenu à apprendre des Américains différents secrets qu'ils avoient long-temps tenus cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniste Suédois, & éleve du célébre *Linneus*, qui a voyagé en curieux & en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les Indigenes se servent, avec grand succès, de la *Lobelia*, qui est le *Rapuntium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, & qui, dans le nouveau systême Botanique, appartient à la classe des Monopétales irrégulieres, Pentanthères Monostyles : on la nomme vulgairement *Cardinale bleue.* On fait avec les racines de ce simple, une décoction dont les effets sont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres sauvages emploient la racine d'une plante que Linneus, dans la description du jardin de Clifford, nomme *Celastrus inermis, foliis ovatis, serratis, trinerviis*, & qui est fautivement nommée, dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celastus* : elle est plus rare à trouver que la *Lobelia* ; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amsterdam & dans celui de Leide. M. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de Sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. *Mém. de l'Acad. de Stocholm. An.* 1750. Il seroit à souhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, & qu'on ne se bornât pas à en écrire des Traités presqu'aussi-tôt oubliés qu'ils paroissent.

gétaux vermifuges & antivarioliques d'un uſage indiſpenſable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens, l'Eſquine des Florides, la Caſſine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Saſſafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celaſtrus infuſées, le petit Tabac du Nord & les Ecorces du Saul, priſes en fumigation.

Tous ces ſimples amers & ſudorifiques convenoient à des tempéramens froids & ſurchargés d'une aquoſité nuiſible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni ſi actif, ni ſi exalté parmi eux que parmi les méridionaux; cependant leurs filles les plus ſaines en apparence ne laiſſoient pas de communiquer aux Européans une eſpèce de virus qui à la longue pervertiſſoit la qualité du ſang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européane, elle fit chez eux des ravages ſi rapides, ſi deſtructeurs, que pluſieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme ſi la peſte y eût voyagé. Le Paraguai ſemble être le foyer que cette maladie a choiſi au nouveau continent, qui en a autant ſouffert que l'ancien Monde a ſouffert du mal vénérien; & jamais il ne ſe fit un échange de calamités plus funeſte pour l'univerſalité du genre humain.

Il eſt ſans doute fort remarquable que la petite vérole a été ſi meurtriere pour toutes les nations ſauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaiſſeau Hollandais l'apporta chez les Hottentots, qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus exiſtantes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, ſont anéantis aujourd'hui, & ce qui reſte ne ſera plus dans ſoixante ans. (1)

En

(1) En 1755, un autre vaiſſeau apporta une ſeconde
ois

En 1733, les Missionnaires Danois porterent la petite vérole au Groenland, & la mortalité y devint si excessive qu'on commença à craindre l'extinction de l'espece entiere dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Groenlandoises à la côte occidentale. (1)

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde que de très-grands terreins, anciennement habités, sont de nos jours absolument déserts & abandonnés aux Ours. On sait que la nation Lapponne est réduite à peu près au quart de ce qu'elle etoit lors du dénombrement fait à la fin du seizieme siécle.

Les Russes ont infecté de ce même venin les Tunguses-Koni & les Tunguses-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguses ont inoculé les Tartares Mongols, qui avouent que de temps immémorial aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégâts comparables à ceux de cette petite vérole transplantée autour du globe en moins de dix siécles, sans que les remedes, ou la suite successive des générations aient pû adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, & qui renaît après une inoculation légére; car tel est enfin le résultat des raisonnements des Médecins & des expériences des malades. Soit que l'insertion ait

---

fois la petite vérole au Cap de Bonne Espérance, ce qui mit la colonie Hollandaise à deux doigts de sa ruine.

(1) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groenland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les Cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer, contiennent à peu près neuf cents soixante personnes sur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarré. *Cranz Groenlandischen Historie, tome I, page 17, imprimé en 1765 à Barby.* Ce calcul est conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

été faite par le nez à la façon des Chinois (1), soit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complette, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale?

Je me souviens même d'avoir lû un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les pays du Nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroient aussi la derniere attention: on ignore presqu'entiérement leur procédé: on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux; mais il est constant qu'ils possedent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la

(1) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner; elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole soit plus violent à Londres qu'à Pékin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitemens différens.

cauſe réſide dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'eſt jamais étendu vers les Régions boréales, & n'a fait qu'une ſeule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en paſſant, que rien n'eſt moins fondé que l'opinion de ceux qui ſoutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient preſqu'aucune connoiſſance de leurs Plantes indigènes : il y a aſſez de faits inconteſtables qui prouvent le contraire, & j'oſe dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique uſuelle que dans toutes les autres Sciences enſemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottenots du Cap de Bonne-Eſpérance, qui excelloient dans la connoiſſance des ſimples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoiſonner & la néceſſité de guérir ſes bleſſures le forcent, malgré lui, à eſſayer les herbes qui naiſſent autour de ſa cabane ; ſans quoi il ſeroit au-deſſous des animaux, qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à diſtinguer les plantes nuiſibles d'avec les alimentaires.

Ayant poſé que le défaut de chaleur, & l'humidité ſurabondante & viſqueuſe ſont les principaux caracteres de la conſtitution des peuples Américains, il s'enſuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenſes chevelures : en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde, dont les cheveux ne fuſſent longs, liſſes, & très-épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un ſeul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même ſous l'Equateur, avoient un tempérament auſſi humide que l'air & la terre où ils végétoient. Ils ne griſonnoient preſque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge, parce que les ſucs capillaires étoient ſans ceſſe rafraîchis en eux

par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général; & c'eſt apparemment là la cauſe pourquoi ils ont toujours mieux réſiſté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans & les Nègres, qui y deviennent d'abord étiques; & quoiqu'on leur fourniſſe le *Coca* & l'*Herbe Paraguaiſe*, ils y meurent bientôt: les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque-temps, pourvu qu'on ne leur impoſe qu'une très-petite tâche, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil ſur les parties naturelles & tout le reſte du corps. Améric Veſpuce dit que les premieres d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cauſe de leur grand embonpoint qui faiſoit en elles les fonction de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (1)

Les ſauvageſſes du Nord étoient auſſi fort corpulentes, groſſes, peſantes, & d'une taille mal priſe; caractere commun à tout le ſexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le ſang de Circaſſie & de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient ſans ſecours, avec une facilité & une preſteſſe qui ſurprit étrangement les Européans, il s'enſuit qu'outre l'expanſion du conduit vaginal, tous les muſcles de la matrice étoient en elles peu ſuſceptibles d'irritation, à cauſe des fluides qui les relâchoient.

---

(1) Il y a ſans doute de l'hyperbole dans les deſcriptions que quelques Auteurs font de ce prétendu tablier; on en parlera plus au long dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'article de la *Circonciſion* & de l'*Infibulation.*

Il semble que la dégénération, dans toutes les espèces animales, commence par les femelles : celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de plusieurs autres défauts essentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reste de l'univers, & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient alaités jusqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du Sud, & jusqu'à sept ordinairement, dans les Provinces septentrionales. (1) Plusieurs Relations disent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans, à qui la mere donnoit le sein ; & ce qui est plus frappant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du siècle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants, ou que les maladies les emportoient, de se faire tetter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur laiteuse, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraisemblablement en elles le flux sexuel, qui étoit rare, & non périodique dans plusieurs

---

(1) Chez la plûpart des Sauvages *Chasseurs* & *Pêcheurs* les femmes doivent alaiter leurs enfants plus long-temps que par-tout ailleurs : c'est une incommodité de plus, qui résulte de leur façon d'exister. Les meres ne sauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait : n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucannée, le poisson séché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis, ne sauroient substanter des enfants de trois ou quatre ans, que ces alimens compactes & grossiers tueroient : aussi se révoltent-ils, quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

individus. Quelques Naturalistes, sur le témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomène aussi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'espèce humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang : & ce vice est presque sans exemple ; car quoiqu'on ait rapporté la même chose des Samoyedes, on sait aujourd'hui, à n'en pas douter, par les derniers avis que les Physiciens d'Archangel nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes sont soumises à la loi générale, ainsi que les Lappones, entre lesquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite ; mais alors le marasme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le Professeur Linneus a reconnu, par ses recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux cessoit, avoient une espèce d'Hydropisie dans les pieds (1), ce qui n'est point surprenant.

L'évacuation périodique du sexe n'est pas fort copieuse dans les pays ou excessivement froids, ou excessivement chauds : cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les colonies ont calculé que la dose de l'émanation des femmes indigènes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes. (2)

Quoique ni la suppression absolue des regles, ni leur retard passager n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins com-

---

(1) Voyez la FLORA LAPPONICA de Mr. Linneus.

(2) On avoit déja fait cette observation du temps de la Hontan, qui en parle dans ses Mémoires.

pter ce dérangement entre les causes physiques qui rendoient les Indiennes si peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoiblissement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animosité des peuplades acharnées à leur destruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la stérilité de la terre, la multitude de serpens & d'animaux armés d'une salive empoisonnée : enfin la nature même de la vie sauvage y conspiroit contre la propagation, & cela n'a pas besoin d'être expliqué ; car si l'on excepte le seul exemple des Nègres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreste, il n'y a pas de Peuple sauvage qui soit nombreux ou qui puisse le devenir.

On a supputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglais, il n'existoit que cinq cens personnes sur un terrein de soixante lieues en quarré, tandis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de M. Vauban, nourrir commodément huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue est de cent lieues gauloises, sur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté, au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cents lieues en tout sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été visiblement exagérée par les Ecrivains Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des isles Lucaïes, & ensuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique : si cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déserte en 1521 ? Ne seroit-il pas absurde de supposer que Fernand Cortez, accom-

pagné ſeulement de quatre cents aſſaſſins, eût en un laps de trois ans égorgé & défait un Peuple de trente millions? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuſe contrée, l'eſpèce entiere, le temps n'auroit point ſuffi pour verſer tant de ſang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été ſurpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de ſon temps, ſe ſoit perſuadé que la population y ſurpaſſoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Aſie. Erreur ſi palpable que ce ſeroit trop faire que de la réfuter. Quand on ſuppoſeroit encore, pour un inſtant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de ſa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en ſeroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la ſurface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une ſolitude prodigieuſe, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il eſt également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuiſſants en amour, les femelles par conſéquent inféconds, & qu'il y naiſſoit, ſans comparaiſon, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de ſon cabinet répandoit par-tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cents millions en Amérique, ſans reſpecter l'ombre même de la vraiſemblance. Les Arithméticiens politiques qui ont ſuivi Riccioli, lui ont rabattu, ſur ſon calcul, deux cents millions d'ames aux Indes occidentates, & ce n'étoit pas encore aſſez. Un Savant d'Allemagne nommé Suſmilch, & qui s'eſt ſignalé par ſon opiniâtreté à faire, pendant quarante ans, des recherches ſur le nombre d'hommes répandus ſur la totalité du globe, aſſure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y compriſes les Iſles de ſa dépendance : cependant dans ſa table il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en ſuppoſoit réellement.

lement. (1) Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il ſuffit de dire que, ſi cet Ecrivain eût puiſé dans des ſources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui ſont les ſeuls mémoires ſur leſquels il ſe fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'indigènes, c'eſt-à-dire de véritables Américains, qui ne ſont ni métifs, ni iſſus de métifs : car il n'eſt pas ici queſtion de ce ramas d'aventuriers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre hémiſphere, pour débarraſſer le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples ſauvages du nouveau monde de ne pas approcher les femmes affectées de leurs indiſpoſitions naturelles, ſoit que le contact du flux y fût dangereux, ſoit que l'inſtinct ſeul y eût enſeigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets connoiſſoient, entre les autres affaires ſérieuſes de leur adminiſtration, du temps où chaque fille de leur diſtrict avoit commencé à ſentir la criſe de ſon ſexe pour la pre-

---

(1) Selon la *Table des vivants de Suſmich*, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroît être fait avec la derniere ponctualité, & il eſt peut-être impoſſible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Aſie en contient 650 millions, ce qui eſt bien moins un calcul, qu'une eſtime : elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette ſupputation eſt, à coup ſûr, fautive, puiſque l'on ne connoît que les côtes de cette vaſte portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes eſt très-conſidérable, à en juger ſeulement par la traite des Nègres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puiſqu'il s'enſuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze perſonnes ſur un mille anglais en quarré, ce qui n'eſt pas, au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reſte, il eſt étonnant que l'Aſie contienne elle ſeule plus d'habitans que le reſte de l'univers connu; quoiqu'elle n'ait, ſelon Tempelman, que 10257487 milles anglais quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

miere fois : on pratiquoit, à cette occasion, plusieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finissoit par exposer la patiente à la morsure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale; car que peut-on soupçonner de moins absurde touchant les motifs d'une coutume si insensée en apparence ?

Il est avéré que tous les Indiens étoient Poligames, si l'on en excepte quelques Hordes particulieres qui ne tirent pas à conséquence pour la totalité. On pourroit croire que cette Poligamie dépose contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament; mais c'en est, au contraire, une preuve de plus : dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés, & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans : dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouse.

Les Iroquoises craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit souvent de se faire avorter, soit par la pression, soit par la mastication d'une certaine herbe qui nous est inconnue : quand la grossesse se manifestoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la constitution de la vie sauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroissoient guères plus ardents, & quoique ce soit le génie des Sauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur existence insupportable : ils s'arrogeoient sur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille selon leur caprice ; tout commerce cessoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le sexe étoit esclave ; non soumis à la clôture, on le soumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'estimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement sur cet article ; car ce que les Jésuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont le

jeunes Américains faiſoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouſer, eſt non-ſeulement exagéré, mais inventé à plaiſir pour jetter tant ſoit peu d'intérêt dans l'Hiſtoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'Egliſe Iroquoiſe & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Bréſil, les jeunes gens ne ſe paſſionnoient guères & épouſoient ſouvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaiſon, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence. (1)

Améric Veſpuce rapporte que dans pluſieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaſte cabane, les vieillards ne finiſſoient point d'y prêcher du matin au ſoir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimait : ces vieillards s'étoient donc apperçu par leur propre expérience, que le défaut de tendreſſe pour le ſexe étoit un vice national d'où réſultoient les plus grands déſordres qui puiſſent exiſter dans une ſociété, & même dans une ſociété de barbares ; mais ces ſermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & ſi paiſiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance : ils n'éprouvent que rarement les tranſports qui accompagnent cette paſſion dans le cœur de tous les êtres animés : ils craignent toujours, diſent-ils, de s'énerver ; & cette appréhenſion les retient dans les bornes d'une modération

---

(1) La plûpart des Américains n'obſervoient dans leurs mariages aucun degré de parenté : les Caraïbes épouſoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, ſelon une loi fondamentale de l'Empire, épouſer ſa ſœur, & à ſon défaut, ſa plus proche parente. En un mot, les véritables ſauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *l'Inceſte.*

presqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons : aussi entre tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient ; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Société : mais en Amérique, les Peuples civilisés eux-mêmes ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les Isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau continent, & cela avant l'arrivée des Nègres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable, que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singuliérement le membre génital des hommes : elles y appliquoient entr'autres drogues, des insectes venimeux & caustiques, qui étant irrités jusqu'à la fureur, occasionnoient, par leur piquure, une extumescence considérable, & presque monstrueuse, ainsi que l'a

obſervé Améric-Veſpuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faiſons une loi de citer les propres termes à la note. (1)

Quelqu'étrange que ſoit cet uſage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la conſtitution. L'ardeur d'un ſexe & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par induſtrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient ; car qu'un ſexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviedo l'a prétendu, cela n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable, & le fait rapporté par Veſpuce prouve le contraire.

Liſter, qui a écrit un Traité aſſez eſtimé ſur le mal vénérien, aſſure qu'il devoit principalement ſon origine aux ſuites de la morſure de quelque ſerpent venimeux de l'Amérique : & pour développer davantage ſes idées à ce ſujet, il ajoute que le gonflement du membre viril eſt le premier ſymptome qui ſuit toutes ces eſpèces de bleſſures empoiſonnées, même dans les pays chauds de l'Europe : le malade eſt d'abord ſurpris, dit-il, d'un priapiſme violent, & il ne reſpire que le coït. (2)

---

(1) *Mulieres eorum faciunt intumeſcere maritorum inguina in tantam craſſitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenoſorum ; & hujus rei causâ, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flaceſcunt, & multi eorum reſtant eunuchi. Relation d'Alberic Veſpuce, imprimée en caracteres gothiques à Straſbourg en 1505, chez Mathieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramuſio, ouvrage compilé ſans goût & ſans exactitude, on trouve une autre relation de Veſpuce, ou il eſt dit que les femmes américaines faiſoient enfler le membre viril en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe ſucculente ; mais celui qui à traduit l'original de Veſpuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'Auteur, & l'a par conſéquent falſifié dans ſa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

(2) Il eſt bien certain que les hommes qui ont été piqués du ſcorpion en Italie ou en Eſpagne, éprouvent

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme absolument point l'opinion de ce Physicien Anglois, sur la naissance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il est possible de procurer, par la piquure de certains insectes venimeux, une passion ardente, & une espece de manie amoureuse; aussi le plus vaillant des Aphrodisiaques connus, est une dose de Cantharides prise à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion.*

Comme l'extumescence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puissent arriver à un homme, sur-tout quand on négligeoit d'appliquer sur la blessure des remèdes calmants, les Sauvages des provinces où croît la Résine élastique, avoient eu, par l'instigation de leurs femmes, recours à un stratagême moins périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extases de la jouissance: ils se mettoient au bout de la verge des anneaux pêtris & formés de cette résine, dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élasticité. (1)

---

une violente tension dans le nerf érecteur, & un fort accès de satyriasis: il est certain encore que le coït les soulage beaucoup: cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque Pline assure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme, en seroit incommodée, parce que le venin passeroit avec la liqueur spermatique. Cela n'empêche cependant point que le systême de Lister, sur l'origine du mal d'Amérique, ne soit faux, puisque la chair du Lézard Iguam n'a jamais eu, comme il le supposoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en sont exempts: elle est seulement très-contraire à ceux qui en sont atteints.

(1) La résine élastique, nommée dans la langue du pays, *Caoutchouc & Hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones, & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle est séchée, elle ressemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, flexible, exten-

Tels étoient les moyens dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuiſſance : tel étoit l'état des choſes en Amérique, lorſque, pour comble d'infortune, les Eſpagnols y débarquerent : ils ſe ſervirent avidement du déſordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on voit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente Dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomiſte, & le fit à l'inſtant dévorer par ſes chiens, avec cinquante perſonnes de ſa famille ou de ſa ſuite : quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou aſſouvie, on fit paſſer au fil de l'épée plus de ſix cents ſujets de ce Cacique, & toujours ſous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vaſco Nunnez le ſurnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puiſſe faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions ſemblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont oſé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains juſques dans la centieme génération; à cauſe de leur penchant contre nature ; mais qui ne voit que c'eſt-là un menſonge imbécille, imaginé avec hardieſſe, pour pallier la plus grande injuſtice qui ſe fit jamais ſur la ſurface de ce globe ? Je veux dire la conquête du nouveau Monde

---

ſible, & par conſéquent élaſtique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point ſe diſſoudre dans l'eſprit de vin, qui eſt le diſſolvant commun des autres matieres réſineuſes. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, ſous le nom de *Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne ſont pas faites de *Caoutchouc*, ne ſont pas véritables.

par les Espagnols, qui y égorgerent tout ce qui pouvoit l'être.

Ausi immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Castillans n'étoient les Juges compétents, en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des Singes, que de les reconnoître pour des Hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. » Les Généraux, dit-il, rendirent compte » au Roi Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit » passé, & de tout ce qu'ils avoient remarqué des » usages & de la religion de ces Indiens : ils lui » manderent qu'ils avoient trouvé quelques-uns de » ces peuples fort adonnés à la Sodomie, qu'ils n'a- » voient point d'autres Dieux que les Poissons » qu'ils prenoient, & du reste qu'il ne restoit plus » de terre à conquérir de ce côté-là. L'Inca très- » content de ce qu'on n'avoit point versé de sang, » fit dire à ses Généraux de revenir à Cusco, d'a- » bord qu'ils auroient pourvu aux gouvernements » de ces peuples, & il leur recommanda, sur toute » chose, de faire une exacte recherche des Sodo- » mistes, & de les condamner au feu sur les indices » les plus légers ; & il ordonna qu'on les exécutât » publiquement, que l'on démolît leurs maisons, » & qu'on renversât leurs terres, afin qu'il ne de- » meurât aucun souvenir d'un pareil vice. Il fit » même une loi où il vouloit que dans la suite on » brûlât une ville dont un seul habitant seroit con- » vaincu de ce crime. Les ordres du Roi furent » exécutés au grand étonnement des habitants de » ces vallées ; car les Incas ont toujours eu ce crime » en horreur. Si dans une querelle particuliere, un » bourgeois de Cusco en appelloit un autre Sodo-

» miste, on le regardoit comme un infame pour » avoir prononcé ce mot. (1) «

Ce récit du fabuleux Garcilasso ne prouve rien, sinon qu'en effet plusieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'instinct animal; car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réservoit aux coupables, est sans doute une fiction très-grossiere. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une seule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entieres, pour la faute d'un seul citoyen ? C'est d'après les loix Romaines, que Garcilasso a imaginé le supplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas, on avoit brûlé des hommes sur les plus légers indices, cet Empire n'auroit pas subsisté dix ans. Plusieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on voit encore un Souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pû, malgré leur sévérité, arrêter le torrent du désordre.

Quoi qu'il en soit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européans, que leur lubricité faisoit ressembler à des Satyres en comparaison des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette espèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pû se livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarre & des Cortez, qui ne marchoient que sur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de Tigres, & dont les mains avares dégouttoient de sang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cents épouses de l'Inca Atabaliba, qui furent prises avec lui, se prostituerent au vainqueur sur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq

---

(1) *Hist. des Incas, tome premier, page 98. Traduction d'un Anonyme. Paris* 1744.

mille femmes (1) Américaines vinrent se rendre volontairement au camp des Espagnols, lorsque les malheureux restes de leur nation vaincue fuyoient à plus de quarante lieues dans des forêts & des solitudes.

Vespuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à se livrer aux Européans (2) : aussi est-il certain que les Espagnols trouverent en elles un zèle & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre : elles servirent d'interpretes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands services à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les isles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'isle de Hayti, devenue amoureuse de l'Espagnol Dias, indiqua le terrein & favorisa l'établissement de la ville de Saint Domingue, que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre sans elle. La fameuse Marina, qui fut la maîtresse & l'interprete de Fernand Cortez, étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les causes qui amenerent successivement la servitude du nouveau monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles sauverent Vasco Nunnez & toute son armée, au Darien, d'une conspiration formée pour la détruire. La fille

(1) *Zarate, Histoire de la conquête du Pérou, Liv. II. Ch. VI, pag.* 98. Voyez aussi *Levinus Apollonius Desc. Regni Peruvani.*

(2) *Quando se Europæis jungere poterant nimiâ libidine pulsæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Vespuce.* Quand elles pouvoient se joindre aux Européans, tous les sentimens de pudeur cessoient dans leur ame, & agitées par une passion aveugle, elles s'abandonnoient sans retenue & sans bornes.

du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables pour dompter cet immense pays. Quand les peuplades de la Louisiane eurent conclu le projet d'égorger les colons Français plongés dans la sécurité, les femmes sauvages vinrent aussi-tôt avertir les établissements les plus avancés d'être sur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en lisant l'histoire; mais ceux que nous avons rapportés sont plus que suffisants.

Après avoir considéré les habitans du nouveau Monde du côté de leur impuissance, car j'appelle ainsi la foiblesse de leur tempérament, on n'est pas moins surpris, quand on considère leur insensibilité physique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait & font encore aujourd'hui essuyer à leurs prisonniers des tourments horribles, sans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, sans pouvoir leur arracher des soupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroissent avoir perdu le sentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles ne montrent pas qu'ils soient sensibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner sur eux d'assister à ces spectacles inhumains, & qui ont observé long-temps l'attitude & la contenance paisible de ceux qu'on y découpoit en pièces, ont cru que ces peuples devoient avoir le sang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émoussoit en eux les atteintes de la douleur : ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont ils avoient été témoins. Je sais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en est pas moins vrai qu'il doit exister dans l'organisation des Américains une cause quelconque qui hébête leur sensibilité & leur esprit. La qualité du climat, la grossiéreté des humeurs, le vice radical du sang, la constitution de leur tempérament excessivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le

trémoussement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie ou des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même: l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singuliere qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement*, dit Ulloa (1), *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs Curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à se disposer à bien mourir, ils répondent avec une sérénité & une tranquillité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors, dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette Nation qu'on mene à la mort pour leurs*

(1) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Espagne, par Georges Juan & Antoine d'Ulloa, tome premier, pag.* 345, *in*-4°, *Amsterdam* 1722.

crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inſpirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois beſoin, ne les a jamais conduit qu'à un déſeſpoir honteux & inutile : je ne veux point jetter le moindre doute ſur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les Chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquiſition, ſubmergés à la pêche des Perles, étouffés dans les Mines, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux & des exactions ; mais il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable : ils ſe laiſſoient mourir de faim, s'empoiſonnoient, ſe pendoient aux arbres (1), ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de pluſieurs autres, prouve que le ſuicide ou la mort volontaire part bien plus ſouvent d'un principe de foibleſſe & de puſillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïſme. Si l'on avoit la force d'eſpérer encore, on ne ſe détruiroit pas : on ne ceſſe d'eſpérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on ſe croit ſurmonté ſans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entière de reſſource ou d'aſyle. C'eſt toujours un abus de la raiſon qui entraîne un découragement ſi complet : les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrêmité qu'on les réduiſe, parce qu'ils

---

(1) Les premiers Americains que Chriſtophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous ſe détruire pendant le trajet ; & comme on les garotta pour les conſerver, ils entrerent dans une eſpece de rage qui dura juſqu'à leur mort. Quand on les conduiſit à Barcelone, ils épouvanterent tous les ſpectateurs par leurs hurlements, leurs contorſions & leurs mouvements ſi violents & ſi convulſifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Beſe. van America, page* 41, *in-fol.*

uſent plus de leur inſtinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette eſpèce d'aſſaſſinat de ſoi-même où tombent ceux qu'agitent des convulſions de l'eſprit, ou une mélancolie invincible, & qui ſe ſauvent plutôt de la vie en furieux ou en inſenſés, qu'ils ne la quittent en philoſophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'eſt exécutée la conquête des Eſpagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains diviſés & factieux, n'étoient point en état de leur réſiſter avec leurs armes de bois, & leurs armées indiſciplinées; mais il n'en eſt pas moins vrai que ces armées étoient compoſées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut aſſigner d'autre cauſe plauſible que l'abâtardiſſement de l'eſpèce humaine dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinents ſur la population du Pérou & du Mexique; on ſait ſeulement qu'elle y étoit plus forte que par-tout ailleurs; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre cents cinquante bandits à pied & quinze Cavaliers aſſez mal armés : toute ſa pitoyable artillerie conſiſtoit en ſix amuſettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides : il tint la ville capitale en reſpect, pendant ſon abſence, avec la moitié de ſon monde. Quels hommes! Quels événements!

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarre n'avoient que cent ſoixante & dix fantaſſins, & trente Cavaliers, avec leſquels ils égorgérent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour ſe ſauver qu'ils renverſerent à plat une immenſe muraille qui s'opoſoit à leur déroute : il leur en eût coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, ſaiſir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une ſeule bleſſure : il n'y eut point dix Eſpagnols tués dans

cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb defcendit à l'ifle de Saint-Domingue, il y avoit au moins un million d'habitans, dont le plus grand nombre aima mieux fe défefpérer que de fe défendre: ceux qui oferent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, jufqu'au dernier de leur nation; de forte qu'il ne reftoit plus, en 1530, un feul indigène dans toute l'étendue de cette ifle, dont le malheur feroit fans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Infulaires ne firent qu'une feule tentative, en 1510, pour fecouer le joug du vainqueur; mais cette tentative, qui confiftoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoifonner l'athmofphere fous le vent, étoit plutôt une rufe d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrerent quelqu'efpèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Efpagnols, que les fléches horriblement envenimées dont ils fe fervoient avec plus d'adreffe que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoifon: on fe fervit inutilement des feuilles de Tabac, de Cauteres, & de milles moyens infuffifants: il étoit réfervé au temps préfent de favoir que le fucre & le fel font feuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit forte: les cantons les moins peuplés réfifterent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenfes, où ils étoient difperfés par peuplades, qui fuyoient ou fe cachoient quand l'ennemi fe montroit, & qui reparoiffoient dès que le défaut de fubfiftance les forçoit à fe retirer. C'eft par la même raifon que

les Romains, dit Strabon, s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'Etat. (1)

Les Chiliens ont lutté assez long-temps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presqu'inaccessibles où ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur pays, & la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de services de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou les marais, ni de leur Cavalerie, souvent démontée, que de la rage singuliere de leurs chiens Dogues & Lévriers, qui

(1) Il y a des Auteurs, & ce qui pis est, des Historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-César, cinquante millions d'hommes, nonobstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la seule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitans, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte ; & il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux cents soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

qui toujours alertes, ſuivoient les Indiens à la piſte & les harceloient jour & nuit (1) : ceux qui accompagnoient Vaſco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, ſans compter les Sodomiſtes de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarre étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuoſité & de valeur ſur les Péruviens, que la Cour d'Eſpagne, enchantée de leurs exploits, ſe détermina à leur payer une ſolde réguliere comme aux autres troupes, & cette ſolde revenoit au ſoldat qui avoit ſoin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le Dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des ſervices par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un Lévrier de la grande eſpèce, auquel on avoit donné le nom de *Brutus* : ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de flèches par les *Infidèles*, & cette mort, dit Garcilaſſo, affligea extrêmement les *Chrétiens* ; comme ſi l'on étoit *Chrétien*, lorſqu'armé de l'injuſtice & de la force, on

(1) Cette ancienne animoſité des chiens, nourris par les Eſpagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui ; ſur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une choſe extraordinaire, que les chiens élevés par les Eſpagnols, ou par des Métifs, ont une haine ſi furieuſe contre les Indiens, que ſi quelqu'un de cette nation entre dans une maiſon où il ne ſoit pas particuliérement connu, ils s'élancent deſſus à l'inſtant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Eſpagnols & les Métifs, qu'ils ſentent d'auſſi loin que les Indiens eux-mêmes ſont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Eſpagnols. *Voyage du Pérou, liv. VI, ch. VI. tome I. page* 341.

envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chaſſe aux hommes avec des animaux carnaſſiers qu'on repaît enſuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau ? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Aſtronomie, la Géographie & la Phyſique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonſtances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre ſi mépriſable & ſi fameux, avoit eu, de ſon commerce avec Vonotia, pluſieurs enfants avant que d'être Pape : parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ſes bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainſi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romaneſques, il ſe flatta que ſi la Cour d'Eſpagne l'appuyoit de ſon crédit, il parviendroit à l'exécution de ſes deſſeins : il n'épargna aucune occaſion, aucune baſſeſſe, pour témoigner ſon zèle à Ferdinand & à Iſabelle. A la découverte des Indes occidentales, il ſe hâta de leur donner l'Amérique, ſans ſavoir encore où elle étoit ſituée. On peut aiſément ſe figurer que ſi l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Eſpagne ni à perſonne : il la donna préciſément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans ſa Bulle de 1493, c'eſt-à-dire trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel Hémiſphere.

C'eſt de notre propre mouvement (1), dit-il à

---

(1) *Motu proprio, non ad veſtram, vel alterius pro vobis ſuper hoc nobis oblatæ petitionis inſtantiam, ſed de noſtrâ merâ liberalitate, & ex certâ ſcientiâ, ac de Apoſtolicæ poteſtatis plenitudine, omnes inſulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas & detegendas versùs*

Ferdinand & à Iſabelle, & ſans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être préſentée, mais ſeulement mûs par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Iſles & toutes les Terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le Midi & l'Occident...... Nous vous donnons, concédons & aſſignons ces Iſles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs Places, leurs Bourgs, leurs Droits, leurs Juriſdictions & toutes leurs autres dépendances par le pouvoir que le Tout-Puiſſant nous a donné par S. Pierre, & par la prérogative du Vicariat du Chriſt, dont nous faiſons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & ſucceſſeurs, les Rois de Caſtille & de Léon...... Si quelqu'un oſoit trouver à contredire à cette préſente Donation, s'il oſoit, par un excès de témérité, en reſtreindre le

---

Occidentem & Meridiem..... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro conceſsâ, ac Vicariatûs Jeſu-Chriſti, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, caſtris, locis & villis, juribuſque & juriſdictionibus, ac pertinentiis univerſis, vobis, heredibuſque & ſucceſſoribus veſtris, Caſtellæ & Legionis Regibus, in perpetuùm, tenore præſentium, donamus, concedimus & aſſignamus; voſque, heredes ac ſucceſſores præfatos, illorum dominos cum plenâ, liberâ & omnimodâ poteſtate, auctoritate & juriſdictione facimus, conſtituimus & deputamus..... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam noſtræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis, ... infringere, vel ei, auſu temerario, contraire. Si quis autem hoc attentare præſumpſerit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli Apoſtolorum ejus, ſe noverit incurſurum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis dominicæ milleſimo quadringenteſimo nonageſimo tertio; quarto nonas Maii, Pontificatûs noſtri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine, eſt intitulé : DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *ſuper expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

ſens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il ſache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Pierre & Paul.

Si la lecture & l'étude de l'Hiſtoire ne nous avoient accoutumés, pour ainſi dire, à croire tout poſſible, ſi nous n'étions familiariſés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouie d'un Eccléſiaſtique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cents nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant ſur ſon trône ſappé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de ſon pouvoir, l'Italie & l'Eſpagne à un chef des Calmouks, il eſt bien certain que ce Tartare auroit ſur l'Eſpagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Caſtillans ſur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation ſervit de titre dans toutes les priſes de poſſeſſion du nouveau Monde; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jetter les yeux ſur un inſtrument dreſſé en 1579, par le Secrétaire Eſquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

» Alors, eſt-il dit dans cet Acte, en ſigne & » témoignage de priſe de poſſeſſion, Sarmiento tira » ſon épée & en coupa des branches d'arbres & » des herbes, prit des pierres & les tranſporta d'un » lieu à un autre, fit quelques tours en ſe pro- » menant dans la campagne & ſur la plage : inconti- » nent ayant pris une grande croix, & ayant fait » mettre ſes gens en bataille avec leurs arquebuſes, » on porta la croix en proceſſion. — — Enſuite » on prit & appréhenda poſſeſſion de cette partie » de l'Amérique, en vertu de la Donation & de » la Bulle de Notre très-ſaint Pere Alexandre » ſixieme, ſouverain Pontife Romain, expédiée » de ſon propre mouvement, par laquelle il donne

» à Dom Ferdinand cinquieme & à Dame Iſabelle
» ſa femme, la moitié du monde, c'eſt-à-dire
» cent quatre-vingt degrés de longitude. «

Le Moine de la Vallé Viridi allégua auſſi cette Bulle impertinente pour prouver à l'Empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Eſpagnols : il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les ſucceſſeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, ſi légitime & ſi raiſonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majeſté Impériale le Roi Dom Carlos cinquieme du nom : je vous annonce donc, ajouta ce ſaint homme, que vous ayez à vous faire baptiſer le plus promptement poſſible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Eſpagne, ſans quoi nous mettrons tout à feu & à ſang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un diſcours ſi convainquant, parce que ſon armée étoit trop foible pour réſiſter à ſes raviſſeurs qui l'aſſiégeoient, repliqua modeſtement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ſes deſcendants, avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu ; qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands, qu'un ordre du Dieu puiſſant & juſte, qui éclaire cet univers ; qu'enfin le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (1)

Cela n'empêcha pas les Eſpagnols d'en faire la conquête, ſous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Eſpagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui paſſoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne

(1) On trouvera dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'article de la Religion des Américains, la ſuite du diſcours de l'Inca & du Moine Eſpagnol ; diſcours qu'on n'auroit jamais dû tenir par reſpect pour l'humanité & la Religion.

savoit ni lire ni écrire (1) ; comme si la fortune eût voulu se signaler, en employant à la ruine de l'Empire des Incas, deux aventuriers également obscurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe, qui, sous prétexte de catéchiser les Péruviens, alla faire l'espion dans leur armée, comme on a accusé S. François d'Assise d'avoir fait pendant les croisades. Il est bien certain que Pizarre étoit encore irrésolu, lorsque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant sa mission les forces & les dispositions de l'ennemi, lui conseilla de livrer bataille sans tarder d'un instant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'est que quand l'Espagne voulut se mettre en possession de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ses finances étoient si épuisées, ses dettes si accrues, sa foiblesse si grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une seule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détresse, Ferdinand emprunta d'un de ses domestiques une somme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette somme, avancée par los Angèles, produisit des Trésors, & ces Trésors ruinerent une seconde fois l'Espagne, & lui firent plus de mal que n'avoient fait les Juifs & les Maures ensemble.

Il est difficile de connoître au juste la quanti-

---

(1) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une Eglise à Malagon en Espagne; & que son pere étoit un Prêtre nommé Hernand de Luque, qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs, avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. *Histoire du Pérou, liv. 1, ch. 1, page 2, Edition de Séville.*

té d'or & d'argent qu'on a tiré, juſqu'à nos jours, des différentes Mines du nouveau Monde ; mais le total doit en être encore plus conſidérable qu'on ne ſe l'eſt imaginé, puiſque les ſeules Mines du Bréſil avoient produit, depuis Pierre II juſqu'en 1756, deux milliards, quatre cents millions de livres Tournois. (1) Les manifeſtes des flottes qui ont porté cet or en Europe, ſont entre les mains de tous les Négociants du Portugal, de ſorte qu'on ne peut former le moindre doute ſur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bréſiliennes juſqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de ſoixante ans.

En évaluant le produit des Mines du Chili, de la Terre-ferme, de la Caſtille d'or, du Mexique & du Pérou, ſur le produit du Bréſil, il en réſultera une ſomme preſqu'innominable, que l'Eſpagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un ſiecle. L'ouverture des Mines du Potoſi étoit déjà faite en 1548, & en 1638 on en avoit tiré trois cents quatre-vingt-quinze millions ſix cents dix-neuf-mille Piaſtres. (2)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Eſpagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conſéquence. Atabaliba,

---

(1) L'Amiral Anſon dit que l'or qu'on tire des mines & des ſables du Bréſil, ſe monte annuellement à deux millions de livres ſterling. Ce calcul revient à peu-près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a paſſé & paſſe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne ſont que les fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglais, ou du moins leur a appartenu.

(2) L'Auteur des *Mémoires & des Conſidérations ſur le Commerce & les Finances d'Eſpagne*, aſſure qu'on tire annuellement du Pérou trois millions d'or peſant ; ce qui n'eſt pas croyable : auſſi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien inſtruit.

qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne put jamais amaſſer pour ſa rançon 7 millions en or & en argent façonné. (1) Et quand après ſa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cuſco, le butin fut à peine de ſoixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché & jetté à la mer la plûpart de leurs richeſſes ; mais il n'y a aucune apparence qu'ils aient aſſez eſtimé l'or, pour en façonner d'auſſi grands ouvrages que les Eſpagnols ſe l'étoient figuré.

Comme ces ſommes énormes, tranſportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de bled en Portugal & en Eſpagne, ces deux Royaumes qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour ſe plonger, pour ainſi dire, dans les Mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoies d'argent fort altéré (2), & il étoit redevable à l'Angleterre, qui le

---

(1) La rançon d'Atabaliba ſe monta, ſuivant Zarate, à plus de ſix cents millions de Maravédis, c'eſt-à-dire à plus de quatre millions cinq cents mille livres ; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, & ſeulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d'eau-forte : ainſi il arriva que cet or étoit eſtimé deux ou trois carats au-deſſous de ſon véritable titre; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravédis, qui font ſept cents cinquante mille livres : il y eut auſſi de l'argent en grande quantité, de ſorte que le quint qu'on en leva pour Sa Majeſté ſe monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or ſe trouva monter à neuf cents milles livres. De toute cette ſupputation il réſulte toujours qu'Atabaliba ne put fournir pour ſa rançon ſept millions, qui, eu égard aux richeſſes des mines du Pérou, & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de choſe.

(2) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un

le nourrissoit, de cinquante millions. Ainsi il devoit à un seul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne possédoit : il étoit insolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déjà déclaré sa faillite. Le Roi Joseph, actuellement régnant, se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre cents mille écus d'une Confrérie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Brésil : il falloit bien que les Portugais payassent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur subsistance, & les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les sentences de son Inquisition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup par son luxe & ses mœurs Asiatiques. (1)

Philippe II, si long-temps possesseur des Trésors du nouveau Monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les Mines avoient entraîné ses Etats. Encouragé d'abord par ses richesses à tout oser pour réduire l'Europe en esclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ses successeurs

---

un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

(1) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitans, & on y labouroit si peu de terre, qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cents mille habitants dans les bonnes années. Il paroit que la chûte de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les Moines y avoient entassé des richesses excessives, dans leurs Eglises de Lisbonne. Le peuple des campagnes étoit plongé dans une misere semblable à celle où gémissent les sujets du Pape. L'Anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'administration.

dans la déplorable néceſſité d'adultérer les monnoies. Ses ſujets, comme frappés de vertige, ceſſerent de travailler leurs ſoies & leurs laines, laiſſerent leurs campagnes ſe hériſſer de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France : le germe de l'induſtrie fut déraciné de leur cœur : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent ſur leurs conquêtes. (1) Cette léthargie éveilla les nations plus actives, & leur inſpira le projet de mettre l'Eſpagne en tutele. En ſemant pour elle, en fabriquant pour elle, en la ſervant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainſi le plus puiſſant Empire de l'Univers. Tout peuple qui ceſſe de ſe nourrir lui-même, & qui achete de l'Etranger ſon néceſſaire phyſique, eſt atteint d'une maladie mortelle, & ſe dévore lui-même : ſes ennemis n'ont plus rien à lui ſouhaiter.

Quand les Romains, ſubjugués par le luxe, laiſſerent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains

---

(1) L'Auteur des *Conſidérations ſur le Commerce & les Finances d'Eſpagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le ſuppoſe communément ; mais il eſt tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Eſpagnols, s'ils avoient continué leur Commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture : en ce ſens, l'Auteur a raiſon. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il eſt bien clair que l'Amérique a nui à l'Eſpagne incroyablement. Elle n'eſt point, à la vérité, deſtituée de reſſources, puiſqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitans & 27246302 écus de veillon en revenus ; mais ſes dettes étoient énormes, & dans le nombre de ſes habitans il s'y trouvoit 190046 Eccléſiaſtiques, & 200000 qui prétendoient à le devenir ; ainſi en tout, 390046 Célibataires par devoir.

les fondements de l'Empire : ils auroient été écraſés par ſa chûte, quand même les barbares ſeroient reſtés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agreſſeurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'eſt un grand problême de ſavoir ſi l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuſe, ſi deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme ſiécle, montré la route du nouveau monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoiſonna les organes de la reproduction dans l'eſpece humaine ; mal qui n'a pu être compenſé par tous les tréſors du Potoſi & du Bréſil, il eſt certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il eſt ſorti de ſes Mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & ſi le prix des denrées a hauſſé de huit fois, on comprend aiſément que malgré la maſſe du métal importé, les Européans n'en ſont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui poſſede aujourd'hui huit mille livres, n'eſt pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme ſiecle.

On croit communément que les richeſſes des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte où le commerce des épiceries, entre les mains des Venitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant ſans retour de ſon or & de ſon argent ; mais cette ruine n'étoit pas ſi poſſible qu'on ſe l'eſt imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réuſſi extraordinairement dans nos climats, ſont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne ſauroit détourner ; je veux dire des temps de famine.

Ce n'eſt qu'autant que les tréſors des Indes ſont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a réſulté une utilité réelle ; mais auſſi

les peuples ont vu par-là leurs intérêts se multiplier ; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus universelles : une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe ; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique : on a agrandi la scene des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel, depuis Buenos-Aires jusqu'à Québec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor ou du bois de Campêche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à sa seule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire, ne sont pas si considérables qu'on l'a cru ; ce que l'Auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes : si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose : ils voudront sortir de tutele ; & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette premiere Partie de nos Recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & qu'elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit

deux hémiſpheres habités par des animaux raiſonnables : quand un Génois eut, malgré cette défenſe d'un Prêtre de Rome, franchi ſur les ailes de l'induſtrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette Planète, un autre Pape en fit préſent à un Prince Eſpagnol, dont il briguoit le ſuffrage pour faire la fortune de Céſar Borgia, monſtre chargé de tous les crimes, & digne de tous les ſupplices.

Il eſt difficile de dire lequel abuſa le plus ridiculement de ſon pouvoir & de ſa raiſon, ou de Zacharie qui nioit la poſſibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Caſtillans. L'abrutiſſement des nations avoit ſans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès qui étoient autant d'actes d'un deſpotiſme abſurde. En 1346, les Venitiens demanderent la permiſſion au Pape de pouvoir commercer en Aſie, d'y acheter du poivre & de la canelle. Veniſe obtint ce privilége dont elle n'avoit pas beſoin, & on anathématiſa tous les autres Etats de l'Europe qui oſoient faire le même trafic. En 1440 les Portugais firent à Rome une propoſition encore plus riſible : ils ſolliciterent la permiſſion de doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & de réduire en ſervitude perpétuelle les Nègres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Meſſe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome ſolliciter la poſſeſſion de l'Afrique occidentale pour Alphonſe V de Portugal, dit au Pape en plein Conſiſtoire » que Sa » Sainteté étoit priée de vouloir animer & reconnoître le zèle du Roi ſon maître, en atribuant à » la Couronne de Portugal toutes les Terres qu'on » découvriroit le long de l'Afrique, juſques aux » Indes incluſivement ; puiſqu'on devoit regarder » *comme des poſſeſſeurs injuſtes toutes les nations in-*

» *fidelles qui y étoient établies*. Que Sa Sainteté défendit en même temps à tous les Princes chrétiens, » sous les peines Canoniques les plus griéves, de » traverser les Portugais dans leurs entreprises. (1)

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des possesseurs injustes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Evangile, il auroit été fort embarrassé; mais le sacré College ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia sa Bulle dans la teneur que les Portugais la désiroient: on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injustice d'autant plus remarquable, qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité : ils furent les premiers qui firent le commerce des Nègres: les Espagnols les imiterent, & toutes les Puissances de l'Europe imiterent l'Espagne: les droits les plus sacrés de l'homme ne furent défendus par personne, & trahis par tous.

D'un autre côté l'étonnement ne cesse point, quand on considere la pusillanimité des Américains subjugués & détruits presqu'en un instant par une poignée d'Européans.

Las Casas dit que les Castillans en massacrerent douze millions : il y a probablement de l'exagération dans ce calcul ; mais il n'y en aura plus, si l'on compte ce que les Français, les Anglois, les Portugais & les Hollandois ensemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique septentrionale, on a détruit à peu près la treizieme partie des naturels : on n'en a pas laissé dans les Antilles, & presque point dans les Caraïbes & les Lucaïes. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Brésil, on a exterminé les deux tiers

(1) *Histoire des découvertes des Portugais, par Lafitau, tome I, pag. 15, in-4°.*

des indigènes; car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la Religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite, étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre Hémisphere existoient des peuples réunis en société de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivieres, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'Hémisphère opposé la nature entiere étoit sauvage, l'air grossier & mal-sain, les forêts épaisses, d'une étendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles: la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents: les animaux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abâtardis, & on n'en avoit réduit que deux seules espèces en servitude: les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse & leur épuisement: ils manquoient de génie pour forger le fer dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (1) lieues quarrées ; & sur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espèce de société politique : tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végétoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un Hémisphere à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'imaginer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siecles, c'est une supposition insoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon, pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre ? Pourquoi le vaste continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ére, qui n'a elle-même aucune antiquité ? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour le completter que par intervalles ? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre Hémisphere ? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothèse, & si l'on admettoit une formation successive d'Etres organisés, pendant qu'on est convaincu qu'il ne paroît pas même sur la scène du monde un nouvel

---

(1) M. Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles Anglois en quarré. Il faut soixante de ces milles sur un degré, d'autant que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il est question dans notre calcul.

infecte : les germes font auffi anciens que les efpèces, & les efpèces paroiffent auffi anciennes que le globe. Si la formation fpontanée & fortuite a occupé fi long-temps les Philofophes de l'antiquité, c'eft qu'ils étoient trop mauvais Phyficiens pour s'appercevoir de la futilité de cette difpute métaphyfique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de notre Planete, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur tranfplantation. Tous les monuments hiftoriques confondus enfemble ne fourniffent aucune preuve de cet événement, dont le fouvenir ne s'étoit confervé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on fuppofe qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'eft pas à l'égard des Américains feuls que l'hiftoire eft en défaut : elle l'eft à l'égard de prefque toutes les nations.

On n'eft pas en état de marquer fur toute la furface du monde une grande contrée, une ifle confidérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoît pofitivement aucune région dont on puiffe affirmer qu'elle étoit reftée déferte jufqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y font introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abftraction faire de toute origine romanefque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de fes annales : fi l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout feroit expliqué ; fi l'on s'arrête aux documents inconteftables de l'Hiftoire, rien n'eft expliqué. Il eft poffible que des maladies peftilentielles, des cataftrophes phyfiques, des guerres longues & meurtrieres anéantiffent la race humaine dans un pays, & c'eft dans ce fens feulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : fi l'on concluoit qu'il a toujours été défert, parce que tous fes monuments fe font effa-

cés & sa tradition perdue, on se tromperoit sans doute, autant qu'on peut se tromper, lorsqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il est possible encore que dans de certains climats défavorables, la population soit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare; mais la nature ne semble pas avoir compté les individus : elle s'est contentée de l'existence du genre, l'a soumis aux influences de son climat, & abandonné à sa propre industrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'histoire nous présente, on voit la plûpart des peuples s'élever successivement de l'abrutissement, & marcher en tâtonnant des extrêmités de la vie sauvage, jusqu'aux rudiments primitifs des arts & de la société, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choses & des siecles, jettés sur ce globe sans autres notions, sans autres connoissances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires : portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection : créés bruts & grossiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs sciences : ils n'ont pas eu de modèle commun, ni de regle de conduite fixe; aussi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les institutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raison, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont visiblement inspiré aux législateurs des idées souvent contradictoires : lorsqu'on compare les Codes législatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de son voisinage, tout contraste & rien ne se ressemble.

Il est des peuples qui ne sont peut-être jamais sortis de l'enfance & de l'état originel : le ciel & la terre se sont opposés à leurs efforts, & la difficulté de se policer a été chez eux invincible, & l'est encore. Les Eskimaux & les Groenlandois n'au-

ront jamais des villes, ou, ce qui eſt la même choſe, ils n'auront jamais des champs labourés, ſi la poſition du globe reſte la même à leur égard. Les Nègres ne ſe civiliſeront point, s'ils demeurent continuellement ſous la Ligne, expoſés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'eſt l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la conſtitution agreſte à la conſtitution politique : plus un terrein eſt-il propre à être enſemencé, plus les graines comeſtibles y abondent-elles, & plus les poſſeſſeurs de ces champs fertiles & de ces ſemences précieuſes s'humaniſeront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre ſédentaires ; & dès-lors ils ſont à demi policés.

La propriété & tous les arts ſont donc nés du ſein de l'agriculture. De-là on peut determiner les rangs où les différentes eſpeces de Sauvages doivent être placées, ſuivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs ſont les premiers dans l'ordre, parce que leur ſubſiſtance eſt la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet : ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs inſtruments : ils ont du loiſir pour penſer & réfléchir.

Les Nomades ſuivent immédiatement, mais different des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne ſont jamais établis : on ne rencontre pas, pendant l'hiver, leurs tentes & leurs maiſons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vues pendant l'été : ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons ſont ceux d'entre les Nomades que nous connoiſſons le mieux : leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modèle de la vie des peuples bergers ou paſteurs : intermédiaires entre la condition ſau-

vage & l'état civil, une distance presqu'égale les sépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommées Rhizophages : nous entendons par là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus sans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup de productions & de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmistes, sont plus à leur aise & moins sauvages que ceux qui ne voient s'élever au-dessus de leurs cabanes que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'*Origine des Arts & des Sciences* croit qu'il est impossible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce sens par les Anciens, doive signifier les noix, les châtaignes, les pignons, les amandes, les faines & les pistaches ; mais il est certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent se sustenter : il est assez connu qu'en 1759 on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westphalie. saccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme classe ; leur façon d'exister ne differe pas sensiblement de celle des Pasteurs ou des Nomades, sinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoisés une ressource assurée, & que les Pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adresse, le nécessaire physique. Du reste, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent, pendant l'hiver, se cabaner & vivre de poisson séché. Ceux d'entr'eux que nous connoissons le mieux, sont les Groenlandois & les Eskimaux.

Enfin les Chasseurs constituent le dernier ordre, & sont les plus sauvages de tous : errants & incertains de leur sort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des malheurs ;

parce que le gibier, bien moins fécond que le poiſſon, ſe dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un ſauvage chaſſeur cherche les ſolitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie ſociale: s'il conſtruit une hutte, c'eſt plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, ſon inſtinct eſt féroce & ſes mœurs barbares; plus ſon génie s'occupe-t-il des moyens de ſubſiſter, moins réfléchit-il ſur la poſſibilité de ſe policer. Il eſt dans le genre-humain ce que ſont les bêtes carnaſſieres entre les quadrupedes, inſociable.

Tout cela poſé, il ſera plus facile d'expliquer les cauſes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre hémiſphere & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des cataſtrophes phyſiques, d'épouventables tremblements de terre, & des inondations conſidérables beaucoup plus tard que notre horizon. Acoſta, dans ſon excellent ouvrage *de ſitu Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturaliſtes de ſon temps rencontroient au nouveau monde des veſtiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclyſme, dont la mémoire s'étoit conſervée dans les livres ſacrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la poſtérité de ceux qui ſe refugierent dans les montagnes de la haute Abyſſinie, où la terre eſt plus exhauſſée, de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre preſqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales ſont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravaſées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts: ces lacs paroiſſent être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une ſecouſſe violente, imprimée à toute la machine du

globe terraqué les nombreux volcans des Cordilieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exposées dans de certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas (1), la destruction de tous les grands quadrupedes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de S. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes,

---

(1) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *Voyage de Juan d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *Voyage de Calm*. Cet Auteur étoit, comme le sont tous les Savans de la Suede, très-persuadé que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que, sur la côte de la Suéde, cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siecle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce Royaume étoit encore submergé il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des isles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maanfoon, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre mille ans. Messieurs Hierne, Swedenbourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linneus & son disciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothèse de la retraite des eaux de la mer du nord; de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus, que les expériences faites en Danemarck ont donné les mêmes résultats.

Il est vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié un Mémoire dans lequel il contredit tous ces faits attestés par des philosophes, comme les Evêques font ordinairement, quand ils ne sont pas philosophes eux-mêmes.

pendant que les vallées étoient ſubmergées ; toutes ces preuves combinées ſemblent juſtifier le ſentiment d'Acoſta ſur l'inondation de l'Hémiſphere de l'Amérique.

On demandera peut-être ſi l'on y a découvert des monuments anté-diluviens ? On y a déterré des monuments plus ſinguliers que ceux qu'on trouve dans notre Horizon, puiſqu'on y a exhumé de grands os foſſiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'exiſtoient plus dans aucune partie de cet immenſe continent. Quant aux antiquités particulieres, on ſait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puiſſe ſuppoſer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible il y ait eu vraiſemblablement des hommes réunis en ſociété, & auſſi policés peut-être que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux ſouterreins & les eaux, en changeant la ſurface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoies d'or & d'argent, qui ſont ſi propres à ſe conſerver dans les différentes ſubſtances terreſtres, n'ont preſqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon paſſe pour être la plus ancienne, & en la conſidérant en original, elle nous a paru abſolument fauſſe, d'une fabrique bien poſtérieure aux plus belles médailles de la Grèce, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, ſont trop peu connues pour qu'on en puiſſe parler avec préciſion : elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge que M. Freret ne leur en accorde. (1)

(1) Suivant M. Freret (*Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, tom. 18, p.* 45,) aucune tradition, diſcutée de bonne foi, ne remonte à l'an 360 avant l'Ere vulgaire : il prétend que la période des Indous, nommée *Cal Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainſi les plus anciennes médailles indiennes ne paſſeroient pas, ſelon lui, la date de cette époque.

Mela, Pline & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita;* mais de quel déluge ont-ils voulu parler? Le Cataclysme dont les livres Egyptiens conservoient le souvenir, avoit été un événement destructeur qui avoit défiguré & transposé tous les sites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent aussi quelques Antiquités, prétenduement anté-diluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis submergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrène.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleversé par les causes secondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y existoit une différence si marquée entre tous les objets de comparaison possibles de ces deux parties du globe.

Notre Horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'industrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occasionnés par les convulsions de la nature. Dans l'Hémisphère opposé, les hommes venoient seulement de descendre des rochers & des élévations où ils s'étoient refugiés comme des Deucalions: répandus dans des campagnes encore remplies de vase & de bourbier, leur constitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés

---

Mais les Bramines disent, malheureusement pour M. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est, profectò furor.*

dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient essuyé une altération eſſentielle & récente.

On connoît aſſez la qualité des terres nouvellement défrichées & ſaignées : les vapeurs fétides & groſſieres qui s'en élevent, ſont par-tout également mal-ſaines & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une Province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand : s'il faut une longue ſuite d'années pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de ſiècles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion conſidérable du globe envahie par l'océan, & revenue à ſec par l'évaporation, ou par d'autres cauſes quelconques ?

Les conſéquences qu'entraîne un déluge, ſemblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés : ce n'eſt point aſſez que les débordements aient ceſſé, & que les eaux ſe ſoient retirées ; le ſol, pour redevenir habitable & ſalubre, exige encore un deſſéchement parfait, que le temps ſeul peut amener : les lieux les plus favorables ſe recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'eſt qu'alors que les hommmes peuvent y rentrer & achever de nettoyer leur ſéjour par le travail & l'induſtrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce ſens, plus modernes que les nations de l'ancien monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-ſaine, & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous ſurpris dans un état ſauvage, ou à demi-ſauvage. Le temps de ſe policer entiérement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer ; les vallées & les campagnes devoient ſe deſſécher davantage, leur conſtitution devoit s'affermir, & leur ſang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreſte, comme l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec

mon ſujet pour que je puiſſe le paſſer ſous ſilence.

» Ce qui fait qu'il y a tant de nations ſauvages » en Amérique, dit-il, c'eſt que la terre y pro- » duit d'elle-même beaucoup de fruits dont on » peut ſe nourrir. Si les femmes y cultivent autour » de la cabane un morceau de terre, le mays y » vient d'abord: la chaſſe & la pêche achevent » de mettre les hommes dans l'abondance; d'ail- » leurs les animaux qui paiſſent, comme les bœufs, » les buffles, &c. y réuſſiſſent mieux que les bêtes » carnaſſieres. Celles-ci ont eu de tout temps l'em- » pire de l'Afrique.

» Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avanta- » ges en Europe, ſi l'on y laiſſoit la terre incul- » te: il n'y viendroit guères que des forêts, des » chênes, & d'autres arbres ſtériles. (1) «

Le raiſonnement de ce chapitre eſt vicieux, en ce qu'il ſuppoſe comme vrai ce qui eſt faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'eſt pas poſſible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Ruſſes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois, & les Eſpagnols étoient encore ſauvages, il y a quelques ſiècles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations ſauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut ſe nourrir? Puiſque M. de Monteſquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage, & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu, il y avoit donc une autre cauſe qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreſte, & cette cauſe étoit la ſtérilité.

Une nation qui poſſede un terrein abondant en fruits s'humaniſera bien plutôt qu'une horde ſituée ſous un ciel âpre, & ſur une terre frappée de ſtérilité: auſſi voit-on que telle a été

(1) *Livre XVIII, Chap. IX.*

la marche de l'eſprit humain, & la naiſſance ſucceſſive des ſociétés : elle a ſuivi la gradation des climats & la fécondité du ſol : ſur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantées de figuiers, de palmiſtes & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civiliſés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Weſtphalie, qui broutoient des glands il n'y a que quelques années.

Ce n'eſt donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie ſauvage ; c'eſt au contraire le défaut de ſubſiſtance qui l'empêche d'en ſortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique ſeptentrionale pour ſaiſir toute l'inconſéquence de la propoſition de M. de Monteſquieu : jamais on n'a dit que cette vaſte région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles : nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée ; les indigènes y ont continuellement à combattre contre la diſette ; d'ailleurs ils étoient tous chaſſeurs ou pêcheurs ; ſi les fruits de leurs forêts avoient pu les nourrir, ils ſeroient devenus frugivores, & auroient, au pied d'un arbre, paſſé tranquillement leurs jours, ſans errer, comme ils font, à deux ou trois cents lieues de leurs cabanes, pour pourſuivre au travers des glaces un Orignal qui ſouvent leur échappe. Ces grands voyages, qu'ils ſont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condenſées & réduites en un petit volume, peuvent aiſément ſe tranſporter pour ſubſtanter les chaſſeurs quand ils ſont malheureux ou ſéparés de toute habitation par des diſtances immenſes. (1) Quand ces proviſions

(1) Les Sauvages de Suſquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre verte* : elle eſt compoſée de bled d'Inde torréfié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité de ſel com-

viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre reſſource que dans une ſorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européans nomment *Tripe de Roche* ; & dans la graine de l'avoine ſauvage, dont le Canada produit naturellement quelques eſpeces.

Les beſoins toujours renaiſſants de la vie animale abſorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral : il n'a pas le temps de ſonger à ſe civiliſer ; il n'eſt point de ſon intérêt de ſe réunir, parce que les produits de la chaſſe diminuent en raiſon directe du nombre de chaſſeurs : l'agriculture ſeule multiplie ſes récoltes en raiſon du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le maïs en Amérique, dit l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* ; mais on ſait qu'il y avoit au nouveau monde vingt provinces où l'on ne connoiſſoit pas le maïs, ſur une où l'on en faiſoit uſage. D'ailleurs s'il falloit élever cette ſemence pour ſuſtenter la vie, à quoi ſervoient donc ces fruits abondants que le ſein de la terre y verſoit, à ce qu'on prétend, ſans peine & ſans culture, ſur la table des Sauvages ? La vérité eſt que l'Amérique en général a été, & eſt encore de nos jours, une contrée fort ſtérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les Sauvages qui y ont connu le maïs, ne ſe ſoient pas civiliſés davantage ; car il eſt certain que le

---

mun : une cuillerée ſuffit à une perſonne pour ſa ſubſiſtance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & pluſieurs nations errantes, ont auſſi leurs pâtes alimentaires : le *Kacha* des Tartares eſt en ce genre la meilleure compoſition qu'on connoiſſe. La poudre nutritive, inventée prétenduement en 1753, par M. Bouébe, Chirurgien du Régiment de Salis, Griſons, n'étoit auſſi que du bled d'Inde broyé, grillé, mêlé de ſel & d'une graine carminative, qu'on croit être le cumin. Il eſt clair que cette recette a été copiée ſur le procédé des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

Nord de notre Europe n'eſt ſorti entiérement de l'abrutiſſement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Aſie lui ont communiqué les grains comeſtibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'hiſtoire & l'origine de preſque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils ſont exotiques, & qu'ils ont été ſucceſſivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont enſuite naturaliſés. On peut aiſément s'imaginer quelle doit avoir été la diſette des anciens Gaulois, & ſurtout des Germains, chez qui il ne croiſſoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal ſe vivifie ſous la main de l'homme civiliſé: il meurt ſous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les buffles réuſſiſſoient bien en Amérique, dit M. de Monteſquieu; mais il eſt certain qu'il n'y avoit en Amérique ni buffles ni bœufs, qui y ont été, ainſi que les chevaux, tranſplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Orignaux du Canada ſont de la même eſpece que les Rhennes de la Lapponie: cependant les naturels de l'Amérique ſeptentrionale n'avoient pas eu l'eſprit de ſoumettre ces animaux, ni de les apprivoiſer à paître en troupeaux ſédentaires, ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les ſervices imaginables; & les Sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs Orignaux. Les Biſons, que les Tartares ont amenés à la domeſticité, étoient également reſtés ſauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnaſſieres, le Canada ſeul en nourriſſoit un nombre preſqu'incroyable: la quantité de pelleteries qu'on en apporte en eſt une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups

noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus ; & quoique ces animaux fussent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent, ils avoient néanmoins assez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le passage tiré de l'*Esprit des Loix*, qu'un raisonnement de spéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les siecles : c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce sont la stérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage. L'abondance l'amene à la société : l'article de la subsistance doit être réglé avant qu'on rédige le Code législatif : les loix ne sont qu'utiles : la subsistance est indispensable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles : on la voit passer & comme voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie : & cette progression suit exactement le degré de fécondité physique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous : si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien : elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou semi-sauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient dompter une terre ingrate. En un mot ils manquoient d'instruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procuré, ils sont trop indolents, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & sur-tout celles des septentrionaux, se sont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainsi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes : & de cette similitude apparente on a déduit des lignes de filiation & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre ; mais les mœurs scythiques n'ayant été que les vrais caractères de la vie sauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle ressemblance entre la façon d'exister de tous les sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils sont carnassiers, cruels, impitoyables à proportion de la stérilité du terrein qui leur est échu en partage, ou des défauts physiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & se faisoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature : n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puissant lien de la sociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'assemblent en de certaines saisons & se séparent ensuite pour chasser chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le sol étoit singuliérement avare, la nécessité forçoit chaque individu humain à chercher sa nourriture, & à employer tout son temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impossibles en un certain sens : il devoit donc y régner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui se rapprochoient assez pour s'ôter mutuellement la subsistance. Aussi les premiers Européans s'apperçurent ils d'abord de cette triste animosité qui incitoit tous les sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres : ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philosophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonstration de son systême, & il auroit pu se tromper.

La constitution de la vie sauvage amene nécessairement l'établissement des Tribus, & ces Tribus

ſont par-tout ennemies les unes des autres ; comme on l'obſerve chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyſſins, chez les Nègres, chez les Caffres, enfin parmi toutes les nations vagabondes qui ſe ſont diſtribuées en hordes ; & voici la cauſe de cette diſcorde univerſelle.

Par-tout où la propriété n'eſt point fixée, on ſe bat avec acharnement pour empêcher qu'elle ne s'établiſſe ; par-tout où la propriété eſt établie, on ſe bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes ſont ſi fort à craindre, que le dernier effort de la vertu eſt d'être parvenu à les aimer, & on ne peut les aimer ſi l'on n'excuſe leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foibleſſes, les mêmes beſoins, & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur ſeroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils ſeroient infiniment moins méchants qu'ils ne le ſont, ou qu'on ne les ſuppoſe. D'ailleurs leur commun malheur eſt, que l'injuſtice d'un ſeul être dérange l'équilibre & l'union générale : les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuiſſance ſinguliere, contenir cinq ou ſix Tyrans avides & orgueilleux ; & c'eſt plus qu'il n'en faut pour enſanglanter la terre dans toute ſa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires ſur les Américains du Nord : ils ne peuvent trop s'étonner, diſent-ils, que ces peuples ſoient reſtés de tout temps chaſſeurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle ſoit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins, que dans celle des autres hommes : ſi on les a vus ſouvent en guerre avec les Français & les Anglois, c'eſt qu'on a voulu leur ôter la jouiſſance de l'air & de la terre : ce n'eſt pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, il ont tâché de maintenir leur

exiſtence ;

exiſtence, encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter juſqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſoient des Spartiates qui attaquent de front, & ouvertement les troupes Coloniaires; ils n'ont jamais eu cette noble hardieſſe, & font la guerre en ſe cachant. Quoique le ſieur du Pratz exagere juſqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il eſt contraint d'avouer qu'ils ſont ſinguliérement lâches, timides, & que leurs attaques reſſemblent à celles d'une bande de voleurs qui ſe gliſſe de nuit dans une maiſon, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brûle le reſte. Jamais ils n'engagent un combat régulier & déciſif en plein champ : ces ſortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur ſont inconnues.

La ſupériorité qu'ont les peuples civiliſés ſur les peuples ſauvages, ne conſiſte que dans la perfection de leurs armes & dans le mécaniſme plus ingénieux de leur tactique : quant à la bravoure, elle peut-être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi : on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fuſſent pas mieux policés que les Hurons le ſont, & qu'ils euſſent à faire à des armées Romaines dont la diſcipline ſurpaſſoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une ſurpriſe, au moins la bataille de Brème, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & diſputée avec toute l'opiniâtreté poſſible.

La vie ſauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme : la timidité des Américains venoit donc d'une autre cauſe que de leur façon d'exiſter : ils étoient peureux par inſtinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & ltérés. Depuis que nous avons la relation du Co-

lonel Bouquet, qui a fait contr'eux l'expédition de l'Ohio en 1764, nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

» Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne ſont guere plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils aient des armes à feu. Ils expoſent rarement leurs perſonnes au danger, & ſe fient entiérement ſur leur adreſſe à ſe cacher pendant l'action : ils ne paroiſſent jamais à découvert à moins qu'ils n'aient, par leurs hurlements effroyables, frappé de terreur l'ennemi engagé dans des bois impraticables : ils l'attaquent quand il eſt abſolument hors d'état de ſe défendre, & qu'il met bas ſes armes. «

Je demande ſi l'on eſt fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décelent tant de foibleſſe, lorſqu'ils ſont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrein faiſant partie de la chaſſe ou du pâturage de ces barbares puſillanimes, dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglois, ou qui que ce puiſſe être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre ſur laquelle ils peuvent ſe nourrir en chaſſant des orignaux, des caſtors & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injuſtice atroce des conquérants de notre Hémiſphère, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne ſans doute d'un peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais reſſemblé.

Je me ſuis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été queſtion de

la liberté refpective d'une peuplade ou d'une autre; mais qu'il s'y eft toujours agi de la fubfiftance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immenfe terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi fe nourrir, auroit l'orgueil infenfé de fubjuguer une autre nation, auffi pauvre qu'elle, par la feule paffion de conquérir, cela n'eft point dans la nature des Sauvages; car dès-lors ils cefferoient de l'être; pour conferver leurs conquêtes, ils feroient contraints de fe policer, & leurs efclaves, pour apprendre à obéir, feroient auffi contraints de fe policer. Le grand intérêt qui divifoit donc tous ces peuples chaffeurs, étoit la chaffe même: c'étoit la fource de l'éternelle difcorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient affez rapprochées pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles* a écrit fur ce fujet: felon lui, » tous les fauvages Chaffeurs font en » paix: la guerre n'exifte que chez les peuples cul» tivateurs: l'agriculture engendre les guerres na» tionales: la chaffe adoucit le cœur de l'homme, » & l'amene infenfiblement dans le fein de la vie » fociale: l'efclavage eft un bien, on a eu tort de » l'abolir. « Voilà une fuite de paradoxes que M. Linguet a ofé faire imprimer.

Les Européans, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la fupériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoifer, comme les Hollandois on fait avec les Hottentots au Cap de Bonne-Efpérance, d'abord très-farouches, & devenus enfuite très-officieux. Ces Africains parlerent ainfi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux. » Vous autres étrangers venus de loin, vous » n'êtes après tout que des hommes comme nous; » fi vous en favez plus que nous, faites un mira» cle en notre préfence, & nous reconnoîtrons

» votre ſupériorité. Si avec cela vous êtes juſtes & » équitables, nous ſerons vos amis & vous pro» mettons nos ſervices. « M. Adrien Vaderſteel (1), Commandant du fort, fut d'abord embarraſſé par cette queſtion : il ſuppléa à tout par ſa hardieſſe & une préſence d'eſprit étonnante. Arrivé à l'aſſemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau-de-vie, y mit le feu & propoſa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu ; ce qu'ils refuſerent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'oſez entreprendre : vous avez demandé un miracle ; en voilà un dans toutes les formes ; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandais & les Hottentots ont été bons amis : il eſt vrai qu'on leur a payé le terrein ſur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la Compagnie ; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en eſclavage, comme on y réduit les Nègres & les Indiens. Cet exemple, peut-être unique dans l'hiſtoire, & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandois, auroit dû être imité par toutes les Puiſſances qui ont formé des établiſſements dans les Iſles & le continent des Indes occidentales. On ne ſauroit trop répéter qu'en détruiſant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laiſſer ſubſiſter & s'y incorporer, comme on a fait aux Indes orientales avec les Javanois, les Malais, les Malabares, les Mogols & tous les autres peuples de cette partie de l'Aſie.

---

(1) Il eſt aſſez ſurprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'eſt lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce menſonge groſſier, & il a eu raiſon. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots : il ne s'eſt amuſé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé pluſieurs chapitres étant ivre.

Las Caſas, Évêque de Chiappa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laiſſer libres, de les porter au commerce, & de leur donner ſimplement des Gouverneurs. (1) Mais cet Eccléſiaſtique, d'ailleurs intrigant, cachoit des vues orgueilleuſes & immenſes, ſous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modeſtie : ſi l'on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il eſt impoſſible de lui pardonner d'avoir le premier, en Eſpagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Nègres, de les déclarer eſclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Caſas, & qui attaqua avec aigreur toutes ſes démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour propoſer la traite des Noirs, tant les idées étoient alors confondues : le fanatiſme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premieres notions du droit des gens : on fit les plus grandes injuſtices & on les défendit par les plus mauvaiſes des raiſons.

Avant que de conſidérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau continent, je dirai

---

(1) Las Caſas demandoit mille lieues de Côtes, depuis Rio Dolcé, juſqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre ſemi-Militaire, ſemi-Eccléſiaſtique : il vouloit être Grand-Maître de cet ordre, & ſe flattoit d'apprivoiſer & de civiliſer 10000 Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans un tribut de 15000 ducats, & de 60000 ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injuſtice marquée ; ſi les Eſpagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Caſas étoit de ſe faire Souverain dans les Indes : il eſt certain que les Jéſuites ont, dans la ſuite, exécuté ce que Las Caſas avoit projeté, & ſe ſont ſervis de ſes Mémoires.

un mot du caractere moral des Sauvages du Nord, parce que cet article eſt très-obſcur, aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des obſervations particulieres qui contraſtent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui ſe contrediſent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reſte, pour trouver la vérité, qu'à faire uſage du diſcernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand M. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poéſie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique: quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démoſthène, & ſurpaſſent celles d'Iſocrate, gardons-nous d'ajouter foi à M. Timberlake (1) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puiſque la ſtupidité eſt malheureuſement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas ſi ſtupides, puiſqu'ils ont exactement rendu des diſcours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & auſſi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Perſan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Perſans & des Scythes.

Quand M. Timberlake nous aſſure que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur proſodie, n'ont aucune idée de la diverſité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix; qu'ils ne ſavent ni manier la ſcie, ni la hache; que rien n'eſt plus mal-adroitement conſtruit que leurs cabanes & leurs canots: quand il aſſure qu'ils ſont exceſſivement ivrognes, & à chaque inſtant les

---

(1) *The Memoirs of Lieut. Henry Timberlake.* London 1766.

dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaiſe foi des marchands d'Europe : alors nous pouvons croire que cela eſt poſſible ſans outrager la raiſon ou le bon ſens.

La plupart des Relateurs Anglais, ſous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la ſatyre de leur propre nation : ils ſont pleins d'allégories, peut-être ingénieuſes, mais à coup ſûr inſupportables pour quiconque ne s'intéreſſe ni aux Bills du Parlement, ni aux Conſeils de S. James, ni à toute la révolution du Miniſtere Britannique. Des Ecrivains fort eſtimables, pour s'être trop fié à ces relations illuſoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïſme qui leur eſt inconnu, & une portion de bonheur dont ils ſeroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a ſans doute un milieu dans ces excès ; & nous nous flattons de l'avoir ſaiſi, en réduiſant l'Américain ſauvage à ſon inſtinct animal.

Il n'eſt proprement ni vertueux, ni méchant : quel motif auroit-il de l'être ? La timidité de ſon ame, la foibleſſe de ſon eſprit, la néceſſité de ſe procurer ſa ſubſiſtance au ſein de la diſette, l'empire de la ſuperſtition & les influences du climat l'égarent & l'égarent très-loin ; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur eſt de ne pas penſer, de reſter dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne ſe ſoucier de rien, quand ſa faim eſt appaiſée, & de ne ſe ſoucier que des moyens de trouver ſa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne conſtruiroit pas de cabane, ſi le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient : il ne ſortiroit pas de ſa cabane, s'il n'en étoit chaſſé par le beſoin : ſa raiſon ne vieillit pas ; il reſte enfant juſqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laiſſe la nature dégénérer à ſes yeux, ſous ſes mains, ſans jamais l'encourager & ſans la tirer de ſon aſſoupiſſement. Fonciérement pareſſeux par naturel, il eſt vindicatif par foibleſſe, & atroce dans ſa vengeance, parce qu'il eſt lui-même inſen-

sible : n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ses ennemis comme ses meurtriers. Si ses projets de vengeance étoient toujours soutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il seroit aussi dangereux aux Européans, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa nation avec lesquelles il est en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui ; le temps n'a ni adouci leur haine ni épuisé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a composé sur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (1) qu'ils sont excessivement orgueilleux, & n'estiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus surprenant des phénomènes seroit que des Sauvages extrêmement ignorants, ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans la nature entiere, ils sont & doivent être timides, crédules, & par conséquent superstitieux : s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraie, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : ils auront de la Divinité les idées les plus absurdes, & la peindront presque toujours comme un être mal-faisant, qu'ils tâcheront d'appaiser & de calmer par des sacrifices & des offrandes : ils auront des sorciers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards, qui peuvent tout parmi les Sauvages aussi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture ; mais dès que ces vieillards sont épuisés &

---

(1) *Kort fortaeling af de vilde volkes fornemmeste indretninger, Skikke oc meninger by Jens Kraft* 1760.

décrépits, perſonne ne les aide ou les ſecourt : on ne leur apporte pas même à manger, & ils périſſent le plus miſérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnaſſiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chaſſer, & qu'ils ne manquent pas abſolument de forces pour reſpirer encore long-temps : leurs petits, dont ils devroient être naturellement ſecourus, ne montrent pas le moindre retour de tendreſſe pour les ſoins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous ſaiſit d'horreur, ſoit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéreſſe qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé ſa croiſſance. L'homme ſauvage, en qui toute lumiere eſt éteinte & tout ſentiment oblitéré, ne s'écarte guere du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur inſtinct. (1) Cependant on a prétendu que, malgré ce caractere impitoyable, les Sauvages ne ſont pas barbares, mais que les peuples civiliſés le ſont. Ce jugement outré eſt celui d'un miſanthrope, ou d'un inſenſé qui s'étudie triſtement à chercher des motifs pour haïr le genre-humain. Si les crimes ſont fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accuſer ni les ſciences, ni les arts : ſi, chez ces nations, il s'éleve des Deſpotes

---

(1) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaiſſent auſſi les vieillards qui ſurvivent à leur induſtrie & à leurs forces. Auſſi long temps qu'un homme ou une femme ſont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent abſolument, leurs amis & leurs propres enfants les laiſſent périr d'inanition. Ce traitement eſt donc un caractériſtique des mœurs de tous les Sauvages : ceux qui ſont errants, détruiſent les vieilles gens pour ne pas les laiſſer à la diſcrétion des ennemis ou des animaux carnaſſiers. Les Maſſagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des Dogues. *Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum !*

qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés; il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent, quoique, dans nul endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs chaînes. Je crois que tous les Despotes ressemblent à Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation : *O homines ad servitutem paratos !* Cet exemple, pris de l'histoire d'une République expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, & qu'il est difficile de savoir si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un Sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers : mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions ; c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, se porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale : ces deux états sont si éloignés, si opposés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison, ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître jusqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils sont susceptibles : il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris

par des maîtres groſſiers & ſtupides, retourner enſuite, à la premiere occaſion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs ſemblables. De grands Philoſophes ont raiſonné ſur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conſéquences fauſſes. Cependant il eſt certain que les impreſſions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'eſclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la ſociété, n'ayant par lui-même rien que d'aviliſſant, ils ne s'étoient pas cru compenſés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons ſavoir ſur ce ſujet, ſe réduit à ceci : il y a des ſituations, des événements qui flattent l'homme ſocial, & qui feroient le tourment du ſauvage, ſi tout à coup la main d'un Dieu le tranſportoit de ſa cabane dans la ſphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer aſſez ſûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui ſont ſauvages, au milieu de la ſociété, juſqu'au terme où leur raiſon ſe developpe, & que l'inſtruction l'éclaire.

Fin de la premiere Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

De la variété de l'espece humaine en Amérique.



PLUSIEURS Auteurs ont soutenu que l'espece humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut, ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys, & le naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excroissance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes : mais dans les seules Provinces septentrionales on a compté trois

à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier : on donnera ensuite l'histoire complette des Patagons, devenus si célebres, sans qu'ils sachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité sera suivi par la description des Blafards de Panama, des Nègres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel est l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la précision dans une si grande diversité de matieres.

C'a toujours été le privilége, & peut-être aussi la récompense de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas survivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'instinct du vulgaire de se passionner long-temps pour des absurdités venues de loin, & attestées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers Aventuriers qui firent au quinzieme & au seizieme siecles la reconnoissance des côtes de l'Amérique, furent presque tous agités de la fureur d'en écrire des relations mensongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, usa de tous ses droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, sans être quadrupèdes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du succès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipser, en plaçant à leur tour dans l'Estoilande des Sauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaisante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils sautoient très-lestement : il paroît que le Philosophe Maillet n'a point été fort disposé à douter de leur existence, au moins en parle-t-il assez sérieusement dans son *Telliamed.* Il se peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui assurent que la Tartarie nourrit

auſſi des monſtres ſemblables; mais le Philoſophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le ſens commun.

Les Emiſſaires que le Pape Innocent IV envoya avec des dépêches ſi ridicules au grand Kan', en 1246 (1), publierent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en ſe joignant deux à deux, couroient d'une vîteſſe extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de S. Auguſtin, qui dit qu'il eſt très-perſuadé qu'il y avoit de ſon temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'eſprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre conſidérable, ſi l'on donnoit ſimplement la liſte des fauſſetés dont les premiers Relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires ſur l'Amérique: jamais la ſource des prodiges ne fut plus intariſſable : chaque nation de

---

(1) Cette Ambaſſade étoit toute compoſée de Moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux ſe nommoient le *frere Aſcelin* & le *frere Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de ſe faire baptiſer, & lui enjoindre de la part du Pape de ſe déſiſter de ſes conquêtes en Aſie. Quand cette troupe d'Enthouſiaſtes fut arrivée en Tartarie, elle refuſa de faire la révérence ſelon la coutume du pays : enſuite elle propoſa de baptiſer. La réponſe qu'on leur fit eſt ſans doute digne d'être placée ici; c'eſt de *frere Aſcelin* lui-même qu'on la tient.

» Les Tartares ayant oui cette réſolution, en furent grandement indignés & troublés, & dirent aux Religieux en grande colere & rage, qu'ils n'avoient que faire de les exhorter à ſe rendre chrétiens & chiens, comme ils étoient; que le Pape étoit un chien, & eux tous auſſi de vrais chiens. *Frere Aſcelin* vouloit répondre à cela; mais il ne put, à cauſe du grand bruit, des menaces, cris & rugiſſements qu'ils faiſoient entendre. « *Bergeron, voyages en Aſie, dans les XII, XIII, XIV, & XV ſiécles, in-4o, pag. 68, à la Haye* 1735.

l'Europe eut fon Herodote & fon Phlégon. En même-temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du nouveau monde, les Efpagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faifoient nager des troupeaux de Sirenes dans la mer du Bréfil, les Français pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandois trouvoient des Nègres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviffe, au-delà de Parimaribo. (1) Le temps & la vérité ont fait difparoître la plûpart de ces merveilles, dont on n'a confervé jufqu'à nos jours que les Géants des terres Magellaniques : c'eût été trop faire que de fe dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eskimaux, qui different par le port, la forme, les traits, & les mœurs des autres Sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanfans que les Français nomment communément les *beaux hommes*: ils ont la taille relevée, les traits de la face bien deffinés, fans le moindre veftige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde; tandis que les peuples qui les environnent, font d'une ftature médiocre, ont la phyfionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébène, d'un poil extrêmement gros & rigide.

---

(1) Cette fable des Nègres à pieds d'écreviffe a été renouvellée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois au-delà de Parimaribo, un village entier compofé d'efclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrafés par les cylindres des fucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun fcrupule de mutiler leurs Nègres, & même de les empoifonner, dès qu'ils en font mécontens. C'eft fur de femblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot diftillé qui tue en une minute.

Cette belle race des Akanſans, jadis aſſez floriſſante & nombreuſe, a eu ſes principaux établiſſements entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude; mais les maladies & le poiſon de la petite-vérole ont fait chez elle, au commencement de ce ſiecle, de ſi horribles ravages, qu'elle eſt réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne poſſedent plus qu'un ſeul hameau inſulté par ſes voiſins, & hors d'état de ſe défendre.

Quelques voyageurs aſſurent que toutes les nations de l'Amérique ſeptentrionale, quoique ſéparées de la Tartarie par une mer vaſte & orageuſe, reſſemblent ſi parfaitement aux petits Tartares, qu'il ſeroit impoſſible de les reconnoître, ſi leurs hordes venoient tout à coup à ſe confondre ou à ſe mêler.

Comme il exiſte auſſi des variétés très-ſenſibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'eſpèce avec laquelle le rapport eſt le plus marqué : car il eſt avéré qu'on n'a pas vu d'Américains ſemblables aux Calmouks pour la laideur: ils en ſont différenciés par la forme du nez qui manque preſqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares : ils en different encore par les yeux, qu'ils n'ont point ſi monſtrueuſement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus ſerrées, moins longues & moins plates. Il ne reſte donc que les Tunguſes de la Sibérie avec leſquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau continent ont quelques traits de reſſemblance.

On connoît aſſez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witſen, de l'Ambaſſadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de M. Antermony, qui, dans ſon voyage à la Chine, a auſſi viſité les Tunguſes, *& par tout ce que j'ai lu & oui conter des habitans du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui ſoit plus ſemblable aux Tunguſes :*

guſes : ils ne ſont pas même ſi éloignés les uns des autres qu'on le penſe. (1)

Cette diſtance que M. Antermony veut trouver ſi peu importante, eſt à peu près de huit cens lieues Gauloiſes, au travers d'un océan périlleux, & impoſſible à franchir avec des canots auſſi chétifs & auſſi fragiles que le ſont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguſes. D'ailleurs, la langue des Canadiens eſt eſſentiellement différente du langage des Sibériaques; ce qui ne ſeroit pas s'ils deſcendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglois paroît l'inſinuer. Il n'eſt pas le premier qui ait penſé à cette origine : un rêveur, nommé de Horn, a écrit ſur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans. (2) En liſant cet ouvrage ſans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'Auteur, lorſqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de ſon temps, lorſqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas, comme ſi l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circaſſes*, & *Souriquois*, nom que les Français ont donné aux habitans de l'Acadie, ſans ſavoir pourquoi. De Horn a pu ſe tromper; c'étoit un ſavant qui du fond de ſa ſolitude répandoit ſes rêveries dans le public; mais comment les compilateurs de *l'Hiſtoire univerſelle* ont-ils pu renou-

(1) *Voyage de M. Antermony, Gentilhomme à la ſuite de l'Ambaſſadeur de Ruſſie à la Chine.* Cet Ambaſſadeur étoit, ainſi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ſes Etats & la Chine; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le ſuccès dont on s'étoit flatté, puiſque ce commerce, loin d'avoir proſpéré, eſt entiérement tombé, & il y a déjà quelques années que la Caravane a ceſſé d'aller de la Ruſſie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Ruſſes pour long-temps.

(2) *Georgii Hornii de Originibus American. Lib. IV. Hag. Comit.* 1652.

veller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'appui d'un système oublié depuis si long-temps, & si digne de l'être ? Ces compilateurs disent qu'au cinquieme siecle les Huns, sous la conduite de leur Tanjou, firent une incursion en Europe : or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait aussi une excursion en Amérique. En vérité je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les croisades, de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses contrées ?

Les Scythes, les Tartares, les Huns n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misere. Les ours & les neiges du Kamschatka, les côtes toujours glacées du Nord de la Californie, les marais impraticables des Assenipoils, le lac Huron, la mousse, les fougères & les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez attrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde, & du centre de l'Asie, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours fleurie, semblent inviter toutes les nations pauvres à se réunir des extrêmités de l'univers ? Aussi les Tartares, bien plus sensés que les Ecrivains de l'Histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la Baye de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les naturels de l'Amérique septentrionale. Qu'on réduise ces idiomes à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues meres

reſpectivement incompréhenſibles. (1) On a obſervé la même ſingularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes eſt également multiplié, & rien n'eſt plus commun que d'y voir deux hordes voiſines qui ne ſe comprennent point ; mais malgré cette variété on n'a point encore découvert juſqu'à préſent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement ſemblables. Si l'on ſuppoſoit donc pour un inſtant, que les Hurons du Canada deſcendent des Tunguſes de la Sibérie, il s'enſuivroit que les Iroquois n'en deſcendent point ; puiſque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, auſſi oppoſées entr'elles que le ſont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai deja fait uſage, & je dis qu'il eſt non-ſeulement naturel, mais néceſſaire qu'il y ait, entre des Sauvages ſitués dans des climats ſi analogues, autant de reſſemblance que les Tunguſes peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chaſſe & de la pêche dans des pays froids, ſtériles, couverts de bois, quelle diſproportion voudroit-on imaginer entr'eux ? Là où l'on reſſent les mêmes beſoins, là où les moyens d'y ſatisfaire ſont les mêmes, là où les influences de l'air ſont ſi ſemblables, les mœurs peuvent-elles ſe contredire, les idées peuvent-elles varier ? Non : les ſeules facultés de l'eſprit peuvent être plus ou moins bornées.

---

(1) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique : il y a beaucoup d'apparence qne la vie ſauvage, en diſperſant les hommes par petites troupes iſolées dans des forêts, occaſionne naturellement cette grande diverſité de langues, dont le nombre diminue à meſure que la ſociété, en raſſemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation : alors l'idiome le plus riche, le plus ſonore, devient prédominant & abſorbe les autres.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera applani. Les Tunguses logent dans des cabanes, les Américains y logent aussi; cela n'est pas étonnant, ils sont sauvages. Ils vivent les uns & les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette seule étoffe pour se couvrir en hiver, il est naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils sont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer : le silence & la sombre horreur des solitudes qu'ils habitent, leur inspirent de la tristesse; ils préferent les liqueurs spiritueuses & enivrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet assoupissement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguses suspendent leurs morts aux arbres; les Illinois de l'Amérique les suspendent de même, parce qu'ils sont trop paresseux pour les brûler, & que la terre, souvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne se laisse point ouvrir; & il est en tout temps difficile d'y creuser avec d'aussi mauvais instruments que le sont ceux des Sauvages. On ne soupçonneroit pas que les causes physiques & la nature du climat influent jusques sur la sépulture des nations : on en a néanmoins une preuve assez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cens ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers sont déjà menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage. Dès le second siecle, les Romains pressentirent la nécessité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les bûchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux insectes & à la putréfaction, dont la seule idée leur faisoit horreur : accoutumés à conserver les cen-

dres de leurs ancêtres, & à les compter au nombre de leurs richeſſes, ils ne pouvoient ſe réſoudre à les répandre au ſein de la terre.

La religion Chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit groſſiérement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguſes ont des ſorciers qu'ils nomment *Schames* : les Américains ont auſſi des ſorciers que nous avons nommés *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares euſſent des ſorciers, puiſque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans ? car quand on leur faiſoit l'injuſte honneur de les brûler, on les reſpectoit encore, ſans quoi on les auroit laiſſé vivre.

Lorſque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne ſavent point, ils ſe mettent ſur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd treſſé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (1) Quand les anciens Jongleurs Américains prédiſoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un ſeul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie aſtrologique, & les Septentrionaux à la ſorcellerie par inſpiration : il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie : ſuivant cette ordonnance, celui qui s'excuſe d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, eſt réputé prophête lui-même : on le renferme juſqu'à ce que le temps mar-

---

(1) Voyez *Drie-Jarige Reiſe naar China te lande gedaan, door den Moskoviſchen Afgeſant. E. Ysbrants-Ides*, in-4°, page 35, Amſterdam 1704. Edition originale. L'Auteur dit qu'il a rendu viſite à un de ces *Schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit ſi peſant, qu'il eut de la peine à le ſoulever d'une main.

qué par la prophétie ſoit arrivé : ſi l'événement ne juſtifie pas la prédiction, le Juge doit examiner ſur quels fondements le priſonnier s'eſt riſqué de pronoſtiquer, & doit le châtier ſuivant l'exigence du cas. (1) On peut dire que ce réglement du Czar ne réprime les petits prophêtes que pour mieux encourager les grands, qui n'annonceroient que des choſes qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguſes plantent un piquet par-tout où bon leur ſemble, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & diſent : *voilà notre Dieu ! proſternons-nous, rendons-lui hommage ;* & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Caſtor, la fichent ſur un bâton, & diſent : *voilà notre Manitou, notre Génie ſuprême ! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces uſages religieux, me répondra-t-on, une affinité ſi indubitablement marquée, qu'il n'eſt point poſſible de s'y méprendre : mais ſans parler ici de tant d'analogies nationales, dûes ſimplement au hazard, il eſt ſûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chaſſeurs qui ne connoiſſent rien de plus merveilleux au monde que la robe des Zibelines & des Caſtors, n'a rien qui doive nous étonner. C'eſt l'utilité qui a conſacré & déïfié preſque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adoleſcence & l'égarement, ont adreſſé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fourniſſent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le beſoin ont donc érigé les Idoles

(1) *Voyage en Sibérie, contenant la Deſcription des mœurs & des uſages des peuples de ce pays, par M. Gmélin, Profeſſeur de Chimie & de Botanique, &c.*

L'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à peu près les rapports qu'on observe entre les Tunguses & les Canadiens ; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger ; ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes ; d'où il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant M. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq Werstes : ils n'ont pas besoin d'être continuellement en guerre avec leurs voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laissé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériaques : l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue : ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un Caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main, s'ils avoient eu la même industrie que les Tunguses. S'ils (1) avoient eu cette industrie, ils ne se feroient pas trouvés dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chasser sur le même terrein. Ces différences ont eu leur source, comme on le voit, dans la subtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, & plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des indigènes du nouveau monde.

---

(1) Comme ceux d'entre les Tunguses, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dressés. Cette même race de chiens, à museau effilé & à oreilles droites, existoit aussi en Amérique avant la découverte ; mais les Sauvages n'en tiroient presqu'aucun service, & ne l'employoient à aucune espèce de travail.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique constituent une quatrieme variété qui ne ressemble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Européans, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres; enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils sont assez bien faits : il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres qui sont sourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naissant. (1) Ce sont apparemment les travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux : la tyrannie y a influé jusques sur le tempérament physique des Esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses, le teint roux, olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naissent par ci par là dans la vieillesse : les hommes & les femmes n'y ont point ce poil folet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractere de leur dégénération comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chili, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espece moins affoiblie que par-tout ailleurs aux Indes occidentales.

---

(1) Voyez *Ulloa, page* 233, *t.* 2.

dentales. Cependant elle y eſt encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les iſles & la plage de l'Orient, depuis la côte déſerte des Patagons juſqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne different des premiers qu'en ce qu'ils ont la ſtature un peu plus haute, le corps plus vigoureuſement muſclé, les ſourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines ſont fort creuſes & fort larges. Il y a dans la ſtructure de leurs yeux quelque choſe d'aſſez remarquable : les commiſſures des paupieres peu fendues ne ſe terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus; mais forment un arc, & maſquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aſpect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour ſe contrefaire & ſe défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrieme partie du monde un ſeul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le ſommet ſe terminoit en pointe; d'autres à tête applatie, avec un front large & le derriere écraſé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement ſphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cauſe de leur monſtruoſité, *Têtes de boule*, n'en paroiſſent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter

ſans qu'il en réſulte un défaut eſſentiel qui dépare toute la ſtructure de l'animal.

Enfin, on a vu ſur les bords du Maragnon des Américians à tête cubique ou quarrée, c'eſt-à-dire applatie ſur la face, ſur le haut, ſur l'occiput, & les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il eſt difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverſes, les os du crâne, ſans endommager notablement le ſiége des ſens, les organes de la raiſon, & ſans occaſionner ou la manie ou la ſtupidité; puiſque l'on voit ſi ſouvent que de violentes bleſſures ou de fortes contuſions, faites à la région des tempes, jettent pluſieurs perſonnes dans la démence, & leur ôtent pour le reſte de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'eſt pas vrai, comme on l'aſſure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles: il faudroit en ce cas qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés; ce qui eſt impoſſible même dans la ſuppoſition. L'anarchie & mille cauſes deſtructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux aſſemblages de lunatiques: un homme de jugement régira pluſieurs imbécilles, & pluſieurs imbécilles atroupés ne ſauroient ſe gouverner eux-mêmes: ce ſont des automates briſés ou affoiblis dont une force étrangere doit animer les reſſorts, ſi l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde: il y en avoit ſans doute dans preſque toutes les grandes peuplades, où l'on leur portoit le même reſpect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient, parce qu'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refuſé le dangereux préſent de la raiſon.

Les habitans du Vallais ſont dans la même perſuaſion à l'égard des *Cretins*, ou des fous à

longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la ſuite.

Si l'on pouvoit ſe dépouiller de ces préjugés barbares qui excuſent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : ſi du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les payſans Suiſſes & les Turcs, qui tâchent d'adoucir le ſort de ces créatures infortunées, ſont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'eſpèce qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, ſans eſſayer ſi la maladie eſt incurable ou non : elle ne l'eſt ſûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louiſiane ont été dans cette carriere auſſi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & ſans ſaignée : la principale recette dont ils uſent eſt, au rapport de M. du Mont, une compoſition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broient dans un mortier ou un pilon à la ſauvage, juſqu'à ce qu'il s'en forme une eſpèce d'opiat, dont ils font prendre matin & ſoir le poids de deux à trois dragmes (1), & le Relateur ajoute que tous les patients guériſſent radicalement, ſoit qu'ils aient perdu le ſens à l'occaſion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand M. du Mont auroit ſur lui-même éprouvé ce remede, il ſeroit encore permis de douter ſi l'effet en eſt auſſi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la ſemence de lai-

(1) *Mémoires ſur la Louiſiane*, *pag.* 299, *tome II*, *Paris* 1753.

tue & des noix concaſſées ne puiſſent autant opérer ſur des cerveaux malades, que l'Hellébore & l'Anacarde, dont le ſort a été fort ſingulier : pluſieurs Médecins ont ſoutenu qu'il reſtauroit toutes les facultés de l'ame & guériſſoit la folie : une autre faction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célebre Hoffman (1), a ſoutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleverſoit les eſprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait devoit être nommé à juſte titre la confection des ſots.

Les Sauvages jugent ſi un homme eſt en délire ou non, par trois obſervations : s'il ne ſe marie point après avoir atteint l'âge convenable ; s'il refuſe d'aller à la guerre, lorſqu'elle eſt déclarée ; s'il ne va pas à la chaſſe : il eſt réputé imbécille & jouit en conſéquence de toutes les prérogatives attachées à cet état ; chacun ſe fait une fête de le poſſéder dans ſa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces ſignes de démence, qui nous paroiſſent ſi équivoques, ne le ſont pas parmi des peuples où la plus haute ſageſſe ſeroit la derniere des folies. Au reſte, ce n'eſt pas par un ſentiment de bienfaiſance que les Sauvages en agiſſent ainſi avec les imbécilles ; mais par un préjugé ſuperſtitieux, qui heureuſement produit un bon effet.

---

(1) Quoique M. Hoffman déclame avec force contre l'uſage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme ſtupide, ignorant & incapable d'inſtruction, devint en peu de temps ſi ſenſé & ſi ſavant, après avoir pris de *l'Electuaire d'Anacarde*, qu'il obtint *une Chaire en Droit* ; mais peu d'années après il devint ſi ſec, ſi altéré, qu'il buvoit juſqu'à s'enivrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ſes concitoyens, & mourut miſérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécille, ou que l'Anacarde produit de meilleurs effets que M. Hoffman ne le ſuppoſe, puiſqu'il eſt poſſible que cet homme ſeroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'Anacarde.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont a fait mention, on ſait que la ſubſtance oſſeuſe ne ſe durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle eſt très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ſes couches, à force de preſſer & de manier la tête de ces créatures, la façonne à ſon gré : pour l'applatir, elle met ſur le front & l'occiput deux maſſes d'argille, qu'on comprime inſenſiblement, juſqu'à ce qu'on voie ſortir des narines une matiere blanchâtre ; alors l'opération tend à ſa fin & le monſtre paroît. (1) Les fibres & les nerfs encore ſouples & pliants s'adaptent à cette forme, le cerveau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur conſiſtance, & que la boîte du crâne s'eſt conſolidée, on ne peut plus y rien déranger ſans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les bleſſures faites à la tête des perſonnes âgées ſont preſque toujours dangereuſes à la vie ou à la raiſon ; pendant qu'elles ne nuiſent pas tant aux enfants & aux impubères.

Je ne diſconviens pourtant pas que ces compreſſions n'aient toujours des ſuites plus ou moins mauvaiſes : je doute même que le maniement des Accoucheuſes d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, ſoit une pratique & bien utile & bien néceſſaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal faites, ſuivant qu'elles ont été plus ou moins preſſées avec mal-adreſſe par des mains ignorantes. Peut-être cet uſage dérive-t-il

---

(1) Les femmes Sauvages diſent qu'elles applatiſſent la tête de leurs enfants, afin qu'elles puiſſent un jour reſſembler à la pleine Lune. Il eſt vrai que pluſieurs peuples Américains ont l'occiput écraſé, ſans que la mere l'ait comprimé ; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne ſont pas bourrés, & ne conſiſtent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit inſenſiblement.

encore de la barbarie des peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déjà remarqué que les anciens Naturalistes qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laissés induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qui ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme : il est vrai que la plupart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dires ; mais que penser de S. Augustin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui, en parlant sérieusement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la basse Ethiopie (1) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, à qui il eut le bonheur de prê-

(1) *August. Serm. 37, ad fratres in Eremo. tome VI. Edit. Paris, page 345.* » Vidimus & in inferioribus » partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantùm » in fronte habentes, quorum sacerdotes à conversa- » tionibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis » se abstinebant.... «

Ce saint Pere ne se contente pas d'assurer, dans ce merveilleux Discours, qu'il a vu des Cyclopes ; mais il ajoute qu'il a rencontré en même-temps un grand nombre d'hommes & de femmes sans tête : *Vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de saint Augustin n'est pas de saint Augustin ; comme si l'on ne trouvoit pas, dans les Ecrits de ce Docteur de l'Eglise, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire ce Discours en question.

Dans l'Histoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Professeur Baumgartem, on tâche de démontrer sérieusement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conséquent, dit-on, saint Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au lecteur, que de rapporter les puériles absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette prétendue Histoire de l'Amérique.

cher l'Evangile ? Il n'eſt pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiſer des Etres qui n'ont jamais exiſté, ni dans la baſſe Ethiopie, ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extaſié par ſon zèle, lorſqu'il a cru voir ce qu'il eſt impoſſible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Egliſe, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une ſorte de Sauvages qui n'ont preſque point de col, & dont les épaules ſont auſſi exhauſſées que les oreilles. Cette monſtruoſité eſt encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertebres du col ſont forcées de rentrer, pour ainſi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroiſſent de loin avoir la bouche dans la poitrine, & ſeroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthouſiaſtes la fable des Acéphales ou des hommes ſans tête.

Je ne penſe pas que l'envie d'inſpirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à ſe contrefaire auſſi cruellement que le font les Omaguas & pluſieurs autres. C'eſt à une fauſſe idée qu'ils ſe ſont formée de la beauté & du mérite corporel qu'on doit rapporter ces uſages déraiſonnables, qui ne ſont pas incompatibles avec les inſtitutions des ſociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écraſés des Chinoiſes feroient croire que les Chinois n'ont pas le ſens commun, ſi ce n'étoit le propre de l'eſprit humain de confondre dans tous ſes ouvrages le bien & le mal, l'extravagance & la ſageſſe.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit auſſi acquis beacoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens ſe les faiſoient deſcendre juſques ſur les épaules ; & comme les premiers Caſtillans ne ſurent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *Los Orejones*, les Oreillons ; nom qui

a subsisté jusqu'à present dans quelques provinces de cet empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés contiuuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordilieres; (1) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'est un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés, qu'ils leur descendent au-delà de la poitrine: plus cette humeur est-elle chez eux gonflée, & plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineroient en vain,

(1) *Voyez dans la grande collection in-folio de Thevenot, tome II, le voyage du sieur Acarette au Pérou, page 11.*

puiſque tous les remedes imaginables ne ſauroient dompter ce mal endémique qui a régné il y a dix-huit ſiecles comme il regne de nos jours.

Les Eſpagnols, très-ſujets aux écrouelles, qui ſont auſſi des eſpèces de goîtres, ont long-temps réuſſi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraiſes froncées, qui leur couvroient non-ſeulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton : & comme l'Eſpagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reſte de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne ſe doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on ait obſervé juſqu'à preſent parmi les hommes goîtreux, c'eſt qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre méchaniſme. M. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suiſſe un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gaſtri-mythe, & ruminant : Peyere fait auſſi mention de deux Suiſſes goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la preſſion de cet appendice ſur l'éſophage y arrête quelques aliments qui rentrent une ſeconde fois dans la bouche, d'ou réſulte une eſpèce de rumination, comme dans ces animaux que les Phyſiciens ont nommés *Ruminantia ſpuria*.

Outre les Indiens goitreux, les Hiſtoriens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélaſines ou inciſives, une en haut & une en bas. Cette défectuoſité n'étoit rien moins que naturelle : Garcilaſſo dit, que les ſujets de ce canton ayant maſſacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cuſco & le fils de l'Empereur, on envoya contr'eux une forte armée qui les ſoumit, & l'Inca alors régnant, pour imprimer à toute cette génération le ſouvenir de ſa déſobéiſſance, lui fit arracher deux dents du milieu des mâ-

choires. (1) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des peres & des meres à ôter ces mêmes dents à leurs enfants ; ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette Province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo & à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Nègres employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des Nègres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger ; & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains aient reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, long-temps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que les Nègres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entr'eux & les Indes occidentales, tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejetter deux, & pour se moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à peu près les principales observations qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique où l'on n'a jamais pénétré,

(1) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

& où l'histoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquisitions, si des Philosophes formoient le projet d'y voyager : nous savons qu'il y a d'autres contrées dont on a soustrait à dessein la connoissance au public. Ceux qui, en abusant à la fois de la sainteté de leur ministere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, se sont érigés en petits tyrans sous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire ni de leur intérêt de donner des relations trop sinceres de leurs conquêtes : les Histoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, sont écrites avec tant de partialité & si peu de discernement, qu'il n'est pas possible d'y ajouter foi : ce sont des espèces de Légendes ; & je crois que le lecteur n'est pas médiocrement édifié, lorsque Charlevoix lui assure que dans ce pays qu'il décrit on voit d'énormes serpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Missionnaires qui se jettent quelquefois à corps perdu sur ces animaux entreprenants, pour sauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il est surprenant qu'on ait toujours objecté aux Jésuites leurs établissements du Paraguai comme des usurpations de la derniere importance, & qu'on ait gardé le silence sur leurs possessions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur situation, leur richesse, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il est vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé sont des trésors inestimables pour le Paraguai ; mais c'est une Province méditerrannée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan sans toucher à Buénos-Aires ; tandis que la Californie forme une Péninsule immense, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jésuites ont senti de quelle conséquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les

notions de la Californie le plus long-temps qu'il feroit poſſible. Le Lord Anſon eſt le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déjà dangeureuſement puiſſante daus ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impreſſions ſiniſtres que pouvoit laiſſer dans les eſprits la Relation du Commodor Anglais, les Jéſuites de Madrid ſe déterminerent à publier une *Hiſtoire naturelle & civile de la Californie.* (1) Cet ouvrage à tous égards original, donne une haute idée de l'adreſſe de ceux qui l'ont composé; car quand on a lu avec attention cette Hiſtoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne ſait abſolument rien : on reſte dans l'illuſion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays, ſans en rien dire, tant les Auteurs ont ſu par des tranſitions bien ménagées voiler tous les objets intéreſſants, pour s'étendre à perte de vue ſur des minuties, ſur des miracles, & s'appeſantir ſur des détails étrangers au fond de la matiere : ou y apprend ſeulement que le Lord Anſon n'a pas rendu aux Jéſuites toute la juſtice que méritoit, de la part même d'un Proteſtant, le zèle ſaint & reſpectable qui a toujours caractériſé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémiſphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninſule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne ſait quelles limites lui aſſigner du côté où ſa baſe va ſe réunir à la côte occidentale du Continent. (2) Cette étendue doit être tout au moins

---

(1) Cet Ouvrage parut à Madrid en 1758, ſous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Eſpagnol on le traduiſit en Anglois; enſuite en Hollandais, ſous le titre de *Natuurlyke Hiſtorie van California*, *Haerlem* 1761. On vient d'en publier une traduction Françaiſe, dont on auroit pu ſe paſſer.

(2) M. de Buache prétend qu'il a réduit la Californie à ſes juſtes bornes; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique, n'eſt pas toujours de la com-

de quatre à cinq cens lieues, ſur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30 & de 10 milles, ſelon qu'on meſure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & ſe termine en pointe juſqu'au Cap de S. Lucar, giſſant au 23e degré de latitude ſeptentrionale; de ſorte que ce pays a, dans notre Zone, à peu près le même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée Auſtrale. La qualité du ſol eſt, aux environs de Loretto, excellente & ſuſceptible de toute ſorte de culture & d'amélioration : la vigne réuſſit dans les montagnes : les rivages de la mer vermeille ſont, à la vérité, fort marécageux, & paroiſſent avoir été jadis totalement noyés : on y voit encore une infinité d'amas de ſable marin & des mares pleines d'eaux ſaumâches, mais dont on peut faire des ſavanes à peu de frais. Le cordon de rochers qui bordent les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de conſtruction manque à la pointe du ſud, où il ne croît guères que des buiſſons & des arbuſtes rampants : les quartiers du Nord nourriſſent des forêts prodigieuſes, peuplées de gibier. Le principal animal carnaſſier qu'on y connoiſſe, eſt le Tigre-poltron, ſemblable à celui du Canada : les loups, ſi l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y ſont introduits que depuis quelques années; avant cette époque, on n'y en avoit jamais vu. Ou y rencontre auſſi des Ours & des troupeaux entiers de Biſons.

Eu 1697 les Jéſuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, ſous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva-Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en reſſources, actif, infatigable, ardent pour le bien

---

pétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap Blanc, n'ont jamais été priſes aſſez exactement pour qu'on puiſſe déterminer leur ſituation reſpective.

de sa Compagnie, initié dans toutes ses maximes, & par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédients & capable de tout oser : il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, & posa la base de cet édifice des missions de la Californie, que soixante-dix ans de politique & de travail ont conduit à son plus haut point, ou, si vous voulez, à sa ruine.

M. Anson dit que le premier terrein où ces Religieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux indigènes, & ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites ; mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles, qui est, comme l'on sait, sur les parages de cette Péninsule & des Isles voisines, plus fertile & plus riche que sur ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora & du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage favorisée de la nature, se distinguent par le lustre & la finesse de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouissant : les huîtres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait pendant la saison, pour soixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme presque réguliere.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris terre à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour & nuit avec tous ses Esclaves. En effet, on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers, toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majesté Catholique le quint ordinaire qui se montoit à 12000 écus : on envoya en Cour plusieurs Mémoires pour se plaindre des rapines de Salva-Terra & de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se jus-

tifier, en dreſſant un *Factum* qu'on lit dans l'hiſtoire de la Californie, publiée par les Jéſuites Eſpagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des ſcélérats ont oſé lui faire l'affreuſe imputation de ſouſtraire des Perles, prouve que, loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conſeillé aux Eſpagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces inſtruments du luxe apportent un obſtacle manifeſte aux progrès du ſalut : c'eſt bien peu connoître, dit-il, notre déſintéreſſement, que de nous objecter des crimes ſi bas, dont nous ſommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles ?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit ſi bien mérité dont jouiſſoient alors les Jéſuites à la Cour de Madrid, produiſit tous les effets que la Société en attendoit : Sa Majeſté aima mieux croire que la propagation des Perles diminuoit, à la côte de l'Amérique, que de ſoupçonner les Jéſuites capables de les dérober contre le droit des gens : les Miniſtres firent ſemblant de penſer la même choſe.

Salva-Terra, après avoir repouſſé ſi victorieuſement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majeſté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Eſpagnoles ſtationnées en différents endroits de la Californie pour la défenſe des côtes : il allégua des raiſons aſſez mauvaiſes pour démontrer que la choſe, quoique ſans exemple, étoit juſte & utile : auſſi ſa demande fut-elle accordée. Les Officiers & les ſoldats reçurent ordre d'obéir aux Miſſionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La poſtérité ne croira point qu'on ait pu tellement méſuſer de la piété d'un Monarque, faſciner ſon eſprit juſqu'au point de le plonger dans un total oubli de ſes intérêts, & lui inſpirer de la ſécurité, lorſqu'on creuſoit un abyme ſous ſes pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Eſpagne dans ce temps d'aveuglement, on

est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger en prêchant l'Evangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigènes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les sauvages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement de Moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jésuites (1) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en Cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents; ils avouent que Salva-Terra cassa de sa propre autorité un Capitaine, un Sergent, & licentia une compagnie entiere de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les Jésuites se sont imaginés long-temps, qu'en étendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le Nord-Est de cette Péninsule, à un grand pays habité par une nation riche & civilisée, dont tant de voyageurs ont soupçonné l'existence : il y a même des Auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette

(1) Voyez *Natuurlyke Historie van California*. E. D. page 433 & suivantes.

cette perſuaſion, à laquelle il eſt fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie, dans un temps où ſa préſence étoit ſi néceſſaire au Mexique, dont la conquête ne put aſſouvir ſa cupidité : il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des côtes ſauvages pour y chercher des richeſſes qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, ſi l'on raſſembloit tout ce que les relations ont dit de cette contrée merveilleuſe qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jéſuites ſe ſont flattés long-temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près ſemblables, au commencement de ce ſiécle, ſes nombreux établiſſements ſur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado*, qui lui paroiſſoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus abſurdes paſſent par la tête des avares : leurs richeſſes imaginaires ſont infinies.

En liſant tout ce que le Jéſuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la poſſeſſion de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il dans le tranſport de ſon zele ! ſi nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y ſauver ! » Ce que l'on débite des richeſſes & des tréſors du » *Dorado*, dit-il, n'a rien qui doive nous étonner ; car en laiſſant à part ſes montagnes d'or, » il ſuffit qu'on y en trouve autant qu'à *Choco*, à » *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* & dans pluſieurs autres Provinces du nouveau Royaume ; » ce qui joint à ce que les Indiens en emporterent » dans leur retraite, forme un tréſor équivalent à » celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens » de dire pourra avoir ſon utilité, s'il arrive jamais » qu'on découvre ces Provinces, & que l'Evangile » s'y introduiſe; il en ſera peut-être alors du *Dorado* comme de la Province de la *Nueva-Sonora*, » près du nouveau Mexique, qui unit le Conti-

» nent avec la Californie. Ses peuples viennent de » recevoir l'Evangile avec beaucoup de docilité, » & l'on a trouvé chez eux une infinité de mi- » nes d'argent, dont on n'a eu connoissance qu'en » 1739. (1) «

Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Missionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme si c'étoient deux choses moralement inséparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisieme motif de la venue des Jésuites à la Californie a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la compagnie de Jesus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne : il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques Religieux : aussi le Ministre Espagnol, Don Joseph Patinho, voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille ; mais le crédit de la Société para ce coup. (2) Aujourd'hui que cette Société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet salutaire conçu par Patinho : une ordonnance de Sa Majesté Catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du Galion *le bon Conseil*, de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire : l'industrie des Jésuites soutenoit donc la

---

(1) *Histoire de l'Orenoque*, pages 147 & 148, t. II.

(2) *Voyage d'Anson*, *liv.* II, *page* 190, *in*-4°. *Ams.* 1749.

fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des Commissionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire passer les perles de la Californie en Asie, où le prix de cette espèce de bijouterie s'est beaucoup mieux soutenu qu'en Europe.

En 1696, un colon Espagnol avoit planté à la Californie, aux environs de S. Lucar, une petite vigne, dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux Missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour : un d'entr'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la botanique & l'agriculture que pour les disputes sur la grace versatile & efficace, se chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés, que quarante-sept ans après la premiere exploitation, les Jésuites vendoient déjà assez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore plusieurs barriques sur le Galion pour les Philippines, où l'on s'en sert à dire la messe ; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le service des Autels.

Quoique les colonies Européanes, si multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'est point encore parvenu dans tout le nouveau monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre continent ; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'athmosphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le sol le plus propre à son instinct ; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être excellent ; M. Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madere ; & si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les

bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté & d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques : il est triste qu'elle ait élevé des pépinieres si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bien-tôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres de Moines, si occupés de s'agrandir : jettez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissements des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de S. Lucar & de Loretto, avoient été, suivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de S. Michel, au vingt-neuvieme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les Naturels de la Californie, divisés en trois tribus considérables (1), ne paroissent pas avoir reçu de la nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de bayes, de fruits sauvages & de gibier : d'autres étoient entiérement nuds ; les premiers à qui l'on mit des justaucorps furent hués & poursuivis par leurs compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral, est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'in-

---

(1) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues matrices.

ſenſibilité eſt en eux un vice de leur conſtitution altérée : ils ſont d'une pareſſe impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien, & n'étendent point la ſphere de leur conception au-delà de ce qu'ils voient : puſillanimes, poltrons, énervés, ſans nobleſſe dans l'eſprit, le découragement & le défaut abſolu de ce qui conſtitue l'animal raiſonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la ſociété. Enfin, les Californiens végetent plutôt qu'ils ne vivent, & on eſt tenté de leur refuſer une ame. (1) Du reſte leur figure eſt ſemblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique ; leur corps eſt dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique, parce que leur pays, plus aride, plus nud, plus dépourvu de bois, & ſemé de grands bancs de ſable, augmente davantage la réverbération des rayons ſolaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient des Nègres, comme le dit le Capitaine Roggers. On a même remarqué que quand on envoya du Mexique des Nègres Africains à la Californie, les indigènes ne témoignerent aucune ſurpriſe à l'aſpect de ces hommes ſinguliers, dont la noirceur & la phyſionomie biſarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la premiere fois ; mais les Sauvages ſont tous incurieux par caractere, & n'admirent rien par ſtupidité. D'ailleurs il eſt très-poſſible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déjà vu des Noirs ſur quelques vaiſſeaux venus des Philippines au Cap de Saint Lucar. Quant à eux, ils ſe percent la cloiſon du nez, & le lobe des oreilles, pour y ſuſpendre des colifichets, & ſe barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre, pour ſe mettre à l'abri des *Nignas*, eſpèce de vermine inſuppor-

(1) Voyez *Natuurlike Hiſtorie van California. E. D.* pag. 58 & 59.

table, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils uſent, à l'inſtar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimaron*, ou du Tabac ſauvage, végétal que la nature a refuſé à très-peu de provinces du nouveau monde, quoique pluſieurs Botaniſtes ſe ſoient imaginé qu'il ne croiſſoit que dans un ſeul canton, d'où on l'avoit tranſplanté aux Iſles.

Comme la Californie eſt une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Aſie, les Jéſuites s'étoient flattés qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments hiſtoriques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau continent; mais ils conviennent ſincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuſes. (1)

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune eſpèce d'écriture ou de caractere, ſont tellement abrutis, tellement dépourvus d'induſtrie & d'idées, qu'on ne ſauroit ſuppoſer qu'ils aient jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Aſie. Quand on les interroge ſur leur état primitif, ſur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial reſpiré dans leurs ſolitudes, ſans mécontentement, ſans chagrin juſqu'à l'arrivée des Miſſionnaires.

Plus on remonte vers le Nord de leur pays, plus l'aſpect en devient effroyable; & les Jéſuites, quoi qu'ils aient pu croire de l'opulent Royaume de Quivira, ſont maintenant très-déſabuſés à ce ſujet: ils ſavent qu'on perdroit ſes peines à y chercher davantage la colonie Chinoiſe que M. de Guignes a fait venir par la route du Kamſchatka, juſqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politeſſe, les mœurs, les arts, les ſciences, l'eſprit d'invention & d'intelligence dans le centre

---

(1) *Hiſt. van California*, page 53 juſqu'à 57, tom. I.

de la aliforne, où malheureusement pour ce système on n'a vu que des troupeaux de barbares si stupides, si dégénérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En lisant l'histoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tschirikow, qui coururent, en 1741, pendant trois cents lieues le long des côtes du Nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées désolées & des nations insociables. Les Russes n'y virent que des rivages presqu'inaccessibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit descendre avec beaucoup de difficulté un pilote, un bosman, & quatre matelots qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraisemblablement massacrés à l'instant même de l'abordage par les habitants du pays, assez féroces pour user de ce droit affreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *Droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la sociabilité & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le Capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamschatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamschatkadales, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interpretes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui est la plus voisine de l'Asie; mais cette précaution fut inutile : on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktschi qu'on parle au Kamschatka, ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrêmités des deux continents, ne sont pas filiations les unes des autres. (1)

(1) On ne sait pas au juste à quel endroit de la cô-

Long-temps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le pilote Morera, délaissé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déjà erré pendant plusieurs années dans les terres situées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux, & des incidents sans nombre, il arriva à la garnison Espagnole de Sombrerette : il conste par son rapport que tous les pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des buissons, des ours, & des hordes peu nombreuses d'Américains Agriophages. Telle est cette région fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs soies, leurs porcelaines, & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'isle de Chiloë ; car M. de Guignes soutient que la politesse étoit très-répandue sur toute cette plage, & il est impossible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs,

---

de l'Amérique, le Capitaine Tschirikow fit son débarquement ; soit que la Cour de Pétersbourg ait, par des raisons d'Etat, supprimé & altéré plusieurs articles dans le routier de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché M. de Lisle de la Croiere de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime & aux observations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuse & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Russes toucherent à la côte située au 59e. degré de latitude Nord, entre le 235 & le 240e. degré de longitude. Quant à Béering, il est sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le septentrion que Tschirikow.

Nicolas de Lisle n'assigne pas ces endroits si intéressants, ni dans sa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans sa carte Cylindrique, ne parle que des terres basses & noyées au 74e. degré de latitude Nord, où il dit que les Russes allerent échouer en 1743 ; mais ces terres basses & ces Russes échoués sont des fables.

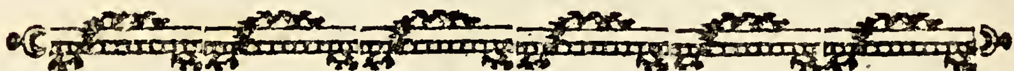
leurs que de la Chine. Voilà jufqu'où l'efprit de fyftême peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'eft un torrent qui fe perd dans un précipice, d'où la raifon ne fe retire que rarement.

Je fuppofe pour un inftant qu'il foit permis à un Littérateur défœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaifes traductions comme fi c'étoient des vérités hiftoriques tirées des archives de Pékin : je fuppofe qu'il foit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient perfonne, & où perfonne ne fe foucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en eft pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer fur de fauffes cartes géographiques, pour donner du poids à de femblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné fon Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, eft fauffe en ce qu'elle place dans l'Amérique une immenfe mer méditerranée qui n'eft pas en Amérique : c'eft bouleverfer le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap Blanc on trouve, felon M. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet efpace de terre qu'il appelle la mer de l'Oueft : il n'y a qu'à confulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement eft imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninfule, ont pu fe tromper dans les pofitions relatives ; mais depuis qu'on fait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court fans interruption, depuis la bafe de la Californie vers le Nord, jufqu'à la proximité du cercle boréal, c'eft une falfification manifefte de percer cette terre ferme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui ont fait frapper de fauffes médailles, fuppofé de faux manufcrits, de fauffes infcriptions lapidaires

pour justifier des conjectures chronologiques, pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre sous peine de mort aux savants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inscriptions antiques. Réprimera-t-on par cette sévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raison dans ses conjectures? Hélas, non.



SECTION II.

De la couleur des Américains.

RIen ne surprit davantage Christophe Colomb, comme il l'a avoué à ses amis, que de trouver au nouveau continent, à quatre degrés de l'Equateur, des peuples qui n'étoient pas noirs : il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que sous de mêmes paralleles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes Nègres à tête lanugineuse, & en Amérique des hommes seulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diversité de couleurs, dans des climats si semblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui désespéroit les Physiciens du quinzieme siecle.

On n'insérera point ici une dissertation complette sur la couleur des Nègres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce sujet dans la suite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, sans y mêler trop de discussions & des hors-d'œuvres : les détails préliminaires dont cette explication a besoin, seront courts, & s'il est possible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce siecle, assez injustes ou assez prévenus pour se croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps passé, disent que les Nè-

gres deſcendent en ligne directe de Caïn (1), à qui Dieu écraſa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à ſa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un aſſaſſin. Les Docteurs du temps paſſé enſeignoient, dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens ſont la poſtérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Iſmaël: l'Abbé Pluche a défendu ce dernier ſentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa enſuite à dire des injures contre Deſcartes & contre Newton: il devoit, pour n'être pas inconſéquent, attaquer les défenſeurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même: il faut le plaindre.

Je ne ſais par quelle fatalité les Théologiens, comme faſcinés ſur leurs propres intérêts, ſe ſont ſi ſouvent approprié des queſtions du reſſort de la Phyſique: en ſortant de leur ſphère, en prononçant ſur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver, ſinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis? Après avoir ſi mal décidé, peuvent-ils raiſonnablement ſe plaindre qu'on mépriſe leurs déciſions? Peuvent-ils dire que le ſiecle décline, parce qu'on n'eſt occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'eſprit de tout le monde qu'après s'être trompés en Géographie, en condamnant l'Evêque Vigile; en Aſtronomie, en condamnant Galilée; en Métaphyſique, en condamnant Jordan le Brun, & l'immortel Locke; en Phyſique, en brûlant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne ſe trompent auſſi en Hiſtoire naturelle, lorſqu'ils attribuent l'origine

(1) L'Auteur d'un prétendu *Eſſai ſur la population du nouveau continent* ſe glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Nègres, en les faiſant deſcendre de Caïn; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déjà parlé avant lui de cette pieuſe extravagance; il ne valoit pas la peine de copier ce que des Moines Français & Eſpagnols avoient penſé du teint des Africains.

des Négres à des Héros de l'Hiſtoire Juive? Pour-
quoi donc imaginer des ſyſtêmes ſi révoltans? o
pourquoi ſe plaindre de ce qu'on s'en moque?

Un Auteur qui abuſa ſinguliérement du privi-
lege de déraiſonner, dit que la premiere femell
du genre-humain avoit des ovaires, & qu'elle ren-
fermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œuf
noirs, d'où nâquirent les Allemands, les Suédois
& tous les peuples blancs d'une part, & tous le
peuples Nègres de l'autre. Cette hypothèſe, ſ
vous en jugez par ſon abſurdité, vous paroîtr
avoir été inventée dans un ſiecle ténébreux, avan
la renaiſſance des Lettres, par un rêveur malade:
ſi vous en jugez par la date de la publication,
vous ſerez ſurpris qu'un tel Ecrivain vivoit dans le
dix-huitieme ſiecle. Or il faut choiſir, ou entre
Iſmael ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs,
ſi vous voulez ſoutenir un ſyſtême ſur l'origine
des Nègres; ſi vous voulez vous contenter de l
vérité, vous pourrez vous paſſer & des uns & des
autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des pré-
jugés ſyſtématiques, on n'auroit jamais recherché
avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes
noirs dans la zone torride, & des hommes blancs
dans les zones tempérées: ſi l'on n'avoit pas été
prévenu, on auroit vû clairement que la diffé-
rente température des climats produit cette diffé-
rence dans la couleur des habitants.

Il n'exiſte nulle part des Nègres, ſinon dans les
pays les plus exceſſivement chauds du globe: il n'y
en a point hors des bornes de la zone torride. Ils ne
ſont pas, comme on l'a dit, la douzieme partie de
l'eſpece humaine, leur nombre relativement à
celui des hommes blancs & bruns n'étant que
comme 1 à 23. A meſure que l'ardeur de la zone
intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir,
blanchir, les cheveux ſe détortiller, s'allonger, les
traits s'adoucir: les Maures, quoique noirs en
apparence, le ſont moins que les Nègres, parce

qu'une plus grande diſtance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Eſpagnols, les Napolitains ſont encore foiblement baſanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples ſont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & M. le Cat, ont placé, je ne ſais pourquoi, des Nègres dans le voiſinage du Pole Boréal & au centre du Groenland, ſe ſont extrêmement trompés : nous connoiſſons aujourd'hui ce dernier pays preſqu'auſſi bien qu'on connoît la Suede, & l'on verra dans la ſuite que ces Ethiopiens ſeptentrionaux ſont des êtres fabuleux, & auſſi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur ſur la conſtitution de l'homme ſous la ligne équinoxiale, ſont des phénomènes qu'on a découverts en faiſant l'anatomie des Nègres, & l'analyſe de leurs humeurs les plus eſſentielles. Ils ont la ſubſtance moëlleuſe du cerveau noirâtre, la glande pinéale preſqu'entiérement noire (1), l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le ſang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin leur liqueur ſpermatique eſt colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuſe. Il eſt ſurprenant que es modernes aient ignoré depuis ſi long-temps que la noirceur des Nègres-Simes eſt viſiblement nhérente dans leur matiere ſéminale, on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens diſent que ce ait n'étoit pas même révoqué en doute de leur

(1) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anaomiques ſur la nature de l'Epiderme & la couleur de la ubſtance médullaire dans les Nègres*, de monſieur Meckel. oyez auſſi un *Mémoire offert à la Société Royale ſur la ouleur du ſang des Nègres*, par le Docteur Towns.

temps; auſſi les obſervations les plus récentes n'ont-elles ſervi qu'à le confirmer dans tous ſes points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui réſultent des races croiſées, tant parmi les hommes que parmi les animaux?

Cette matiere colorante eſt ſi ténace dans le ſperme des individus ſains, qu'elle exige abſolument quatre générations mêlées pour diſparoître entiérement: la troiſieme poſtérité eſt encore baſanée: la quatrieme eſt blanche. Comme la nature ne s'écarte preſque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles ſont immuables. (1)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucoſité, une ſubſtance gélatineuſe, que les Anatomiſtes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réſeau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée eſt blanche dans les Européans, noirâtre dans les Nègres, brunâtre dans les Baſanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos.

---

(1) Voici l'ordre que la nature obſerve dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Nègre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron baſané, à cheveux longs.
3. Du quarteron & d'une femelle blanche, ſort l'octavon, moins baſané que le Quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femme blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en ſens inverſe, pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Nègreſſe, ſort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Nègreſſe, vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Nègreſſe, provient l'Octavon, qui a ſept huitiémes de noir & un demi-quart de blanc.
4. De cet Octavon & de la Nègreſſe, naît enfin le vrai Nègre à cheveux entortillés.

ou Nègres blancs, & parsemée de tâches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Nègres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément : elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée ; & quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noircissent le linge blanc avec lequel on essuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuses dans la peau : ils percent & criblent par leurs sommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'est autre chose que la superficie endurcie de la gelée dont la peau est enduite. (1) Ces poils, ayant chez les Nègres à traverser un milieu plus tenace, plus condensé, s'entortillent, se frisent, & ne s'alongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tissu de la peau & dans son enveloppe.

La petite vérole se desseche aussi lentement sur le corps des Nègres, parce que leur réseau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée ; aussi leurs passions sont-elles fougueuses, immodérées, excessives, & n'obéissent presqu'à

---

(1) Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit composée d'écailles à charnieres, s'est trompé, & ses microscopes ont dû lui faire en cela des illusions optiques fort singulieres, puisque ces écailles & ces charnieres n'existent pas dans la nature.

aucun frein de la raison ou de la réflexion ; & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal : & leurs facultés intellectuelles se sont affoiblies : ils different autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuissance de leur esprit, qu'ils en sont différents par la couleur du corps & l'air de la physionomie.

La substance du sang, celle du fiel, celle du cerveau & du sperme, étant dans cette sorte d'hommes plus sombre, plus obscure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit par la sécrétion s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons sont blancs en venant au Monde, parce que leur épiderme & sa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalants y entraînent : aussi voit-on le corps des Nègres noyés redevenir blanc, après avoir resté quelques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang : ce qui n'arrive qu'au troisieme ou quatrieme jour : alors cet épanchement se déclare par une jaunisse par tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Négrillons ont, au sortir du sein de la mere, une tache noire aux parties de la génération, parce que ces parties se forment les premieres, devancent le développement des autres membres, croissent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent, sont plutôt serrés, &

peuvent déjà retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'est point dans tous les sujets : elle manque même très-souvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'est un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'instant de leur naissance. Comme la substance cornée des ongles se durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrêmité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Physiciens ont gardé jusqu'à présent un profond silence sur ces deux signes qui caractérisent les enfants des Nègres, soit qu'ils aient craint de se tromper, en voulant dévoiler les causes encore inconnues de ces phénomènes surprenants, soit qu'ils aient négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réservées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc osé, sans guide & sans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la Physiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne satisfait pas absolument à la difficulté. S'il est permis de hazarder des erreurs vraisemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Observateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raison des probabilités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce sujet.

Si l'air brûlant, si le serein & la réverbération des rayons du soleil dans la Zone torride noircissent la moëlle & le cerveau des Africains, on demande sans doute si les hommes blancs, transplantés dans ce climat ardent, voient aussi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébène ? Il est singulier qu'on forme des doutes sur un effet nécessaire : c'est encore l'esprit de système qui a si long-temps empêché les Naturalistes

d'acquérir des idées claires ſur ces eſpèces de métamorphoſes.

Le voyageur Mandelſlo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations ſuivies ſous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération eſt la plus forte ; mais il eſt ſûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelſlo ne ſe l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & ſur-tout les Européans qui vont ſe fixer dans la Zone torride, conſervent leurs mœurs, leurs uſages, leurs habitudes pendant pluſieurs années, s'expoſent d'abord moins aux influences de l'athmoſphere, ſont plus long-temps à ſe dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard & même jamais, ſinon par néceſſité, l'éducation & le miſérable genre de vie des Africains indigènes : auſſi long-temps que la fortune du commerce les ſoutient, ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des eſclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui faſſent même par avarice ce que M. Adanſon a fait par paſſion pour les Sciences ſur les bords du Niger : il ſuffit de lire le Journal de ſes courſes & de ſes travaux, pour ſe former une idée de ce que peut, dans ces contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur ſur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, eſt que la ſurpeau des pieds, des mains, du viſage, ſe hâle, ſe durcit, & ſe détache du corps par feuilles & par lambeaux : la fievre ſurvient bientôt, & il faut une complexion vigoureuſe pour la vaincre.

M. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure hiſtoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'obſervations très-précieuſes pour la

Phyſique (1), dit qu'en 1764 il baptiſa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphoſe étoit déjà ſi avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on diſcernoit encore ſur leur peau.

Quant aux deſcendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils ſont devenus des Nègres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe, & les traits de la phyſionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus eſſentiels d'un Chriſtianiſme dégénéré, & conſervé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La poſtérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations aux iſles du Cap verd ; elle s'eſt ſeulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la diſtance de ces iſles à l'Equateur contribuent ſenſiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Inſulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie qui émigra de l'Europe pour le diſtrict des établiſſements Portugais. Ceux au contraire qui ont été ſéjourner à la Côte de la terre-ferme, entre le Cap blanc & le Cap verd, ſe ſont familiariſés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on ſait, une partie de l'Afrique équinoxiale au ſeptieme ſiecle, ne ſont plus reconnoiſſables aujourd'hui : le climat en a fait de vrais Nègres, auſſi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien continent vers l'an 1173, fit déjà de ſon temps une ob-

(1) Voyez *Nouvelle Hiſtoire de l'Afrique Françaiſe, enrichie de cartes, d'obſervations aſtronomiques, géographiques* : à Paris 1767.

servation intéressante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Asie méridionale & en Afrique, étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite ; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigènes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croisent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mêlange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un sacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Nègres, en les faisant propager entr'eux dans des pays froids, si l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour garantir les enfants & empêcher l'abâtardissement & le mêlange, on auroit vû que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitans du pays où les expériences se feroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non-interrompues ; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui, expulsés par Ferdinand le Catholique, vinrent se jetter dans Rome, où le Pape Alexandre VI leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés que ne le sont les paysans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Nè-

gres tranfmigrés dans les provinces de l'Europe feptentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur, qu'il n'en faudroit à des Européans établis au cœur de l'Ethiopie pour devenir Nègres; parce que la liqueur fpermatique & la fubftance moëlleufe & glanduleufe des Africains, étant une fois colorées & imprégnées de cette *matiere âcre* qu'on nomme *Æthiops animal*, conferveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une fuite très-nombreufe de générations; les blancs, au contraire, étant fans ceffe affujettis à une caufe active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Nègrillons, comme ils en engendrent en effet après un long féjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aifément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on effaie de les dépouiller des impreffions de la teinture.

Le Voyageur Atkins, qui fe croyoit un grand philofophe parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raifonneur diffus, dit que » c'eft une héréfie de » fuppofer que le genre-humain n'a point eu un » même pere; mais, ajoute-t-il, quoique ce fentiment foit ouvertement & manifeftement hé- » rétique, je ne puis m'empêcher de l'adopter à » l'égard des Nègres, que je regarde comme une » efpèce d'homme finguliere, très-diftincte de la » nôtre, & par conféquent iffue d'une autre ti- » ge. « On pourroit répondre qu'il eft très-vrai que les hommes noirs font différents des hommes blancs; mais qu'il eft très-faux que la couleur feule conftitue les efpèces dans aucune famille du regne animal: la forme du nez & l'épaiffeur des levres ne font pas des caracteres effentiels: il ne refte donc que la chevelure des Africains & leur ftupidité qui pourroient les différencier, fi l'on ne trouvoit tant d'hommes qui, fans être Nègres,

n'en font pas moins ftupides, & tant d'autres qui, fans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux frifés & entortillés.

Si l'on divifoit par la couleur feule le genre-humain en efpèces, il s'enfuivroit néceffairement que, fi les Nègres forment une claffe fpécifique parce qu'ils font noirs, les olivâtres & les bafanés formeroient auffi une claffe parce qu'ils ne font pas blancs; il s'enfuivroit encore que les Efpagnols & les Suédois font deux efpèces d'hommes différentes entr'elles. Ainfi à force d'accumuler les divifions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une abfurdité.

Que le genre-humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu plufieurs, queftion inutile que des Phyficiens ne devroient jamais agiter en Europe, il eft certain que le climat feul produit toutes les variétés qu'on obferve parmi les hommes : il eft certain encore que les Nègres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une efpèce, & c'eft en cela qu'il s'eft trompé, comme dans tant d'autres idées qui lui ont paffé par l'efprit lorfqu'il rédigeoit fon journal. Les Européans, métamorphofés en Nigritie, prouvent affez qu'il n'exifte aucune ligne réelle qui circonfcrive ces variétés, puifqu'on va des unes aux autres, fans que les races aient été mêlées par la combinaifon des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embraffe dans notre hémifphere une prodigieufe bande du globe, qui a 180 degrés de longitude, & 46 degrés 48 minutes de large : il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout fon milieu par des Nègres-fimes à cheveux crêpés, & fur fes deux lifieres, par des Maures couleur de fuie ou biftres : cependant on y découvre une variété prefqu'infinie de nuances : on y voit des peuples olivâtres, bronzés, bafanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, rougeâtres. Ces différences font oc-

caſionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'eſt pas la même ſous les mêmes paralleles : là où elle eſt la plus exceſſive, là où le thermomètre monte à trente-huit degrés, on rencontre les véritables Nègres. Par-tout ailleurs, où l'air eſt plus tiede & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaiſons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons ſolaires ſur un terrein moins nud & moins ſablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins baſanées.

L'élévation du terrein contribue auſſi beaucoup à refroidir l'athmoſphere, & les ſommets des montagnes ne ſont nulle part, dans la Zone torride, auſſi chauds que les campagnes. Au bout du Pic-Adam, qui n'eſt qu'à 6 ou 7 degrés de la ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gele ſur le Pic de Ténériſe, quoïque de ſa cime on découvre, à l'œil ſimple, la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans ſa peliſſe auſſi long-temps qu'il ſe tient ſur cette énorme boſſe du globe, puiſſe à peine ſouffrir ſa chemiſe lorſqu'il eſt deſcendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obſcur, plus ou moins foncé des habitants qui eſſuient ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonſtration, que le climat ſeul colorie les ſubſtances les plus intimes du corps humain.

Les Sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les ſables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, ſont des Nègres achevés, qui ont le teint d'un noir luiſant, & la tête couverte d'une laine auſſi nopée que celle des agneaux d'Aſtracan. Les Inſulaires de Quiola, qui ne ſont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parce que, ſitués à la plage orientale de l'Afrique, ils n'eſſuient point, comme les Jalofes, ce vent ſec & igné qui tra-

verſe les déſerts ſablonneux de l'intérieur du continent. L'iſle de Ceylan peut elle ſeule fournir une preuve déciſive aux yeux des obſervateurs : les naturels répandus dans les campagnes & ſur les plages découvertes y ont le viſage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui ſe ſont opiniâtrés à reſter dans les forêts les plus épaiſſes, & à y vivre, en ſauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur preſqu'auſſi éclatante que celle des Italiens. Il eſt abſurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impoſſibles & un naufrage romaneſque, pour les jetter dans une Iſle de l'Aſie, puiſqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des Iſles de l'Archipélague Indien, quoique placés ſous la ligne, ou à peu de diſtance, ont le viſage baſané, & on n'en voit preſque pas à cheveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents aliſés qui ébranlent continuellement la colonne de l'athmoſphere, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du ſoleil.

Si nous nous ſommes expliqués avec aſſez de netteté & de préciſion pour faire comprendre que les cauſes de la noirceur des Nègres n'exiſtent que dans la qualité du climat, & non ailleurs, on ne rencontrera aucune difficulté dans l'expoſé qu'on va faire, relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs, parce que tout l'eſpace compris entre ces deux lignes eſt, au nouveau continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrés, que les parties correſpondantes de l'Aſie & de l'Afrique. La quantité immenſe d'eaux ſtagnantes & fluviatiles répandues ſur la ſurface du terrein, y envoie, par l'évaporation, des roſées & des vapeurs qui rompent les rayons ſolaires, auſſi y pleut-il à peu près huit

huit fois davantage que dans l'Afrique. La réverbération y eſt encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein compoſé de pur ſable, de trente lieues en quarré; & ſi l'on en excepte les côtes du Pérou, le ſol y eſt par-tout pâteux, les terres les plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapiſſées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbuſtes du genre des lianes.

Les plus grands eſpaces ſablonneux qu'on connoiſſe ſont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers ſont en Amérique; il y en a qui ont cinq cents lieues de diametre, & chaque arbre y eſt encore offuſqué par des touffes de plantes excroiſſantes & paraſites; de ſorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuſes retraites de la nature ſauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois ſont plus froids que les lieux découverts & défrichés; les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux ſont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces cauſes réelles & ſenſibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordilieres eſt couverte, les brumes qui s'en élevent, & la projection de l'ombre de ce vaſte groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'eſt point tant le vent d'Eſt qui rafraîchit ainſi l'athmoſphere entre les Tropiques du nouveau continent; car ſi ce vent prenoit tant de froid en paſſant le trajet de mer qui ſépare la Guinée & le Bréſil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traverſant l'Océan du Sud & la mer des Indes: il rendroit par conſéquent les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'eſt le Chili: ce qui eſt viſiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrein eſt, ſans comparaiſon, plus

exhaussé en Amérique, que sur les côtes de Guinée, d'Angola & de Congo, cette élévation doit elle seule occasionner une différence considérable dans le climat: aussi a-t on trouvé dans les Cordilieres, presque sous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pizarro & les autres déprédateurs Espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint sur les degrés du thermomètre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Brésil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles: quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les sauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette province sous le regne d'Elizabeth, dans l'espérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une assez grande difficulté, si le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorsqu'il fit déchirer ce Prince par ses chiens. On lui assura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit son langage à part & des mœurs très-différentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité; ils crurent, sur le simple rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué sur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant l'arrivée des Européans au nouveau Monde il y avoit passé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains spéculatifs ont osé en

feindre plusieurs, pour peupler à peu de frais les isles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de Bonne-Espérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Brésil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jetté sur les côtes de ce pays dont il étoit si proche, lorsqu'un coup de vent d'Est l'y porta. On peut douter si Gumilla a été bien informé, quand il assure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bourasque en allant de Ténériffe à Palme, fut conduite, par l'opiniâtreté du vent contraire, jusqu'aux isles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de Barlovento, malgré toute la résistance du pilote & des matelots entraînés contre leur destination dans un autre hémisphere. Cet évenement, s'il étoit vrai, seroit unique.

Je suis persuadé que le Philosophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des absurdités, pour en imposer à ses compatriotes ; mais il est sûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Nègres, ne sont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, selon la coutume & la nécessité du pays. Quant à Vasco Nunnez, comme c'étoit un scélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais ; aussi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre vestige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impossible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cause de la multitude de Nègres émérites, rançonnés, marons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau continent des peuplades fortes de cinq à six mille hommes ; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, assurent que l'on y reconnoit infailliblement, aux seuls traits de la physionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & sur-tout d'avec les Africains. Ces voyageurs sont d'accord que la plus forte nuance du teint n'est dans cette province que d'un brun

olivâtre, tirant sur le roux. M. de la Condamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obscurcit aux Indes occidentales la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades nègres que le navigateur Rogers ne soupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie ; il ne faut qu'être superficiellement versé dans les Relations, pour savoir que les Métifs, les Mulâtres & les Nègres envoyés du Mexique au Cap de S. Lucar pour le service de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les Jésuites. Ainsi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce sont des esclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale où les Européans ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ses habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entiérement entre les Tropiques. M. de Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliste si ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siécles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pizarre & d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cents ans. Or les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Brésiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point si le climat ne vient à éprouver une ré-

volution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & ſtagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs Auteurs, la réalité d'une inondation conſidérable, arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette cataſtrophe n'ont pu avoir d'aſyle que ſur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs deſcendants ſe ſeront ſucceſſivement diſperſés vers les différents points de la ſurface habitable. En ce ſens, il eſt poſſible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'obſerver que c'eſt au pied des montagnes, & ſur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux ; comme les Péruviens ſur le penchant des grandes Cordilieres à la côte occidentale, les Bréſiliens au bas des petites Cordilieres à la côte oppoſée : toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues juſques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration ſubſiſtoit encore au moment de l'arrivée de Chriſtophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient deſcendus de Parimé : les Louiſianois avoient auſſi nouvellement fixé leur ſéjour vers l'embouchure du Miſſiſſipi, où l'on voit encore aujourd'hui pluſieurs cantons d'où les eaux ne ſe ſont pas retirées. Les Chiliens diſoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur deſcente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuſe confuſion de leur hiſtoire barbare, il eſt probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord ſéjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays ſitué entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traverſé par

l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on reſſent la chaleur la plus exceſſive, relativement à l'autre portion du nouveau continent; cependant, comme on l'a dit, il n'exiſte ſur cet immenſe emplacement que des Sauvages plus ou moins baſanés, ſelon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (1) Ceux qui ſont de la plus obſcure nuance, de la plus forte teinte, paroiſſent naturellement bronzés ; mais il eſt ſurprenant, ſans doute, que cette couleur rougeâtre ſoit ſi inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent néceſſairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'inſtar des Nègres; pour procréer enfin des enfans parfaitement blancs, & qu'on ne puiſſe plus diſtinguer des blancs de l'Europe : ce que le tableau généalogique ſuivant rendra plus ſenſible.

I. D'une femme Européane & d'un Sauvage de la Guiane, naiſſent les Métifs; deux quarts de chaque eſpèce : ils ſont baſanés, & les garçons de cette premiere combinaiſon ont de la barbe, quoique le pere Américain ſoit, comme l'on ſait, abſolument imberbe : l'Hybride tient donc cette ſingularité du ſang de ſa mere ſeule, ce qui eſt très-remarquable.

II. D'une femelle Européane & d'un Métif provient l'eſpèce quarteronne : elle eſt moins baſanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération: le Pape Clément XI a mê-

(1) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle eſt ſi variée que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, ſont en général preſque blancs ; ceux qui vivent à découvert dans les champs, ſont baſanés, à moins qu'ils n'aient ſoin de ſe peindre. Les Otomacos qui naviguent ſur les rivieres & qui vivent ſur les plages, ſont bruns & noirâtres. *Hiſtoire de l'Orénoque, tome premier, page* 108. *Avignon* 1758.

me déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant déjà blanche, & ne plus la traiter ſur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane, & d'un Quarteron ou quart d'homme vient l'eſpèce Octavone, qui a une huitieme partie du ſang Américain : elle eſt très-foiblement hâlée, mais aſſez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouiſſe des mêmes privileges, en conſéquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européane & de l'Octavon mâle ſort l'eſpèce que les Eſpagnols nomment *Puchuela.* Elle eſt totalement blanche, & l'on ne peut pas la diſcerner d'avec les Européans. Cette quatrieme race, qui eſt la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, ſelon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur dans les quatre meres qui ont ſervi dans cette filiation.

Les enfants des Nègres naiſſent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles, & quelquefois aux parties génitales : les enfants Américains naiſſent auſſi blancs dans la Guiane, ſans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais ſi l'on peut en croire Gumilla, ils apportent en venant au monde une tache ronde, griſâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie poſtérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à meſure que l'enfant perd ſa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conſerve le reſte de ſes jours. Il ſeroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les cauſes d'un effet encore ſi incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jéſuite Eſpagnol, qui a donné, dans le cours de ſon ouvrage, tant de preuves & de ſuperſtition & d'imbécillité, en diſcutant des matieres phyſiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on

suppose, en toute rigueur, que Gumilla a bien observé, qu'il a bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raison que dans l'épaisseur du tissu muqueux, qui est plus dense au bas des reins que dans le reste du corps : aussi M. Mekel a-t-il trouvé que la noirceur des Nègres est, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je suis persuadé que plus les hommes ont le teint basané, plus leur liqueur spermatique est coloriée, puisque dans le Pérou, où le visage des habitants n'est pas si obscur que dans la Guiane & sur les rivages de l'Orénoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut nécessairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

» Au Pérou, dit Ulloa, on appelle Métifs ou
» Métices ceux qui sont issus d'Espagnols & d'In-
» diens : il faut les considérer selon les mêmes de-
» grés déjà expliqués à l'égard des Noirs & des
» Blancs ; avec cette différence que les degrés des
» Métifs à Quito ne montent pas si haut, étant
» réputés Blancs dès la seconde ou la troisieme
» génération. La couleur des Métifs est obscure,
» un peu rougeâtre, mais pas tant que celle des
» Mulâtres clairs ; c'est-là le premier degré, ou la
» procréation d'un Espagnol & d'une Indienne ;
» quelques-uns néanmoins sont aussi hâlés que
» les Indiens mêmes, & ne different d'avec eux
» que par la barbe qui leur vient : au contraire
» il y en a qui tirent sur le blanc, & qui pour-
» roient être regardés comme Blancs s'il ne leur
» restoit certaines marques de leur origine qui les
» décelent, quand on y prend garde. Ces mar-
» ques sont un front si étroit que leurs cheveux
» paroissent toucher à leurs sourcils & occupent
» les deux tempes, se terminant au-dessous de
» l'oreille ; ces mêmes cheveux sont d'ailleurs ru-
» des, gros, droits comme du crin, & fort noirs.
» Ils

» Ils ont le nez petit & mince, avec une petite » éminence à l'os, d'où il se termine en pointe, » & se recourbe vers la levre supérieure. Ces si- » gnes, aussi-bien que quelques taches noires » qu'ils ont sur le corps, décelent ce que la cou- » leur du teint semble cacher. (1) «

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européan & de la Péruvienne ; car la seconde est déjà plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord, exposés à l'inclémence de l'air, au serein, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des saisons, ont aussi le visage fort hâlé ; mais ils seroient beaucoup moins noirs, s'ils ne se frottoient avec des drogues & des graisses. Cette coutume de se mâtacher la physionomie & de se peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les sauvages de l'Afrique, de l'Asie, & des Indes occidentales, n'est point une mode dictée par le caprice de ces hommes grossiers ; c'est un vrai besoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont senti de leur temps en Europe, comme les Hurons le sentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les insectes ailés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination ; ils paroissent être dans leur élément favori : au printemps ils obscurcissent le ciel & couvrent par leur multitude la surface de la terre. De quelque côté que les hommes se tournent, ou se cachent, ils sont poursuivis, persécutés, dévorés par des essains de mouches, de Taons, de Moustiques, de Cousins, de Mazingouins, de Pucerons, de Fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes un venin plus cau-

(1) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. V. Ch. 5, page 228.*

stique que dans les lieux défrichés, où l'athmosphere est plus pure. On ne connoît jusqu'à présent que deux moyens pour se garantir de cette incommodité qui rend la vie & la sensibilité à charge dans ces climats sauvages : c'est de se tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs cases (1), ou de se munir comme les Tunguses, qui ne marchent jamais sans avoir une espèce d'encensoir ou de petit réchaud suspendu au bras : en jettant continuellement sur ce feu portatif du bois & des herbes à demi seches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les insectes craignent, parce que les particules salines & huileuses, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent sur le champ ; mais comme cette fumigation est presque aussi gênante que la piquure des mouches mêmes, & qu'elle occasionne des maux d'yeux, & la cécité à laquelle les Lappons sont si sujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer sur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Moustiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graisse & aux huiles, qu'on sait être, par leur nature, le véritable poison de tous les insectes. Dans plu-

---

(1) Les Lappons font cette épaisse fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des espèces d'agarics, qu'ils cueillent sur les arbres, qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les consume que lentement. Ce brouillard suffit pour écarter les insectes ailés ; mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés sont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui sont très-sujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Niéper, portent en tout temps des soubrevestes & des chemises enduites de graisse & de suif : sans cette précaution, ils seroient dévorés tout vivants par des insectes, dont les humeurs de leurs corps & l'air de leur pays favorisent singuliérement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des sauterelles.

ſieurs cantons de l'Irlande & de la Suede, on eſt contraint de graiſſer, avec du goudron, les troupeaux qu'on laiſſe paître jour & nuit dans les prés & les forêts, ſans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de dépoſer leurs œufs dans leurs toiſons & dans leur cuir, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains poſſedent une infinité de drogues différentes dont ils ſe verniſſent & s'arment contre les moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, ſoit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier, ſoit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle eſt la plus propre à écarter les inſectes.

Ces onguents en ſéjournant quelque-temps ſur la peau, ſe ranciſſent & répandent une exhalaiſon très-déſagréable pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Cette odeur eſt quelquefois ſi pénétrante qu'elle laiſſe une traînée & une piſte par-tout où un homme ainſi barbouillé a paſſé depuis peu. Les Eſpagnols, en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat ſeul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuerent cette prétendue ſagacité à la fineſſe du ſens; mais on s'eſt convaincu enſuite que les Européans acquièrent bientôt ce diſcernement en fréquentant les peuples ſauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On ſent un Hottentot à un quart de lieue ſous le vent. (1)

---

(1) C'eſt peut-être auſſi à cette forte exhalaiſon que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces, qui pourſuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de ſi loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produiſoient un effet contraire: ils ont cru qu'en ſe frottant de couperoſe & de ſuc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus*, qui ſe diſoit Dieu incarné, ſous l'Empire de Vitellius, avoit eu ſoin de ſe munir

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures sur la peau avec des sucs différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont surpassé toutes les autres dans cette sorte de cosmétique, & dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de fleurs & d'animaux passablement dessinés. Enfin la coutume de se peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

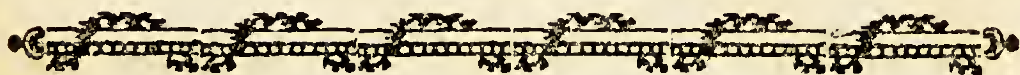
Il est vrai que cette opération, si commune parmi des Sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, & sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait jamais existé aucune communication entr'eux, a pu tirer son origine de la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se connoître elles-mêmes, & de prévenir le mêlange & la confusion avec d'autres tribus également vagabondes & dispersées : chacun s'est donc inscrit, en se traçant sur le front, sur la poitrine, sur les bras, la marque permanente & distinctive de sa nation : il est certain au moins que les Nègres à front cicatrisé ne se font ces taillades dans le visage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes. (1)

---

de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu ; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples & sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem : Tacit. Hist. lib. II. 61.*

(1) Les Nègres se ressemblent si fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de se reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les levres n'offrent presque aucune différence sensible.

En Europe, les Législateurs ont conservé l'usage des stigmates pour en faire le caractere de l'infamie : il y a une loi de Constantin qui défend de les imprimer dans le visage, non parce qu'il est contre le droit de la nature de blesser la majesté du front de l'homme, comme il est dit dans cet Edit, mais parce qu'il est injuste d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie une peine plus cruelle que la mort.



SECTION III.

Des Anthropophages.

QUand l'Abbé Duclos lut son *Mémoire sur les Druides* à l'Académie des Inscriptions en 1746, plusieurs membres de cette compagnie, poussés par un zèle indiscret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois eussent jamais sacrifié des hommes dans des paniers d'osier aux pieds de Hésus & de Teutates : ils auroient dû ajouter que le massacre de la S. Barthelemi étoit un évenement fabuleux, imaginé par le Président de Thou, ou par quelque autre Ecrivain aussi peu véridique ; comme s'il ne s'agissoit que de nier les crimes les plus avérés, pour absoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, & dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux sous mille prétextes, puisqu'au milieu d'un siecle philosophique, ils n'ont rien de plus pressé que de courir aux armes, de se ranger en ligne ou en colonnes, & de se détruire, pour de vils intérêts, avec une industrie surprenante & un acharnement incroyable ?

Si les Académiciens qui insulterent l'Abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de

l'humanité, ils n'auroient pas risqué d'affoiblir leur cause, en accordant que l'homme sauvage est quelquefois emporté, cruel & sanguinaire; la difficulté eût été d'excuser les grands & continuels excès de l'homme social, & de prouver que les guerres des peuples civilisés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquiere, ne sont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la nature.

Il n'est pas question ici de faire la satyre ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé : trop trompé par ses maîtres, trop avili par la servitude, trop corrompu par ses passions dégénérées en foiblesses, c'est un malade incurable, abandonné à son destin, ou à la providence. Il faut s'attacher aux faits, les exposer comme ils sont, ou comme on les croit être, sans haine, sans prévention, sans respect, sinon pour la vérité.

Si les Espagnols n'avoient pas senti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort : il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injustement exterminés, pour être moins odieux soi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere si frappant, qu'on la reconnoît dès que, dégagé de toute espèce de préjugé, on s'étudie à séparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages suspects.

Les Espagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt mille enfants, & qu'il baignoit de leur sang les Idoles du Mexique. Ici l'exagération est si grossiere & si sensible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule chapelle bâtie en

amphitéatre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, ſoixante-quatre mille hommes : on trouva cent & trente mille crânes de perſonnes dévouées & ſacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie ſacrée, où l'on reſpiroit un air cadavéreux, & dont les murs étoient enduits de ſang caillé, depuis les lambris juſqu'au plafond. Il eſt conſtant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, preſque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des temples ; & que l'un & l'autre a moins penſé à inſtruire la poſtérité, qu'à excuſer les grandes & infames actions des conquérants Eſpagnols. C'eſt ainſi que Tite-Live, dans l'eſpérance d'indiſpoſer ſon lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte ſérieuſement qu'Annibal faiſoit diſtribuer & manger de la chair humaine à ſes ſoldats, pour les encourager : ſi les Carthaginois avoient à la fois ſacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs priſonniers juſqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils euſſent conſervé, au ſein de la vie ſociale, les trois véritables caractériſtiques des mœurs ſauvages ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable, ou du moins ce ſeroit un phénomène ſans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des Auteurs Romains.

Au reſte, il eſt étonnant que les Portugais & les Eſpagnols ſe récrierent plus que perſonne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réfléchir que leurs *Auto da fé* ſont moins excuſables à mille égards que les repas des Cannibales & les ſacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ſes contradictions, il croit qu'on achete la clémence du Ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire pour adorer celui qui a créé. Tels ſont ſes préjugés & ſa prévention, il abhorre dans ſes voiſins ce dont il eſt lui-même coupable. Là où l'on

défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du Fanatisme, on déteste ceux qui brûlent des hommes sur les bûchers de la Superstition ; la vérité est que les uns & les autres sont également plongés dans l'oubli de la raison, & que leur triste erreur ne differe que du plus au moins.

Quelques Philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'Anthropophagie : en ce sens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore mangé des hommes sur leur table. (1)

---

[1] Cluvier en parlant dans ses *Commentaires sur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiston ou à Irmensul, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé ; & que la barbarie des hommes fanatiques a, dans l'ordre des temps, précédé la barbarie des Anthropophages. Le Docteur Kraf, dans ses *Fortæling af de vilde volkes*, est aussi de cet avis insoutenable, puisqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu besoin de manger avant qu'ils aient eu besoin de prier : d'ailleurs plusieurs Sauvages de l'Amérique rôtissoient leurs prisonniers, sans avoir & sans jamais avoir eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des sacrifices humains, qui tirent par conséquent leur origine de l'Anthropophagie : on a fini par offrir aux Dieux les prisonniers qu'on avoit anciennement dévorés soi-même. De-là sont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hostie* & de *Victime*, qui signifient un *ennemi vaincu* ou *enchainé*, étant analogues aux mots *hostis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable sacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choisit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloise, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de prisonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres : ou si l'on en avoit, on n'osa les sacrifier, de peur de représailles.

Il n'y a pas de nation dans l'hiſtoire à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la Divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, énorgueilli par ſes ſuccès, auroit dans la ſuite des ſiècles dépeuplé ou dévaſté la terre, ſi l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme ne l'avoient fait ceſſer. On eſt ſaiſi d'horreur, quand on réfléchit ſur le génie de la plupart des religions fondées ſur des idées affreuſes de vengeance, de maſſacre & de déſolation : auſſi les immolations, les victimes, les holocauſtes, les hoſties, les ſacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus ſouvent craint les Dieux en colere qu'on ne s'eſt flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du ſang de tous les êtres animés, il falloit bien enſanglanter leur ſanctuaire. Quand les Prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit ſoif, & dans l'inſtant on aſſommoit un captif au piédeſtal de ſa ſtatue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois (1), les Indiens, les Phéniciens, les Perſans, les Grecs,

(1) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il eſt dit qu'il y avoit encore des Anthropophages dans cet Empire au neuvieme ſiecle ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Au reſte, Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte auſſi que les habitans des provinces de *Xandü* & de *Concha* mangeoient leurs priſonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & qu'ils font étouffer dans des baſſins d'eau chaude, n'eſt pas auſſi un fait vraiſemblable, & cependant il eſt vrai : on étouffe ainſi plus de 30000 enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il eſt ſurprenant que l'idée d'envoyer des Colonies ne ſoit pas venue aux Magiſtrats d'un pays ſi fécond.

les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Eſpagnols, les Nègres, & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profuſion : s'il n'eſt pas poſſible de prouver qu'ils ont été tous Anthropophages dans leur état d'abrutiſſement, c'eſt que cet état a précédé les temps hiſtoriques, & par conſéquent une nuit obſcure a dérobé aux yeux de la poſtérité une partie de ces atrocités.

On peut ſe figurer comment & par quels degrés on aura, dans les ſociétés naiſſantes, combattu la barbarie de la vie ſauvage : chez les Mexicains, on ſacrifioit encore des victimes humaines ; & quand il ſeroit vrai, comme le prétend Las Caſas, qu'on n'en avoit ſacrifié que cent cinquante ſous le regne de Montezuma, ce nombre ſeroit plus que ſuffiſant. En même-temps on y nourriſſoit un priſonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus de créatures humaines pour le ſervice des autels : ils ſe contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de ſang, qu'on répandoit ſur de la farine dont on pêtriſſoit des gâteaux, que tous les ſujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande ſolemnité annuelle. (1) Il paroît que cela prouve aſſez que les Péruviens avoient été de vrais Anthropophages ; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit ſuivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ſes loix & ſes arts, eſt bien malheureux & bien à plaindre quand il ne peut perfectionner ſa religion.

Comme dans la combinaiſon poſſible des idées,

---

(1) Voyez *Garcilaſſo*, *hiſtoire des Incas*, *tome ſecond*, *Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre ſecond volume, en traitant de la religion des Américains.

il n'y a pas une feule propofition dont on n'ait foutenu la propofition contraire, un Auteur a mis en queftion fi l'ufage de vivre de chair humaine étoit conforme ou oppofé aux intentions de la nature. La deftruction, quoique néceffaire, d'un être animé eft un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une fenfation douloureufe; & toute fenfation douloureufe eft un mal phyfique pour le moindre infecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végete ou refpire fur la furface de cette planete: la façon de décompofer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de fon organifation intime & de fa fenfibilité, eft fans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe fi les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant plufieurs actions réellement indifférentes ceffent de l'être dans l'ordre civil & focial, où les Légiflateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix: ils ont dû amolir leurs cœurs par les erreurs de leurs efprits, & captiver ces animaux terribles autant par l'illufion que par la force; il a fallu, à la fois, leur infpirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime: afin que les vivants appriffent à fe refpecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes refpectables, en confacrant, par des cérémonies impofantes, les déplorables reftes de leur exiftence paffée.

Il paroît que la coutume de fe nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un fiecle, que d'un peuple ou d'un pays, puifqu'elle a été répandue fur toute la terre: cependant M. Rœmer fait mention, dans fa defcription de la Guinée, d'une race de Nègres à phyfionomie de tigres, qui font, felon lui, Anthropophages par inftinct; & quand il s'en trouve quelques-uns fur les vaiffeaux Négriers, ils déchirent les autres efclaves qu'on a à bord. Ce fait feroit furprenant, s'il étoit vrai: mais il a été contredit par des perfonnes qui font pour nous d'une toute autre autorité que M. Rœmer.

Des Naturaliſtes qui ont voulu expliquer phyſiquement pourquoi il y a des ſauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'eſtomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viſcere, occaſionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes ſont quelquefois ſujettes.

Cette explication eſt ſi près du ridicule ou de l'abſurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre-humain renfermoit des eſpèces d'hommes armées de plus de dents canines que les autres, & par conſéquent plus carnaſſieres. Il eſt vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang ſupérieur ſaillant, & l'inférieur plus incliné en dedans : les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reſte des Aſiatiques : il faut que les habitants de la Paleſtine aient eu un défaut à peu près ſemblable, puiſque S. Jérôme s'étoit fait limer les dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit aſſurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la poſition, la figure, & le nombre des dents, qui eſt quelquefois incomplet, n'autoriſent pas à conclure qu'il exiſte des familles entieres d'hommes dont les dents canines ſoient multipliées juſqu'au nombre de ſix, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monſtres par ſurabondance, que pour des êtres réguliérement conformés ſur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus ſéparées que les nations du Midi : ſi ce n'eſt pas cette obſervation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quel-

ques Nègres de l'Afrique qui s'éguiſent les dents avec une lime (1) ; de ſorte que leurs deux mâchoires paroiſſent contenir douze canines, les huit inciſives ayant été effilées aux deux angles avec tant de ſubtilité qu'on pourroit s'y méprendre , ſi l'on n'en étoit auparavant inſtruit. C'eſt vraiſemblablement cette bizarrerie qui a donné naiſſance à la fable des Nègres à phyſionomie de tigre dont Rœmer fait mention : ſi entre les habitants de Matamba ou de Congo, où l'on eſt dans la pratique de ſe défigurer la denture , il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura ſuffi pour faire ſoupçonner à des voyageurs ſuperficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'eſtomac , puiſqu'elle n'eſt appuyée ſur aucun fait , & que tant d'autres faits la détruiſent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane , qui ſe nourriſſent encore quelquefois de chair humaine , n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être perſuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines , les a portées à manger leurs priſonniers pour aſſouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Bréſil , où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages , cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui ſe jetta avec tant d'emportement ſur le meurtrier de ſon fils , qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civiliſées des excès auſſi funeſtes de l'animoſité publique contre des Magiſtrats fauſſement accuſés, ou des tyrans véritables : on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du Maréchal d'Ancre , & en Hollande le cœur de de Wit ; mais ces inſtants de

---

(1) *Voyez Deſcription de l'Afrique occidentale par Cavazzi, Tom. 2, pag. 82.*

rage de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont, dans aucune société du monde, dénaturé le caractere des membres, & on auroit tort de conclure que les Français étoient Anthropophages sous Louis XIII ou sous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, sous peine de deux cents sols, aux sorciers de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Anthropophages au 17e siècle, ou les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la ville de Tantire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir, dans un combat de religion, où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un Vautour, ou sous la forme d'un Crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'instant où l'on verroit l'Europe, l'Asie & l'Afrique désolées par la superstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pû porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une troupe de Sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques Ecrivains le prétendent, quoiqu'à tort, il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On sait que dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus sauvages des hommes les tourmentent,

les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les Sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter ; les peuples semi-barbares les réduisent en esclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premieres relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719 les Atac-apas de la Louisiane se saisirent de M. de Charleville & du Chevalier de Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baye de S. Bernard, dans le golfe de Mexique : les Français n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissements de la colonie : ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assommerent à coups de massue M. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en pieces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant M. de Bellisle pour un autre festin, dont un hazard inespéré l'exempta (1) de se trouver.

Qu'une même nation se soit continuellement entre-dévorée, comme l'Historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai ; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une société qui essuieroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé, en

---

(1) *Mémoires de M. du Mont sur la Louisiane.* Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane, par le Page du Pratz.*

douze ans, six mille hommes enlevés à la seule Isle de Porto-rico, il faut sans doute qu'ils aient regardé ces insulaires comme leurs principaux ennemis, & usé à leur égard du droit de conquête, poussé aussi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois espèces d'Anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain : tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui, au témoignage de Pison, dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient guères de cette abomination : enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de blessures, & dont le nombre étoit fort petit. Peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur postérité fût réellement établie. Quoiqu'on puisse à cette occasion citer plusieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, sans oublier le conte que les Grecs ont fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un si étrange usage. Comme les hommes sont capables de tout penser & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne sont que trop souvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés qui désespèrent ceux qui prétendent en rendre raison, ou qui veulent en dévoiler les causes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples sont érigés en autorités tyranniques. Voilà la source commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bon sens, comme d'écraser le nez, de rétrécir la sole des pieds, d'étrangler le corps au défaut des côtes, d'applatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloison du nez,

de

de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de fe couper quelques articles des doigts, de s'ôter un tefticule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupieres, de déraciner les cils & les fourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incifions figurées, d'incrufter des cailloux dans la peau du vifage, de fe ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnofité des feffes, de fe damner, de fe brûler, de fe manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale fur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit réparti une moindre portion de fenfibilité qu'au refte des hommes, avoient auffi moins d'humanité, moins de commifération : le nombre des Anthropophages qu'on a découvert parmi eux, en eft une preuve : il en exiftoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau continent ; & nous avons déjà obfervé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroiffoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agrefte & brutale. D'un autre côté, leur pareffe exceffive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuiffance de leurs inftruments groffiers, l'inftinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoifer, ni réduire en troupeaux fédentaires, comme nos bœufs, nos brebis, nos chèvres, leur ôtoient une infinité de reffources. Il eft conftant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un feul peuple Nomade ou Pafteur, comme il y en a tant dans l'Afie & l'Afrique. La chaffe, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une fubfiftance précaire, familiarife le cœur de l'homme avec le carnage, & fomente des méfintelligences & des guerres éternelles. Cet état eft donc le plus défavantageux où les hom-

mes puissent être réduits : & si tant d'anciennes nations ont été Anthropophages, c'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espèce de quadrupedes & de volatiles, de sorte que les chasseurs & les animaux étoient également sauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand Macoco, qu'ils dépeignent comme un Monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses courtisans. (1) Il paroît

---

(1) » Il faut au Roi qu'on nomme le Grand Macoco, » vers le Congo, des centaines de personnes par jour » pour sa table & pour la nourriture de sa maison. Et » il y a plusieurs peuples où on a des haras d'hommes & » d'enfants, qu'on va tuer pour manger, comme on fait » ici les moutons. M. Toynard disoit qu'on lui contoit en Portugal, qu'en..... quand on exposoit des » hommes au marché tout vivans, qu'on marchandoit, » l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que les Portugais qui » avoient besoin d'esclaves, alloient là en acheter. M. » Toynard ayant dit : ils vous ont bien de l'obligation ; » point du tout, lui répondit le voyageur Portugais, ils » croient que nous ne les trouvons pas assez gras. « *Recueil de l'Abbé de Longuerue, page* 17. On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à M. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique, qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Anthropophages* : il y en a sans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'Auteur, qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'article *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands : il est surprenant, d'ailleurs, qu'il ne se soit pas apperçu que ce même article avoit déjà été inséré dans le Tome VII au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des Missionnaires Capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

preſque impoſſible qu'un peuple aſſez civiliſé pour avoir élu un Souverain, conſtruit des villes & cultivé les arts, ſe repaîtroit encore de mets ſi révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraiſſoient un priſonnier dans le temple, & dont on ſervoit annuellement les membres ſanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatiſme le plus outré, qu'un moyen adopté pour ſuſtenter la vie de ces enthouſiaſtes.

Les Européans ont exterminé totalement la plupart des peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins exceſſives dans leur reſſentiment.

Dans le traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent ſolemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus ſacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette ſuperſtition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au nouveau Monde que bien des perſonnes ne ſe l'imaginent ; on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres, où l'on ne pénetre pas ſouvent, & ſur les bords de l'Yupura, où, au rapport de M. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs priſonniers. (1) Il eſt vrai auſſi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulſées par les Eſpagnols de leurs iſles natales, & refugiées à la côte du continent entre l'Orénoque & le fleuve des Ama-

---

(1) *Voyages de la riviere des Amazones. Edition de Paris 1745, pag. 84 & 97.*

zones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres; car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singuliere à assister au sermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitans abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goûts qui régnoit entre les Anthropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun observateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en soit, ces anciens Auteurs assurent que les Cannibales, & les peuples de Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, & il y avoit des Eunuques à la Cour du Cacique de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau Monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre continent, plutôt par l'esprit sombre & inquiet de la jalousie, que par le prétendu raffinement des Anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se rassasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser, & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, & dont les écrits, assez judicieux pour leur siecle, ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un Pere Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglois & des Français

extrêmement mauvaiſe, parce qu'elle étoit naturellement ſalée (1), ajoute enſuite dans ſon hiſtoire du Paraguai, que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour maſſacrer le très-digne Pere Ruitz, dans l'eſpérance de faire un excellent repas de ſa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jéſuites ſont malheureuſement les ſeuls au Paraguai qui faſſent uſage de ſel. Il ſemble que ces deux paſſages comparés ſe contrediſent; non que nous doutions un inſtant que les Indiens n'aient eu plus d'une fois l'envie ſincere de manger du Jéſuite; mais il eſt fort probable qu'ils avoient pour cela des raiſons plus graves & plus ſérieuſes que celles qu'alleguent Charlevoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent auſſi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui ſe promenoit fort paiſiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme ſi l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorſqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque: les Caraïbes, au contraire, préféroient les mollets des

---

(1) Le Baron de la Hontan contredit formellement le récit de Charlevoix, en aſſurant que les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale ſe plaiſoient beaucoup, de ſon temps, à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des voyageurs: Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun endroit de la terre habitée: comment ſeroit-il poſſible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité, euſſent pu dégrader juſqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raiſonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir juſqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, ſuperſtitieux, traîtres, meurtriers, parricides, deſpotes, eſclaves.....

jambes & les carnoſités des cuiſſes (1) : ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles (2), dont la chair leur paroiſſoit peut-être moins ſavoureuſe, ou plus dégoûtante, ſi quelque choſe peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Eſpagnols employerent à la deſtruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celle des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

Oviedo aſſure que le plus furieux des mâtins qui fût à la ſolde de Sa Majeſté Catholique, ayant été lancé ſur une Américaine, refuſa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers ; ce qui fit crier tous les ſoldats Caſtillans au miracle : le plus grand des miracles étoit la brutalité des Caſtillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Caſas, arracher du ſein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jetter à leurs chiens pour les repaître. Il eſt triſte que l'hiſtoire de cette malheureuſe planete ſoit ſouillée par de tels faits ; & ſi notre poſtérité ne nous reſſemble point, elle croira que ce monde a été habité par des Démons.

Il y a des voyageurs qui diſent que les Américains Anthropophages paroiſſoient plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertiſſements & à la danſe que ceux qui étoient purement frugivores ou rhiſophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur : ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes,

---

(1) *Torulos brachiorum & femorum & ſurarum pulpas.* Petri Mart. Decades Ocean.

(2) Cavazzi, dans ſa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même choſe des *Giages* ou *Jagas*, peuple Anthropophage de l'Afrique ; mais on ne peut preſque faire aucun fond ſur le témoignage de ce Miſſionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement : on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres ou des relations de l'Afrique.

exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient ſans retenue : les parties captieuſes de ces boiſſons dérangeoient leurs cerveaux, & faiſoient reſſembler leurs aſſemblées & leurs feſtins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord, ſe ſont adonnées à la Guldive, au Tafia, & à l'eau-de-vie, elles ſe réjouiſſent auſſi davantage & même immodérément. Il eſt preſqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on diſe dans l'hiſtoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abuſent des liqueurs ſpiritueuſes que des empoiſonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas ſuffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des iſles ſont les ſeuls qui aient retenu leur caractère ſombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtiſſoient leurs captifs, & dépeuploient l'iſle de Porto-rico.

Pour completter ce qui reſte encore à dire ſur les Anthropophages, nous examinerons, en peu de mots, ſi l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal vénérien, comme pluſieurs Ecrivains du ſeizieme ſiecle l'ont ſoutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypothèſe n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les ſavants, ſi l'illuſtre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainſi dire, l'honneur de l'appuyer : il ſe fondoit ſur la malignité des humeurs, & du ſang humain, avec lequel des ſcélérats de l'Afrique compoſent un poiſon redoutable : cette malignité peut être pouſſée ſi loin par la fermentation, qu'il en réſulte un véſicatoire ou un cauſtique ſi actif, qu'il ulcere & brûle les parties extérieures ſur leſquelles on l'applique, comme un fait rapporté par M. de Mead, dans ſa *Méchanique des venins*, ne laiſſe aucun moyen d'en douter. D'un

autre côté, la grande quantité de ſel que les Chymiſtes rencontrent dans le ſang de l'homme (1), & qui ſurpaſſe de beaucoup celle qu'on recueille dans le ſang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être, en effet, ſujets à une maladie particuliere; mais il y a toute apparence que le ſel n'abonde, dans la ſubſtance de l'homme, qu'à cauſe de l'uſage continuel qu'il en fait pour imprégner ſes aliments : ſi l'on avoit analyſé la liqueur ſanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique qui ſe nourriſſent de choſes parfaitement inſipides & trempées dans aucune eſpèce de ſaumure, on auroit, ſans doute, obtenu une moindre portion de ſel animal. Ainſi cette obſervation eſt ſans juſteſſe relativement à l'origine ou à la cauſe immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit ſa vraie ſource dans l'Anthropophagie, a été, ſi je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous eſt reſté un ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes Caprices médicinaux* : dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit atteſté, que les vivres ayant manqué aux troupes Eſpagnoles & Françaiſes qui dévaſtoient la malheureuſe Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramaſſé en ſecret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes eſpèces d'aliments, qui

(1) Il réſide dans le ſang humain un ſel volatil ſec, qui ſe ramifie contre les bords du vaſe qu'on emploie à l'analyſe; & qui fait à peu près la cinquantiéme partie du ſang : le ſel fixe qu'on retrouve dans la leſſive, conſtitue à peu-près la quatre-vingtiéme partie de la maſſe. Outre ces ſubſtances ſalines, il exiſte encore dans le ſang une aſſez grande quantité de fer obéiſſant à l'aiman. Cette matiere ferrugineuſe revient dans certaines perſonnes à une maſſe de quatre onces ſur vingt-quatre livres de ſang; dans d'autres elle eſt infiniment moindre.

qui occasionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûterent. Fioravanti, pour donner un ton de vraisemblance à ce conte, qui en est absolument destitué, ajoute qu'il a fait des expériences sur des cochons, sur des éperviers, & des chiens, nourris pendant deux mois avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers, & au bout de ce temps, dit-il, je suis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de pustules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne differe point du mal Vénérien.

Le Chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans, puisque le mal vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'histoire : il raconte que des marchands de vivres, ayant fait saler & encaquer de la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françaises persécutées par la disette au blocus de Naples : cette salaison les infecta, ajoute-t-il, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau Monde ; ce qui paroît prouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes. (1)

M. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers son sentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'isle de S. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne sévissoit plus qu'ailleurs : ce qui ruine absolument cette hypothèse, puisqu'en ce sens le siége, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les isles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Astruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti sur les phénomènes de la nutrition

(1) *Sylva Sylvarum*, *Cent.* 1. *Edit. in-fol. Lipsiæ.*

des animaux avec la substance des individus de leur espèce respective, a eu la constance de repaître, pendant six mois, un chien avec de la chair canine, sans que la santé de cet animal se soit altérée; sans qu'il ait essuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des symptômes décrits par l'Empirique ultramontain. Il est possible, à la vérité, qu'une circonstance importante a mis une différence sensible dans le cours de ces expériences, & a par conséquent offert des résultats contradictoires aux yeux des observateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & si M. Astruc les a employées sanglantes & saines, il est sûr que les accidents qui s'en sont suivis ont dû plus ou moins varier entr'eux. (1)

Mais comme il n'est question ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des substances animales, en tant qu'elles ne sont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin Français paroît suffisant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui sont Anthropophages dans leur espèce, ne souffrent rien de la qualité de cette nourriture si analogue à leur propre essence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent, ainsi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une espece de Mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fausse, pour justifier cette assertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humains moulus que les Parisiens mangerent pendant la ligue, pour désobéir jus-

---

[1] Monconis rapporte dans ses voyages, qu'un fameux Médecin de son temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit observé les mêmes phénomenes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les observateurs.

qu'à l'extrêmité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduiſit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouverent, ſans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans le plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuſes : ſi l'on avoit compoſé du pain avec des oſſements broyés d'autres animaux, il en auroit réſulté des inconvénients exactement ſemblables, & l'on peut dire que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui indiqua cette prétendue reſſource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Phyſicien. Le *Digeſteur*, inventé depuis par le célebre Papin, a enſeigné le vrai moyen de tirer des ſubſtances oſſeuſes une nourriture innocente.

Au reſte, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & pluſieurs autres Naturaliſtes de ſon temps, c'eſt qu'ils ont ſuppoſé des peuples entiers qui ne ſe ſuſtentoient uniquement que de chair d'homme, ſuppoſition abſurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins ſuſpectes des Atac-apas de la Louiſiane, des anciens Caraïbes des iſles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Bréſil, des Criſtinaux, des Pampas, des Peguanchez, des Moxes, ce ſeroit établir un pyrrhoniſme hiſtorique preſqu'inſenſé : quoi de plus naturel qu'un Sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant ſon priſonnier, ſon ennemi ? L'idée qu'a ce Sauvage que ſon priſonnier lui appartient, paroît aſſez fondée : qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conſéquence qu'il tire réguliérement de ſes principes ; mais il y a loin encore de-là à une nation qui expoſeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit

de sang froid les membres de ses semblables. Quoique les Auteurs de l'*Histoire universelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'est point vrai, ni vraisemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme plusieurs Médecins du seizieme siecle ne connoissoient point, ou presque point, la source originelle du mal vénérien, ils s'abandonnerent inconsidérément à une foule de conjectures sur les causes qui avoient infecté l'armée Française, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peste si meurtriere qu'elle faisoit craindre la mortalité du genre-humain en Europe : ces conjectures ne sont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité sur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on se faisoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Césalpin, les Espagnols, bloqués dans la bourgade de Somma, près du Vésuve, ayant mêlé de la sanie de lépreux dans du vin Grec, livrerent à dessein ce poste aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs intestins cette contagion qu'on a nommée ensuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayerent de la céruse dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successifs ? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Roderigue Dias de Isla,

Médecin de Séville, & Auteur contemporain, qui dit dans ſon ouvrage intitulé *Contra las Bubas*, (1) que le mal vénérien ſe manifeſta à Barcelone en 1493, & qu'il ſe répandit de-là comme une épidémie ſur l'Europe & le reſte de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainſi que l'expérience l'a prouvé, eſt originaire de S. Domingue en Amérique. Cette Iſle ayant été décou-

---

(1) Comme ce paſſage de Dias de Iſla eſt fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par M. Aſtruc.

» In Hiſpaniâ morbus ille viſus eſt anno 1493, Barcionæ, quæ primum infecta, & ſic deinceps Europa cum » reliquo orbe univerſo, cujus partes hodiè innotuerunt. » Originem traxit in Inſulâ Hiſpaniolâ, quod ſatis longâ, » certâque experientiâ compertum fuit. Cum enim à » Chriſtophoro Colono (ſive Columbo) Thalaſſarchâ re» perta & detecta eſſet, militibus cum incolis converſan» tibus, quod affectus contagioſus eſſet, facilè communi» catus eſt, & quam citiſſimè in exercitu graſſabatur; » cumque dolores ejuſmodi numquam ab illis conſpecti » aut cogniti eſſent, cauſam in maris labores & naviga» tionum moleſtias referebant, aliaſque occaſiones, ut » cuique probabile viſum erat. Et cum eodem tempore » quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Catholici » Barcionæ degerent, quibus itineris rationem reddebat, » nuperque ab eo reperta denarrabat, mox tota urbs » eodem morbo corripi cœpit latiſſimè ſe diffundente..... » Sed quia incognitus hactenus valdèque formidabilis » videbatur, jejunia, religioſæ devotiones aliæ, & eleemo» ſynæ inſtitutæ ſunt, ut Deus illos à morbo tueretur. » At ſequente anno 1494, cum Rex Galliarum Chriſtianiſ» ſimus Carolus, qui tum rerum potiebatur, ingentem » exercitum in Italiam duxiſſet, multi Hiſpanorum qui » hoſtes illorum erant, ibidem hac lue infecti vivebant, » adeo ut mox regiæ copiæ inficerentur; ignaræ tamen » quis qualiſve morbus eſſet, aut quo nomine appel» landus, credebant ex ipſo aëre regionis ſubortum. Vo» carunt igitur *Malum Neapolitanum*: Itali autem & » Neapolitani, quibus nulla ejus hucuſquè notitia, *Gal»licum* nominabant. Deinceps vero, prout acciderat, » quiſque pro lubitu aliud nomen imponebat. *Aſtruc de Morb. venereis, Lib. I. Cap. IX.*

verte par l'Amiral Colomb, ses compagnons y contracterent cette maladie par leur commerce avec les indigènes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vu ni éprouvé des symptômes semblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal vénérien se déclara tout d'un coup dans cette derniere ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la consternation ; on ordonna des processions publiques, des jeûnes ; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le Ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante (1494) Charles VIII, Roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'oposer à l'invasion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françaises, qui ne sachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuserent le climat insalubre du Royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages, sans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appellerent cette même indisposition le *mal Français*. Ensuite chacun le nomma comme il jugea à propos, selon le pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que la maladie vénérienne étoit dans son principe, & peu après sa transplantation, extrêmement maligne, contagieuse, & qu'elle se propageoit sans

contact immédiat, ſinon par celui de l'athmoſphere ambiante. Comment eût-il été poſſible autrement que trente à quarante perſonnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493 (1), euſſent infecté tout d'un coup cette ville immenſe, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'eſt de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la derniere calamité qui puiſſe accabler l'humanité? La progreſſion & la marche rapide de ce fléau confirme encore qu'il ſe tranſmettoit primitivement par d'autres organes que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'eſt parvenu en Ruſſie que ſous le regne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il ſéviſſoit déjà en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manifeſté plus de ſoixante ans auparavant à Moſcow, de ſorte qu'il avoit achevé le tour du globe, ſi l'on en excepte les terres Auſtrales, en 1700.

On a accuſé les Médecins du quinzieme & du ſeizieme ſiecles de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à ſouffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas eſſayé tous les remedes poſſibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préſervatifs convenables pour en retarder les progrès: on ſouhaiteroit qu'ils euſſent renouvellé les loix Egyptiennes & moſaïques contre la Lepre, ou qu'ils euſſent employé, de leur temps, les précautions dont on uſe aujourd'hui quand la peſte arrive du Levant; mais ce reproche n'eſt pas fondé, puiſque l'édit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la premiere partie, doit nous convaincre

(1) Chriſtophe Colomb ramena, à la vérité, de ſon premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt deux perſonnes, tant ſoldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut guères plus de quarante perſonnes qui l'accompagnerent à Barcelone, le reſte de l'équipage étant reſté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

qu'on confulta à la fois la prudence des Magiftrats & l'art des Médecins, qu'on preffentit les fuites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la poftérité.

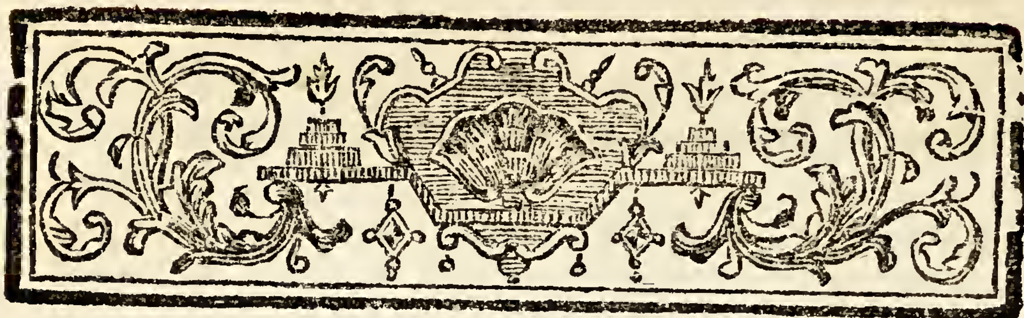
La vivacité des atomes peftilentiels étoit telle dans fon origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toutes parts, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au refte c'eft un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux fiécles plutôt, & dans un temps où notre ancien continent étoit défolé par la lepre, & qu'il y avoit, felon Mathieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies fi analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funefte combinaifon auroit pu porter fes ravages à un degré qu'il eft impoffible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on obferva, à l'arrivée de l'Eléphantiafe Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les perfonnes de qualité avant que de defcendre au petit peuple : fi le mal de l'Amérique n'a pas exactement fuivi cette marche en Europe, d'abord après fa tranfplantation, au moins eft-il certain qu'il attaqua la plupart des Princes contemporains, dont les Médecins ont été affez indifcrets pour publier les foibleffes de leurs maîtres, afin de confoler apparemment le refte des hommes. L'Italien Braffavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a adminiftré le bois de Gayac au Pape Pie fecond, & que Sa Sainteté en a été foulagée. Maître le Coq dit qu'il a adminiftré des frictions au Roi François I. (1) Les Médecins de

(1) » Il mourut à Rambouillet d'un ulcere entre » l'anus & le fcrotum, caufé par fon incontinence, & » qui l'avoit déjà mis en danger de mort à Compiegne, » fix ou fept ans auparavant. *Daniel*, *Hiftoire de France*, *page* 434.

l'Empereur Charles-Quint nous apprennent qu'ils avoient conſeillé à Sa Majeſté de quitter le bois de Gayac, pour ſe ſervir de la Squine Orientale dont ce Prince fit uſage juſqu'à ſa mort.

Fin de la ſeconde Partie.

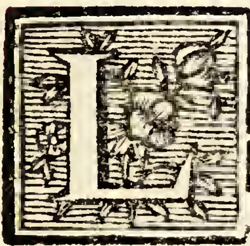


RECHERCHES *PHILOSOPHIQUES* SUR LES AMÉRICAINS.

TROISIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Eskimaux.



LES Eskimaux habitent les parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la Terre de Labrador, par les côtes & les iſles de la Baye de Hudſon, très-avant vers le Pole. Ambulants & diſperſés en petites troupes, ils embraſſent un terrein immenſe : ſi l'on les raſſembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur hiſtoire, recherchons juſqu'à quel degré vers le Nord notre globe eſt habité : recherchons ſi l'eſpèce humaine peut réſiſter au centre des Zones glaciales, comme elle réſiſte ſur leurs extrêmités.

Aux plages les plus lointaines, aux iſles les plus reculées dans le ſein de l'Océan où les Navigateurs aient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur ſort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du 80e degré de latitude, des êtres conſtitués comme nous ne ſauroient reſpirer pendant douze mois, à cauſe de la denſité de l'athmoſphere.

Je ſais qu'on y a ſoutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raiſon de la plus grande obliquité des rayons ſolaires, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaiſons & les feux toujours renaiſſants tempérent les pays voiſins : on ajoute que les vaiſſeaux qui ſe ſont le plus élevés, ont eu moins de glaces au 85e degré qu'on n'en a ordinairement ſur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui ſans doute, parce que les glaces ſont plus rares dans la haute mer que ſur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour ſe former. Du reſte, tout conſidéré & abſtraction faite de quelques cauſes ſingulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut guères douter de la progreſſion réelle du froid pendant l'hiver en raiſon de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences ſont à cet égard trop déciſives : les faits qu'on leur oppoſe ſont ou incertains ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terreſtre, eſt un feu imaginaire, qui n'exiſte que dans les hypothèſes auxquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui ſe montrent quelquefois ſur l'horizon des Terres Arctiques, ont donné lieu ; comme ſi ces météores puiſoient directement leur ſubſtance des entrailles d'un volcan intariſſable, & toujours allumé ; ce qui eſt en Phyſique une abſurdité.

Le traité de M. Mairan ſur la formation des lumieres ſeptentrionales porte tous les caracteres

d'une Théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulfureuses élevées des Terres Polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomenes aériens qui étonnent les observateurs placés dans la zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lueurs paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du Thermomètre le plus sensible. On voit souvent, dans le Groenland, le ciel s'éclaircir tout à coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obscurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord soient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'athmosphere éprouve, aux deux extrêmités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumieres électriques seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre : mais on sait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de M. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & australes sont de la même substance que les queues & les chevelures des Cometes : c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien moins les queues des Cometes que nos lueurs Arctiques.

Le Capitaine d'un vaisseau Hollandois, qui s'est élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaste étendue de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportât des montagnes brûlantes; mais sans entrer ici dans la question de l'applatissement du globe,

qui ne fauroit être auffi confidérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, fi l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes. Quelles conféquences en déduira-t-on refpectivement à la température de l'air? l'Iflande poffede un des plus terribles volcans qu'on connoiffe: il eft fort fouvent en travail, & vomit d'immenfes tourbillons de flamme; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'eft pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Auffi reffent-on dans l'Iflande, malgré la préfence de ce foyer, un froid très-âpre, & le thermomètre de Réaumur y defcend fouvent à quatorze degrés au-deffous du point de la glace. On peut juger après cela de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux cents lieues de circuit: la conflagration de tout le Pole n'y fuffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planete eft probablement habitée par des hommes, jufqu'au 80e degré de latitude, je n'ai point hazardé une conjecture vague. Voici les preuves fur lefquelles je me fonde.

Boerhave, & d'autres Médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le fang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit, (1) ont produit des calculs fi fautifs, qu'on ne

---

(1) M. Boerhave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puiffe effuyer, auroit dû porter fon calcul au moins à dix degrés de plus du thermomètre de Farenheit, & il fe feroit trouvé alors moins éloigné de la précifion, quoiqu'il foit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, fuivant la conftitution & l'habitude. Il en eft de même du froid; les Nègres ne fauroient fupporter le degré de froid auquel les Groenlandois réfiftent: les Groenlandois, tranfportés fubitement dans la Zone torride, feroient étouffés, en débarquant, par la chaleur que les Africains fupportent toute leur vie.

peut les adopter ſans contredire l'évidence. Là où l'eſprit de vin bien déflegmé ſe géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui eſt la même choſe en d'autres termes, la circulation du ſang ſeroit interdite. Cet axiome reſſemble à tant d'autres déciſions philoſophiques: il n'y manque que la vérité.

Au 68e degré de latitude, l'eſprit de vin le plus pur, le plus rectifié, ſe gele réguliérement tous les ans; l'aiguille de la bouſſole ceſſe de s'y diriger vers le nord, & le mercure s'y fige très-ſouvent. Cela n'empêche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Groenlandois, n'aient des établiſſements encore plus voiſins du Pole que le point de la congélation de l'eſprit de vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'œil ſur l'état des colonies Danoiſes, telles qu'elles ſubſiſtoient au Groenland en 1764, ſuivant un extrait des regiſtres de la compagnie du commerce de Norwege (1).

A Egedeſminde, au 68e degré, 10 minutes de latitude, habitent, pendant toute l'année, un marchand, un aſſiſtant & des matelots Danois.

Les loges de Chriſtians-haab & de Claus-haven au 68e degré 34 min. ſont occupées par deux négociants en chef, deux aides, & un train de mouſſes. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye ſi fameuſe par les prodigieux glaçons qui en ſortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes: ces maſſes, après avoir nagé quelque temps dans le dé-

(1) M. des Roches de Parthenay a publié en 1763 une liſte des colonies Danoiſes au Groenland, dont toutes les latitudes ſont fautives, & tous les noms corrompus: nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Danemarck ſur la fin de 1765.

troit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes oppoſées de l'Amérique.

A Jacobs-haven, au 69ᵉ degré, cantonnent en tout temps deux aſſiſtants de la compagnie du Groenland, avec des Matelots & un Prédicateur pour le ſervice des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement aſſez de baleines pour former à chaque ſaiſon une charge de quatre cents tonnes d'huile; mais en 1762, & pendant les années ſuivantes, leur vaiſſeau a ceſſé de voyager faute de cargaiſon, les poiſſons cétacés ayant diſparu de ces parages, pour chercher un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, giſſant au 69ᵉ degré 37 min. eſt l'établiſſement fondé en 1755 par le négociant Dalager: il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un convertiſſeur pour les Groenlandois.

Enfin, la maiſon de pêche de Noogſoak, au 71ᵉ deg. 6 min., eſt tenue par un marchand avec un train convenable. Les Danois qui ſéjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la zone glaciale, ſont aujourd'hui ſur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européans réſiſtent, comme on le voit, dans toutes les poſitions indiquées, il eſt aiſé de concevoir que les naturels ou les indigènes des terres Arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des poſſeſſions Danoiſes. L'on doit être ſurpris de ce qu'Ellis diſe qu'il n'exiſte déjà plus des hommes, en Amérique, ſous le 67ᵉ degré de latitude Nord: n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impoſſible de s'en aſſurer; mais on peut démontrer la fauſſeté de ſa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins qui, en remontant le détroit de Davis, trafiqua avec des Eskimaux, au 73ᵉ degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes ſeptentrionales & d[illegible] uines de cabanes.

Les Groenlandois de l'Isle de Disco, qui se hazardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78e degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point marqué vers le 80e, sous lequel on peut encore vivre, même en hiver, puisque les Hollandois y ont hiverné sur une roche du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur Equipage.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du 80e degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Novembre, mortel aux hommes & peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémisphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dyssenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur espece, ainsi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes: elle y dépense peut-être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables essains de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation, qu'il y a tout autour du globe une égale portion de cet esprit actif qui vivifie

vifie la matiere modifiée à l'infini, sans que la différente température de l'air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux: là où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent; la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voisinage des poles, où l'athmosphere & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa séve & ses tissus subtils, on voit que la mer a reçu par compensation ce qui manquoit à la terre : sous d'épouventables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui surpassent tout ce que le regne animal & végétal enfantent ailleurs de plus gigantesque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse baleine : si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse; mais elle n'en aura plus, si l'on considere que les Cétacées sont tous carnassiers, (1) & que le Nord-câpre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de harengs: à chaque fois qu'il respire, il en coûte la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés &

(1) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfich-aas* ou aliment de Baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une sorte de glu, & qui flottent sur la surface de la mer : de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent presqu'autre chose que ces insectes, sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les Fourmilliers qui ne vivent que de Fourmis.

sensibles. La reproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante par-tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coûte pas tant à la nature.

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'Isle de Mayen, trois cents cinquante vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-sept cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille Baleines, sans compter celles qui étant blessées à mort avoient coulé à fond avec le dard, ou étoient allées échouer sur des côtes perdues. (1) L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monstres : Horrebow assure, dans sa relation de l'Islande, qu'en éventrant une Baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six cents morues, beaucoup d'oiseaux aquatiques, & une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une barque fragile, se montrer devant les Cétacées des mers du Nord, si l'instinct de ces machines flottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossiérement construits : on les détruit sans les combattre; & la chasse d'un seul lion est, sans comparaison, plus dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines sur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité singuliere à prendre de si gros poissons a tellement diminué leur nombre, que plusieurs peuples maritimes se sont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puisque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement.

(1) *Crantz Historie von Groenland*, *Tom. I*, *pag.* 144. *Barby* 1765.

La meilleure ſtation pour cette pêche étoit jadis entre le Groenland, l'iſle de Mayen, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le 77e juſqu'au 79e degré de latitude ; mais les Baleines à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & ſe ſont probablement plus rapprochées vers le pôle, d'où on les verra revenir, quand elles ſe ſeront repeuplées, & que le défaut de ſubſiſtance les contraindra une ſeconde fois à ſe répandre ſur un plus grand eſpace.

Je n'étendrai point davantage cette digreſſion ſur l'hiſtoire naturelle du ſeptentrion : on peut remonter à la ſource, & puiſer dans l'ouvrage de l'Evêque Pontoppidan : mais il convient de le lire avec précaution : il eſt ſouvent fabuleux, quelquefois déraiſonnable, & de temps en temps auſſi enthouſiaſte que l'ont été Olaüs & Rudbek.

Il faut également ſe défier du Conſul Anderſon : ſa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'eſt repoſé indifféremment ſur des traditions vagues, des rapports infidèles, contradictoires, & ſur des obſervations qu'il n'avoit point faites : la partie de ſes écrits qui concerne l'origine, l'hiſtoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'eſt qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderſon avec aigreur : meilleur naturaliſte que lui, obſervateur plus paſſionné, il n'auroit rien laiſſé à déſirer, s'il avoit moins flatté ſes peintures, & ſi ſes recherches, étendues au-delà des rivages de l'Iſlande, avoient embraſſé un champ plus vaſte.

Je ne parle pas de la deſcription qu'a donné du Groenland le moine Meſanges, qui paroît avoir été en démence lorſqu'il a compilé cet abſurde ouvrage : il peuple le ſeptentrion de Démons & d'oies ſauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Groenlandois les tranſportent au-delà des nues dans les eſpaces imaginaires : c'eſt une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéreſſant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudſon, ſi au lieu d'y chercher un paſſage impoſſible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à conſidérer les Sauvages de ces contrées; & ſi, muni de Thermomètres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la deſcription des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins ſe livrer au plaiſir de conjecturer ſur ce qu'il n'a pu voir: en vain s'appuie-t-il ſur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées: elles n'en acquierent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix eſt lui-même un relateur ſuſpect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour obſerver ou pour réfléchir.

L'Evêque Egede a fait un long ſéjour au Groenland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitans; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverſe une contrée en eſt incapable. Si ce zèlé Norvégien avoit poſſédé la moitié des connoiſſances phyſiologiques qui lui manquoient, ſes ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de conſidération parmi les Savants.

Crantz a ſuivi Egede, & a continué l'hiſtoire du Groenland juſqu'en 1765: le premier volume de cet ouvrage contient des obſervations très-précieuſes & des recherches fort intéreſſantes: le ſecond, qui renferme les triſtes égarements des Zinzendorſiens, & leurs prédications fanatiques ſous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthouſiaſme eſt de tous les climats.

Entre les Ecrivains du ſeizieme ſiecle, l'on ne peut compter que Blefkin: dans le ſiecle ſuivant il n'y a que la Peyrere, qui plein de ſes idées ſur les Préadamites, s'appliqua à l'hiſtoire du Nord dans l'eſpérance d'y découvrir les preuves

de ſon ſyſtême, qui n'avoit pas beſoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaiſir les Relations qu'il a publiées de l'Iſlande & du Groenland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en ſoit défectueuſe, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits abſolument controuvés.

Avec tous ces ſecours, il ne ſeroit pas poſſible de donner des éclairciſſements & des notions ſatisfaiſantes ſur les Eskimaux, ſi rarement viſités par des voyageurs éclairés, ſi l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le ſavant Wormius avoit toujours ſoupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne different en rien des Groenlandois, & qu'ils conſtituent tous enſemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'inſtinct, les mœurs, & la figure ſont parfaitement ſemblables. La Peyrere avoit avancé de ſon temps, ſans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Groenland n'étoit pas intelligible pour les Sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis ; Anderſon avoit répété la même opinion ; de ſorte que tous les Savants modernes de la Suede & du Danemarck s'étoient confirmés dans ce commun préjugé ; mais en 1764 un Miſſionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Groenlandois, entreprit, à la ſollicitation de M. Hugh Palliſer, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique ſeptentrionale : il pénétra fort avant dans le Labrador ; & après pluſieurs courſes, il rencontra, le 4 ſeptembre de la même année, une troupe de deux cents Eskimaux auxquels il parla Groenlandois. Ces Américains le comprirent ſans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui eſt l'idiome national de leur pays (1) : charmés de voir un étranger ſi

(1) En 1752 un Capitaine de navire Anglois avoit déjà formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Groenlan-

inſtruit, ils l'accablerent de careſſes, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne conſentirent à ſon départ qu'après lui avoir arraché une promeſſe ſolemnelle de revenir l'année d'enſuite : ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantſik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européans & tous les étrangers du titre de *Kablunet* (1), ce qui revient à peu près à l'épithète de *barbares*, dont on ſe ſert ſi indiſtinctement, & quelquefois à l'égard de ſes voiſins, parce que les hommes ſont exceſſifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Groenlandois, leur compara les Eskimaux, ſans pouvoir démêler la moindre différence entre les uſages, les phyſionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces Sauvages.

Il eſt ſuperflu de rechercher vers quelle époque les Américains ſe ſont jettés dans le Groenland : ils avoient vraiſemblablement déjà occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre Ere, puiſque les Iſlandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme ſiecle leurs premieres colonies au Groenland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec leſquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles : ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiſer, & en vou-

---

dois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même ſignification chez ces deux peuples ; mais il n'avoit ſu tirer aucun fruit de cette découverte. *Crantz*, *Hiſt. v. Groenland*, *T.* 1. *page* 337.

(1) Les Groenlandois ſe nomment auſſi eux-mêmes *Innuit* & *Karalit*, ce qui ſignifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes relations, ne ſont que des corruptions. *Egede*, *Hiſtoire naturelle du Groenland*, *page* 9.

lant envahir une partie de la côte Occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'eſt une erreur extrême de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groenland, & que de-là leurs filiations ſe ſoient avancées dans l'immenſe continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a ſemblé ſi commode, ſi plauſible aux yeux de quelques ſavants, qu'ils ont adopté ſans examen ce ſyſtême romaneſque comme une vérité hiſtorique : cependant rien n'eſt moins vrai ; on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques ſeptentrionales conviennent que les Danois, les Iſlandois & les Norvégiens ſont étrangers au Groenland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple aſſez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui ſont les reſtes des Eskimaux qui les premiers poſſéderent cette terre de déſolation : M. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de ſoin les anciennes traditions nationales, aſſure poſitivement que les peuplades Groenlandoiſes, ſans en excepter une, ſont originaires de l'Amérique. Ce ſentiment ne peut plus eſſuyer la moindre contradiction, depuis qu'il eſt démontré par les faits que le langage des Eskimaux ſitués ſur le rivage Occidental du détroit de Davis, eſt exactement le même que celui des Groenlandois, ſans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Iſlande, de la Norvege, & de la Samoyédie ; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut ſe procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Laponne, & une Grammaire Groenlandoiſe, qui prouvent que

ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs ſyntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'eſt figuré de ſi épouvantables difficultés à faire paſſer les Américains au Groenland, qui eſt une partie de leur continent, & non du nôtre; ils ont pu y venir ſans le moindre obſtacle par la terre ferme, en côtoyant la pointe de la Baye de Baffins entre le 79ᵉ & le 80ᵉ degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percée, comme on l'a cru ſi long-temps : auſſi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui giſent encore au-delà, de ſorte qu'il eſt clair que le Groenland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il eſt uni. Les Géographes qui l'ont aſſigné à l'Europe ou à l'Aſie, auroient pu l'aſſigner avec autant de raiſon à l'Afrique, puiſqu'il ne peut appartenir à aucun diſtrict de notre continent : quand même il y auroit eu dans le fond de la Baye de Baffins un détroit, ce détroit feroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainſi que celui de Forbisher, & celui d'Ollumlengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux ont pu & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'Iſle de Diſco, & ſi étranglé au-delà de cette hauteur, que dans pluſieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courſes beaucoup plus longues & plus audacieuſes, pour chaſſer les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de ſe cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Iſle, & ſe rembarquent dès que leur pêche eſt achevée : les Samoyèdes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble,

femble, qu'ils laiffent inhabitée le refte du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en tranfportant plus vers le Pole leur dernier établiffement de Noogfoak, ne s'appercevront un jour que les Groenlandois & les Eskimaux communiquent enfemble pendant l'été, & paffent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui préfenta en 1577 trois Eskimaux à la Reine Elizabeth : on les promena fur de petits chevaux de Corfe, & ils fervirent pendant quelques jours d'amufement à la populace de Londres, toujours avide de fpectacles infenfés.

On a depuis expofé plufieurs de ces Sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiofité du public dans quelques villes du Danemarck & de la Hollande, où les vaiffeaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens Français enleverent, au-delà de Torneo, deux Lappons qui obfédés & martyrifés par ces Philofophes, moururent de défefpoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à fix ans, une fraude finguliere à quelques charlatans forains d'Amfterdam : ils traveftirent en fecret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graiffe noirâtre, l'accoutumerent à avaler fans répugnance des gobelets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux de chiens marins & d'inteftins de poiffons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune Sauvage, né au Texel, fit fon perfonnage avec un fi grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux font les plus petits

des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetissée davantage par l'action du climat: ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excedent cette mesure sont sans comparaison plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graisse, leur port est mal-assuré; & en examinant les extrêmités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organisation a été gênée dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terrestres. L'homme néanmoins résiste plus avant vers le Pole que les chênes & les sapins; puisqu'au-delà du soixante-huitieme degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buissons, pendant qu'on rencontre des Sauvages à trois cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont sans exception le teint olivâtre : la Peyrere assure qu'on en trouve d'aussi noirs que des Nègres Sénégals; mais c'est une pure fiction; & les efforts qu'ont faits les Naturalistes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer n'est pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Crantz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en est même si peu foncée dans le visage, qu'elle laisse transparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues; les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une légere nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presqu'uniquement de poisson huileux, leur chair en a, pour ainsi dire, contracté la substance; & ce symptôme ou ce phénomene de leur constitution me paroît bien plus remarquable que l'obscurité de leur teint,

terni par la mal-propreté & la violence d'une athmosphere fort condensée. Leur sang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine ; & en touchant leurs mains, elles paroissent poissées, parce qu'il suint, de tous les pores de leur peau, une matiere grasse & muqueuse, assez semblable à cette viscosité qui enveloppe les poissons sans écailles : aussi est-ce la seule nation où l'on ait observé que les meres léchent leurs enfants nouvellement nés, à l'instar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuse qui recouvre l'épiderme des Groenlandois & des Eskimaux, est très-différente de cette graisse luisante qui paroît sur la peau des Nègres; & lorsqu'elle s'obstrue dans le tissu cellulaire, il en résulte une sorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poisson, sont, au rapport de Pontoppidan, assez sujets; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'est l'extrême chaleur de leur estomac & de leur sang ; ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européans s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée : aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saison, & ils ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croisse pas d'arbres chez eux, les substances combustibles ne leur manqueroient pas, s'ils vouloient en user, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné (1), des

---

(1) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent sur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande, & du Groenland, ont longtemps été l'objet des recherches des Navigateurs & des

monceaux d'algue, de mouſſe, & d'autres herbages marins, qui étant deſſéchés pourroient être employés à nourrir le feu; mais ils ſe contentent d'entretenir dans leurs caſes une lampe allumée, au-deſſus de laquelle ils ſuſpendent un chaudron de ſmectide, ou de pierre ollaire, deſtiné à cuire leurs viandes; car ils ne mangent la chair du gibier & du poiſſon entiérement crue que quand ils ſont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creuſent pas ſous terre, comme on l'a répété tant de fois : ils bâtiſſent avec de gros cailloux, à rez du ſol, où il leur ſeroit impoſſible de pratiquer des caves ou des tannieres, parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif : le plus fort dégel n'effleure, pour ainſi dire, que la ſuperficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte ſubite des neiges les ſubmergeroit, s'ils avoient l'imprudence de ſe loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des ſouterreins.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, ſe diſtinguent par la petiteſſe de leurs pieds & de leurs mains, & la groſſeur énor-

---

Phyſiciens, qui, faute d'avoir des connoiſſances ſur le giſement des terres polaires, & ſur les claſſes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, ſe ſont épuiſés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés, il y a de petits buiſſons d'aune, d'oſier, & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groenland, où les flots les déracinent : quant aux troncs de la groſſeur d'un mât, ce ſont des corps de trembles, de méleſſes, de cédres de Sibérie, de peſſes, & de ſapins, que les rivieres débordées voiturent du centre de la Sibérie, & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient auſſi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui ſe dirige vers les plages du Kamſchatka, & vers l'embouchure du Lena, où il ſe forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan diſperſent.

me de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européans, ils ſont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face platte, la bouche ronde, le nez petit ſans être écraſé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur mâchoire inférieure dépaſſe celle d'en haut, & la levre en eſt auſſi plus groſſe & plus charnue ; ce qui défigure étrangement leur phyſionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieilleſſe : leur chevelure eſt d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit ; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux levres qu'à la circonférence du menton : & quand, dans un âge très avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne ſont guères élevées que de quarante-ſept pouces. Elles ſe tracent ſur le viſage, ſur les mains, & ſur les pieds, des lignes noires avec un fil graiſſé de ſuie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépoſe une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles ſont ſi longues & ſi flaſques, qu'elles peuvent allaiter, ſans peine, au-deſſus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples ſauvages de l'Amérique & de l'Aſie, eſt purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à ſix ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le ſein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre ſes hanches, pour en ſaiſir le bout : cette tenſion continuelle amollit & allonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole eſt, dans les Groenlandoiſes & les Eskimauſes, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur ſoit propre ; on l'obſerve auſſi aux Samoyèdes, & en général toutes les femmes baſanées ou olivâtres ont l'iris du ſein d'une nuance plus foncée que le reſte du teint.

Oléarius rapporte qu'on visita une femme & une fille Groenlandoise à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuient jamais l'écoulement périodique, il se trompe : l'Évêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Groenland. Au reste il est certain qu'elles sont peu fécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la Terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudson, de la Samoyède, & du Groenland, dont les habitants subsistent principalement de la pêche, paroît réfuter le sentiment de M. de Montesquieu, qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matiere incompréhensible qui sert à la génération que toute autre espèce d'aliment : ce seroit une de ces causes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuple qui est au Japon & à la Chine, où l'on ne vit presque que de poisson. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales font une excepition à la regle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages ; mais comme il est avéré qu'on consomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poisson, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poisson qu'on y mange ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population ; pendant que les misérables guerres que se font sans cesse les Souverains de l'Europe y détruisent l'espèce dans des flots de sang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, sur les Mé-

moires de Madame T. H. l'hiſtoire de la fille ſauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi près de Châlons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il eſt difficile de perſuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaiſon d'incidents & un concours d'incroyables aventures, tranſporté, à l'inſu de tout le monde, depuis la Terre de Labrador juſques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le ſein, ni l'habit des Eskimauſes : elle n'avoit aucun ſignalement, aucune marque nationale aſſez déciſive pour réaliſer une conjecture ſi extraordinaire.

En 1731 elle entra un jour, vers le ſoir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redreſſés ſous une calotte de calebaſſe, le viſage & les mains noires comme une Négreſſe : armée d'un gros bâton, elle en aſſomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la ſurprendre, & grimpa enſuite, avec une preſteſſe étonnante, ſur un arbre fort élevé, où elle paſſa la nuit. On peut aſſommer un dogue & grimper ſur un arbre, ſans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebaſſes dont on puiſſe faire de coëffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans ſon château de Songi : on la baigna, & elle devint blanche comme une Européanne, ſans qu'on pût remarquer d'autre ſingularité, dans toute l'habitude de ſon corps, ſinon la groſſeur extrême de ſes pouces à proportion du reſte de ſes mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune ſauvage (1) étoit née en France, com-

(1) Cete jeune ſauvage, devenue enſuite mademoiſelle le Blanc, a toujours aſſuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également ſauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on ſuppoſe qu'elle eſt morte des ſuites d'une bleſſure à la tête,

me l'on a toujours ſuppoſé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de ſe tenir en équilibre ſur ſes pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le méchaniſme de notre articulation, que l'homme eſt un véritable bipede. Ce ſolitaire, rabaiſſé au niveau des quadrupedes, n'avoit conſervé qu'une foible étincelle de la raiſon, & de la puiſſance que nous exerçons ſur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui ſoit auſſi ingénieuſement organiſé que nous: il ôtoit très-adroitement les appâts des piéges aux loups, & ſavoit ſe garantir contre le jeu du reſſort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskîmaux & des Groenlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mouſſe, ils aiment leur patrie plus paſſionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la ſienne ſous le ciel le plus ſerein & le plus fortuné: la cauſe qui attache ainſi les derniers habitans du Nord à leur climat natal, paroît purement phyſique: ils ſe ſentent mal par-tout ailleurs que chez eux: à Coppenhague, à Amſterdam, l'athmoſphere eſt déjà trop tiede pour qu'ils puiſſent la reſpirer long-temps. Ils ſont naturellement mélancoliques à cauſe du ſcorbut qui épaiſſit leur ſang: la conſcience de leur foibleſſe les rend lâches & farouches; ils ſeroient peut-être plus cruels, s'il étoient plus forts. Il eſt vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur inſtinct. Sans loix, ſans culte, ſans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne ſe conduiſent pas ſi mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le ſoin de ſe procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe ſans ceſſe: les inſtants leur ſont ſi précieux qu'ils ont toujours prétendu

---

qu'elle avoit reçue en ſe battant avec ſa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre que le hazard leur avoit fait trouver.

qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des Missionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brûlants de zèle & de piété ; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, en se moquant des instructions & des catéchismes, qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau-de-vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Groenland leurs extravagances mystiques, & les excès de leur imagination échauffée : comme si la magie, à laquelle les nations Polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemark ses sentiments plus absurdes que dangereux. A la vue d'un Nègre & d'un Groenlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande Eglise de Coppenhague, son enthousiasme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des Missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lappons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du College, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce Novateur singulier : il commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se désabuser aux dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf cents mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des Catéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Groenland; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les frais de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux Sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Groenland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations Septentrionales au quatorzieme siécle.

Ce ne fut qu'en 1758 que les Groenlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencerent à se rapprocher du canton où les nouveaux Apôtres, dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits présents à ces Sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblées au Paraguai & à la Californie : ensuite ils publierent des *Lettres Edifiantes* ou des Relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établissements du Groenland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déjà pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européans; mais si les opinions métaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir,

Il faut être en garde contre ces magnifiques fyftêmes que les Voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de fa fpiritualité, je crois que la vie animale & agrefte n'effaceroit jamais de fon cœur cette notion primitive ; mais fi ce n'eft que par une gradation de raifonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'eft élevé à cette hypothèfe fublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raifonnent pas. En général ce que l'on lit fur la religion des peuples ambulants & divifés par petits troupeaux, doit nous paroître fufpect ; parce que l'on ne fauroit affirmer pofitivement qu'on penfe dans une famille comme dans une autre, là où chacun fe forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune ; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de Société ?

Il refteroit, à la vérité, un moyen pour s'affurer fi une telle horde a eu de telles ou de telles idées ; ce feroit d'examiner fi dans fon langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abftraites. Or, en fuivant cette méthode, il s'enfuivroit que les Eskimaux & les Groenlandois n'ont jamais eu la moindre notion diftincte ni de la Divinité ni de l'immatérialité de l'ame ; puifque leur idiome, borné aux feuls objets fenfibles, aux feuls befoins, ne contient pas des termes pour rendre le fens que nous croyons attacher à ces expreffions.

Un autre point, non moins contefté, c'eft de favoir fi les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers. M. Surgy a récufé le témoignage de tous les voyageurs, qui foutiennent que cet ufage exifte de temps immémorial : il dit, pour fes raifons, que ce qui eft indécent à nos yeux, ne fauroit plaire à perfonne, & cite le journal de la Mothraie, le valet de chambre de M......, qui parcourut la Lapponie

ſans que perſonne lui fît aucune politeſſe de cette nature ; mais l'autorité de la Mothraie ne paroît pas ſuffiſante pour rejetter le rapport preſqu'unanime de plus de vingt Européans de conſidération qui ont dépaſſé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous ſe tromper ſur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces triſtes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baye de Hudſon préſenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglais, en faiſant toutes les démonſtrations poſſibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (1)

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de ſéjour chez les Groenlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête ſa femme à un autre, ſans en témoigner la moindre répugnance.* (2)

Si la jalouſie outrée eſt le vice phyſique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats oppoſés, puiſqu'en cela les inclinations ne feroient que ſe plier aux influences ; mais ce n'eſt ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouſes à des étrangers d'une ſtature prévenante, robuſte & élevée : ils eſperent de fortifier, par ces mêlanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air : & ce ſentiment intime qu'ils ont de leur propre foibleſſe, eſt encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent ſe ſervir pour embellir leur poſtérité. Il ne faut pas croire qu'ils faſſent cette civilité indiſtinctement à toute ſorte d'étrangers ; ils doivent être très-perſuadés d'avance qu'on n'eſt

---

(1) *An account of voyage for the Diſcovery of à North-Weſt paſſage by Hudſons Streights, in the year* 1746 *and* 1747.

(2) *Hiſtoire naturelle du Groenland, page* 108. *Copenhague* 1763.

venu chez eux que dans des vues pacifiques, ſans la moindre intention d'abuſer de leur ſimplicité : les habitans de la Lapponnie n'eurent garde de préſenter leurs épouſes aux enrôleurs Suédois qui voulurent, ſous Guſtave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerent la ruſe & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes Sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme; de ſorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire ſervir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la néceſſité les a rendus téméraires ſur ce ſeul élément : rien n'eſt plus leſte, ni plus agile que leurs canots couſus de peaux, & tellement conſtruits que les vagues qui les renverſent ne ſauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils ſurnagent après avoir plongé. C'eſt dans ces barques qu'ils maſſacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur eſt d'un uſage indiſpenſable; c'eſt la ſeule drogue qui puiſſe entretenir la chaleur de leur eſtomac. Auſſi obſerve-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus ſeptentrionales, ſont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graiſſe huileuſe qui empêche leur ſang de ſe figer, & leurs muſcles & leurs cartilages de ſe roidir : les arbres mêmes qui ſe plaiſent le plus avant vers le Pole, ſont pour la plupart réſineux; tels que les pins, les peſſes, les ſapins rouges & blancs, les genevriers, les meleſſes, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enſeigné aux Eskimaux à ſe ſervir d'une eſpece de lunettes qu'ils portent tout l'été ſur les yeux : ce ſont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alêne ou une arrête de poiſſon; de ſorte qu'il n'y ai qu'une très-petite ouverture pour le paſſage de la lumiere : cet inſtrument, qu'on atta-

che derriere la tête avec un boyau de phocas; paroît plus propre que les crêpes dont on se sert en Sibérie, pour empêcher l'éblouissement occasionné par le reflet des rayons du soleil sur la neige, qui y couvre la surface de la terre pendant neuf mois. Ces préservatifs ne peuvent cependant prévenir entiérement la cécité, très-commune dans ces pays, mais point si universelle que le scorbut causé par l'excès du froid, par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent se tenir les indigènes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers: tapis alors dans de chétives cabanes, si étroites qu'ils ne sauroient s'y promener, si exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut se renouveller par aucun soupirail, ils respirent dans un brouillard infect, qui en passant continuellement par leurs poulmons, altére la masse de leur sang. Il est très-surprenant que les Groenlandois, situés sous le 68e degré, ne se servent pas contre les affections scorbutiques du *Cochlearia*, l'unique herbe qui se plaise dans leur climat, & que la Providence semble avoir plantée tout exprès sous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique: ils usent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Telephium* & de l'Angélique; mais ils témoignent, en tout temps, une répugnance singuliere à se nourrir d'herbages. (1)

Je n'entrerai dans aucun détail sur la forme de leurs habits fourrés, de leurs vestes d'intestins de poissons, de leurs dards, de leurs harpons: ces objets ont été décrits & dessinés par des voyageurs qui ne savoient dessiner & décrire que de semblables minuties; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la physionomie de ces nations des portraits gravés aussi vrais que le sont les figures des Samoyèdes, dont on est rede-

(1) *Crantz Hist. von Groenland*, tome 1. page 129.

rable au crayon du célebre Corneille de Bruin.

L'Hiſtorien de la nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux, & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui aient de la barbe & le teint blanc; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groenland. (1) Cet admirable Ecrivain ignoroit que les Groenlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît juſqu'à préſent plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux: tous ceux que le Miſſionnaire Danois rencontra en 1764 n'avoient point de poil au menton: ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le viſage pour ſe garantir de la piqûure des mouſtiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des ſauvages qui ont de la barbe, ils ſont ſans doute originaires de la Norvege ou de l'Iſlande, dont les habitants, preſſés par cette inquiétude ſinguliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur ſeul établiſſement au Groenland en 770, ils pourroient diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. En pénétrant plus avant dans les ténebres hiſtoriques répandues ſur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyſcandré, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturleſen nous ont con-

---

(1) *Hiſtoire de la Nouvelle France, T. V. pag. 262. Paris 1744.*

ſervés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onzieme ſiecle, touché aux plages de l'Amérique ſeptentrionale, vers le 49ᵉ degré de latitude : ils y découvrirent, dit-on, des provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland* & le *Weinland*, (1) qu'on prend pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador : ſi ces aventuriers laiſſerent des colonies dans ces contrées, il eſt poſſible qu'il y exiſte encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils ſont d'extraction Européane, & auſſi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Eſpagne.

Les Groenlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, diſent auſſi qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-Eſt, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Iſlandoiſe, fondée au huitieme ſiecle, & dont on n'a jamais pu avoir de nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie diſſipée, & en partie éteinte par la peſte de 1350. Les foibles reſtes de cet établiſſement

---

(1) M. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif en parlant de ces découvertes, dans ſon *Introduction à l'Hiſtoire du Danemarck* : il ne s'eſt pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui eſt fort douteux, il s'eſt gliſſé dans ſon diſcours un anachroniſme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croiſſoit, au rapport d'Adam de Breme, de très-bons raiſins, *quod ibi vites ſponte naſcantur optimum vinum ferentes*? Le Botaniſte Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreſte, dont le fruit toujours verd, rend un ſuc horriblement aigre : on dit que les Iſlandois en rapporterent quelques ſeps dans leur Iſle, qui y moururent de froid. Il eſt certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre pluſieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour ſe mettre en poſſeſſion des pays à vignobles.

ment, abandonnés à leur deſtin par le Danemarck en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu juſqu'à la mémoire de leur métropole, & la néceſſité les aura réduits à la vie ſauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage eſt devenu impraticable aux moindres bâtiments ; de ſorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage du Groenland, où il y a eu jadis une Ville, un Evêché & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une obſervation ſur les peuples Septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrêmité de la Zone tempérée, en-deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuſe, la taille haute : ils ſont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant ſecret les a toujours portés à s'expatrier & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vu ſe déborder juſqu'en Afrique : toute l'Europe & une grande partie de l'Aſie ſont peuplées par leurs deſcendants. Il n'y a point de nation parmi nous qui ne tire ſon origine du Nord, ou qui ne ſoit mêlée avec des races ſeptentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'eſpèce humaine, & ces contrées d'où ſont ſortis ces grands eſſains d'hommes, on eſt ſurpris de les trouver déſertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants ; la Suéde n'en a que deux millions & demi (1) : l'Empire de

(1) Suivant le calcul de Tempelman, la Suéde, la Finlande & la Lapponie Suédoiſe contiennent 228000 milles en quarré à 60 milles ſur le degré : il dit que ce pays, eu égard à cette ſurface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, ſi le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les mon-

Russie, respectivement à son étendue, est une solitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps : la population y étoit-elle donc plus considérable, lorsque le sol n'y produisoit que des forêts au lieu de moissons, lorsque l'on y ignoroit jusqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoissoit que la vie sauvage ? Non, sans doute, car cette assertion seroit à la fois absurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en supposant que plusieurs petites nations vagabondes qui occupoient une immense étendue de terrein, se soient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier ; de façon que le pays restoit, après leur sortie, absolument vuide & dépeuplé pendant six à sept générations : aussi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants & leurs bestiaux, dont ils subsistoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans les Tartares ne se sont pas remués : on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers ; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la foiblesse de leur population, épuisée par la derniere conquête de la Chine & de l'Asie, qui sera dorénavant d'autant plus exposée à leurs invasions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppose des barrieres insurmontables.

Les Sauvages situés directement sous le cercle Boréal, ou reculés au-delà, sont bien différents

---

tagnes n'y mettoient d'invincibles obstacles à l'Agriculture. Le Baron de Plemming croit que, malgré ces obstacles, la Suéde pourroit pousser sa population à 20 millions d'habitants ; mais il y a loin de la possibilité à l'effet.

de ceux dont nous venons de parler ; & cette différence eſt également ſenſible, ſoit qu'on conſidere leurs figures, ſoit qu'on faſſe le parallele de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, baſanés, foibles, dégénérés du genre-humain, ils paroiſſent conſtituer la race la plus chétive & la plus mépriſable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agiſſent donc à peu près de même ſur les facultés & la conſtitution de l'homme, & ces cauſes, ſi contradictoires en apparence, produiſent des effets qui ſe reſſemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un ſéjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en-deçà du Cercle Polaire, les extermineroient ſur leur paſſage, ou les repouſſeroient ſans combattre ; mais heureuſement pour eux, un ſingulier amour de la patrie qu'eux ſeuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées ; la modération de leurs déſirs équivaut à toutes les richeſſes que les autres nations poſſedent, ou qu'elles oſent ſouhaiter.

Tant que le climat reſtera le même à leur égard, on les verra perſévérer dans l'abrutiſſement & la barbarie : s'ils ſe réuniſſoient en ſociété, la faim les feroit périr, parce que l'agriculture qui nourrit les villes, eſt impraticable dans leurs ſolitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été ſi foible, depuis *la Peſte noire*, qu'elle l'eſt de nos jours, & leur nombre a conſtamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ſes ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européans leur a porté un coup mortel, comme ſi c'étoit la deſtinée de tous les peuples ſauvages de s'éteindre,

dès que les nations policées viennent ſe mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, ſur toute la côte occidentale du Groenland, trente-mille indigènes : en 1746 il n'en reſtoit plus que dix-neuf mille ; & à peine en compte-t-on encore maintenant ſept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui ſe ſont moins reſſentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à peu près dans l'ancienne proportion, qui eſt de huit cents perſonnes, ou de deux cents familles, ſur une liſiere de côtes de cinquante lieues de France : dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant preſque l'unique reſſource de ces barbares, la diſette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & ſe cabaner fort avant dans le continent, où ils errent ſeulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monſtrueux poiſſons du Nord ſe mettent en mouvement, ils les ſuivent en canots, & en font de groſſes proviſions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner ; car ils changent preſque tous les ans de demeure, & ſont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant, & en chaſſant, & rien ne leur coûte moins que de conſtruire une miſérable hutte par-tout où la mauvaiſe ſaiſon les ſurprend. Leur terre n'eſt à perſonne ; le gibier & le poiſſon ſont à tous : ils ignorent ce que c'eſt que la propriété, & la ſervitude qui en émane ; & cet avantage vaut bien les melons, les piſtaches, les ſorbets & les pilaux dont ſe nourrit l'eſclave le plus titré de la Perſe & de la Turquie.



SECTION II.

Des Patagons.

LEs Savants de l'Europe ſe ſont long-temps amuſés avec les géants de l'Amérique ; ils ont parlé hardiment de la conſtruction de leurs cerveaux, de la groſſeur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds ; & perſonne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'exiſtence de leurs corps.

Si pour faire connoître les Patagons, il a fallu raſſembler les rapports & les dépoſitions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes, on a eu la précaution de racourcir, autant qu'il a été poſſible, ce tiſſu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux ſiecles & demi ; ſi l'on avoit voulu ſe charger de diſcuter les moindres particularités, le loiſir eût manqué, quand le courage eût ſuffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la ſtérilité d'un ſujet que l'abondance des détails : auſſi la prolixité & la diffuſion ſont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes ſans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéreſſant, confondu & comme ſubmergé dans des circonſtances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou faſtidieuſes, qui impatientent & déſeſperent : on eſt dans le cas d'un Botaniſte qui, pour trouver une plante dont il veut connoître les caracteres, eſt quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriſer dans toute une province avant que d'être ſatisfait.

La méthode des abrégés a également ſes inconvénients : en écartant les détails intermédiaires, en

dépouillant les faits de leurs acceſſoires, elle reſſerre l'Auteur dans un cercle ſi étroit, qu'il y eſt comme en captivité ; ſa narration en devient aride, & cette aridité eſt un vice eſſentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on ſuppoſe que le lecteur prend aux matieres qu'on traite ſommairement pour ménager ſon temps : ſi entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la ſuivre.

La patrie des Patagons eſt proprement cette plage qui s'étend depuis la riviere des Sardines juſqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes *la côte déſerte des Patagons* ; parce que c'eſt un pays déſolé & preſqu'inhabitable, où les Européans n'ont aucun établiſſement, & où ils n'en auront vraiſemblablement jamais. Le ſol y eſt nud, pâle, mêlé de ſable, de gravier, de nitre, de talc, & de coquillages foſſiles : toutes ces matieres hétérogènes, confuſément entaſſées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont les dépouilles marines tapiſſent le ſommet, & des vallées irrégulieres où aucun arbre ne végete : on n'y voit que des buiſſons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque preſqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes ſources ; celle qu'on puiſe dans les fondrieres, eſt ſaumâche & imprégnée de ſalpêtre qui s'attache au penchant des Dunes ſous la forme du verglas, & que les pluies délaient & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique ſitué au centre de la Zone tempérée auſtrale, éprouve de longs hivers : la terre y eſt cachée alors ſous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux : les vents y dominent avec tant de véhémence, qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des navigateurs.

C'eſt ſur ce rivage enchanté que les premiers Eſpagnols crurent voir un race d'hommes gigan-

teſques : d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déſerte, aſſurent qu'ils habitent ſur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrein eſt, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche : une troiſieme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau Monde, depuis l'iſle de Chiloë juſqu'au Cap Victoire : une quatrieme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de ſable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements inteſtins du globe y ont allumés.

Il eſt très-probable que les Sauvages de ces contrées ne conſtituent plus une nation originelle ou indigène ; mais qu'ils ſe ſont confondus avec d'autres peuplades de la Plata & du Chili, qui pour ſe ſouſtraire à l'inſupportable joug des Eſpagnols, auront cherché un refuge dans les ſolitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mêlanges & ces émigrations ont commencé vraiſemblablement vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle ; car MM. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude poſſible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une ſeule & même eſpèce d'hommes, exactement ſemblables par les linéaments de la phyſionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans ; & je ne ſais pourquoi un Géographe s'eſt tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni auſſi petits, ni auſſi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques : c'eſt qu'ils n'eſſuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organiſation des Eskimaux & des Groenlandois. Du reſte, ils n'ont ni barbe ni poil ſur tout le corps : leur chevelure, d'ailleurs très-noire, eſt beaucoup plus rude ſur le front juqu'à l'occiput, qu'ils ont tout applati ; cette difformité vient de la ſtructure groſſiere de leurs

berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules : ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées : en parlant ils glouſſent & râlent du gosier : la voix des femmes est plus douce ou moins rauque : elles ont aussi plus de corpulence, le visage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres se peignent la face avec de la sanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaise, & s'appliquent sur tous les membres une couche de graisse & de couleur ; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge ; goût d'autant plus singulier, qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyèdes, les Tunguses, & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'est ni si âpre ni si rigoureux que celui de la Terre de Labrador, c'est que les Eskimaux se tiennent, pendant toute l'année, envelopés depuis les pieds jusqu'à la tête dans des fourrures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chauſſons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils sont en action, ils se mettent tout nuds, sans qu'ils paroissent trembler de froid.

La misere de leur vie ambulante par des pays stériles effraie l'imagination : ils ont très-souvent à combattre, comme tous les peuples chaſſeurs, contre la faim & la disette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des oursins, des crabes, des buccins, des huîtres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoissoient anciennement d'autres animaux domestiques que les chiens muets qui existoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au tems de sa découverte : aujourd'hui ils se servent aussi de chevaux, que les Chiliens refugiés parmi eux leur ont

sans

sans doute appris à dompter. Ces chevaux sont de race Européane : transplantés au nouveau Monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayres, ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupedes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transporter sur de pareilles montures, quoi qu'en dise le Commodor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitieme siécle.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense, & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge : quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits ; quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du Ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs freres, ni leurs semblables, & voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le 47e degré, en tirant sur Buénos-Ayres : là ils composent des hordes plus nombreuses où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. En 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux Officiers Anglois du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques prisonniers Espagnols le lui

avoient apparemment fait accroire. (1) Les Anglois confirmerent ce Cacique dans ſon erreur, en lui aſſurant que nos climats favoriſoient beaucoup la propagation des plus monſtrueux géants qu'on eût jamais vus ſous le ſoleil. N'eſt-il pas ſurprenant que les Patagons ſe trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci ſe ſont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, meſure d'Eſpagne, qui n'a pas toujours été la meſure du bon ſens?

Si ces babares avoient une religion, elle ſeroit aſſurément abſurde; mais jſuqu'à préſent on n'a remarqué parmi eux aucun veſtige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne ſont pas des actes religieux, puiſque M. l'Abbé de la Caille a aſſiſté à de ſemblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il aſſure être dépourvus de toute idée ſur l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'obſervation des phaſes de la lune, peuvent inſenſiblement s'accoutumer à faire quelques ſignaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la ſaiſon propre à chaſſer ou à pêcher de certains animaux de paſſage, ſans avoir la moindre envie de faire des oraiſons. Ceux-ci d'ailleurs ſont trop pauvres pour avoir des prêtres: on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les inſtruire. Auſſi n'ont-ils jamais été viſités par ces aventuriers qu'on nomme des Miſſionnaires, & qui préferent, comme toute le monde ſait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux ſables Magellaniques, & au ſalut de leurs miſérables habitants. Quelques Auteurs diſent qu'ils craignent ſi fort les ſpectres qu'ils n'oſent marcher ſeuls dans les ténèbres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils

---

[1] *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandans le vaiſſeau le Wager*, pag. 127. in-4°. Lyon 1756.

ſont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre composée de ſubſtances ſulfureuſes, ſalines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir : ils ne ſont pas les ſeuls, d'entre les Américains, où l'on ait obſervé cette terreur panique : les eſprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des ſauvages du nouveau Monde, parce que l'homme eſt peureux à proportion qu'il eſt ignorant & abruti : les Météores, les Eclipſes, les Cometes les conſternent, & les exhalaiſons lumineuſes qui paroiſſent pendant la nuit, ſont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet expoſé, qui ſuffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, ſelon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'exiſtence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaiſſeau *la Victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, ſans fonction & ſans caractere, avoit fait la courſe ſur ce navire, donna à ſon retour les plus grands détails ſur les prétendus Titans de ces contrées : il dit que ſon Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chauſſé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds reſſembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *Port S. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhauſſés de huit pieds. Une conſpiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet inſtant, de ſe ſaiſir de quelques Patagons, comme il en avoit envie; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga (1), auteur du trou-

(1) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué ſur le vaiſſeau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Iſles Philip-

ble, après avoir fait décapiter l'Aumônier du vaiſſeau, & écarteler Gaſpard Queſado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ſes ſoldats d'aller prendre quelques géants du pays : on en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut aux bout de quelques jours, parce qu'il s'obſtina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le ſecond vécut juſqu'à ſon arrivée à la mer du Sud, où le ſcorbut le tua. Les Eſpagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriſer ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiſer par un zèle de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & maſſacré leur Confeſſeur.

Tel eſt à peu près en ſubſtance le rapport de Pigafetta ; car ce qu'il ajoute des démons qui aſſiſtent réguliérement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame ; ce qu'il dit de leur prodigieux goſier, où ils s'enfoncent une flèche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomiſſent une bile verte, mêlée de ſang, eſt trop puérilement imaginé pour que l'on ſoumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raiſonnable. Pourquoi le vaiſſeau *la Victoire* n'aporta-t-il en Eſpagne aucune dépouille de ces deux Sauvages monſtrueux expirés à ſon bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un ſquélette ? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la ſuperſtition des matelots Eſpagnols, qui refuſent, dit-on, de manœuvrer ſur les bâtiments où il y a des cadavres humains, puiſque l'on ſait que le corps de Chriſtophe Colomb fut après ſa mort embarqué à Cadix, &

---

pines. Arrivé au port S. Julien, il fit ſoulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriſer un de ſes parents, qu'il vouloit faire Chef d'Eſcadre, comme il avoit fait des Prêtres dans ſon Diocèſe : il fut très-juſtement châtié.

conduit à S. Domingue ſur un navire ſervi par des mariniers Eſpagnols.

Si l'on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il eſt ici queſtion, on ſe convaincra que l'on ne ſauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain ; & que ce feroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres.

Quiros, qui navigea aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux frais de Carjaval, Evêque de Plaiſance, n'y vit point de géants ; mais en revanche il eſſuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caiſſes de ſon navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui ſemblent ſuivre l'homme, firent dans la ſuite d'incroyables ravages ; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de ſa coûteuſe entrepriſe.

Depuis l'an 1525 juſqu'en 1540, les Eſpagnols firent ſous la conduite de Garcie de Loaiſe, de Camargo, & d'Alcazova, trois voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race coloſſale décrite par Pigafetta. Un vaiſſeau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au Port de Las-Zorras, laiſſa à l'équipage aſſez de loiſir pour ſe procurer des connoiſſances & des éclairciſſements ſur l'intérieur du pays ; mais il ne put, malgré ſes recherches, découvrir le moindre veſtige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en anglais (1), nous apprend que

---

(1) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southſea, and there hence about whole globe of the earth.*

Ce navigateur étant deſcendu dans l'iſle des Crabes en Amérique, il y fut à l'inſtant environné par ces animaux ; quoiqu'il fût armé, quoiqu'il fît une longue réſiſtance, il dut ſuccomber. Ces monſtrueux cruſtacées, les plus grands qu'on connoiſſe dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs ſerres, & rongerent ſon cadavre juſqu'aux os.

cet intrépide marin, qui le premier de sa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les indigènes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Drake, a publié un journal particulier de cette course, où il s'exprime en ces termes. » Le 22 de Juin 1578 nous eûmes, dit-il, » un démêlé fort vif avec les Patagons, qui tuerent » un de nos matelots, & un de nos Officiers nommé M. Gunner. Ces Sauvages ne sont pas de si » grande taille que les Espagnols le disent; il y » a des Anglais plus grands que le plus haut d'en» tr'eux : les Espagnols ont sans doute abusé des » termes dans leurs relations, n'imaginant pas » que nous viendrions si-tôt ici pour les convain» cre de mensonge. «

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet Officier retira de son voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'est une excellente épice, qui sans avoir le feu de la canelle de Ceylan, en possede toutes les autres qualités. (1)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne se seroit évanouie d'elle-même? Mais, tout au contraire, un corsaire Espagnol nommé Sarmiento, qui croisa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de son historien Argen-

---

(1) Quelques Botanistes définissent ce cannelier, *Pereclymenum arborescens, erectum, fol is laurienis, cortice acri, aromatico.* On tire de cet arbre l'*écorce sans pareille* & la *gomme alouchi*; mais on en fait peu d'usage.

ſola, des Sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une meſure ſi folle & ſi exceſſive : auſſi convient-on généralement qu'Argenſola étoit un écrivain romaneſque, & l'héroïque Sarmiento un viſionnaire qui crut voir, dans les dunes & les ſables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établiſſement de Philippeville.

Il perſuada au Roi d'Eſpagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, ſous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaiſſeaux ennemis le paſſage à la mer du ſud : ce projet contenoit plus d'une abſurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de ſon temps le plus ignorant en Géographie, puiſqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différents, ſans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaiſſeau ne paſſe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépenſa pas moins de quatre millions de piaſtres pour fonder cette ville, dont le deſtin fut déplorable : elle ne ſubſiſta que trois ans, & éprouva dans ce court eſpace tous les déſaſtres qui peuvent ſe réunir en un ſiecle. La flotte deſtinée à ſa fondation partit d'Eſpagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enleverent cinq cents : le reſte découragé arriva à ſa deſtination ſans vivres, & eut à peine aſſez de forces pour jetter les fondements de cette malheureuſe bourgade : les graines d'Europe qu'on ſema dans une ſaiſon contraire, dans une terre ſauvage, ne germerent point : la famine augmenta : les Eſpagnols ſans reſſource voulurent ſe diſperſer dans le pays pour y vivre de chaſſe ; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, ſaiſirent cette occaſion pour ſe venger ; ils défirent les colons ſa-

méliques en détail, & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, fut fait prisonnier par le célebre Raleig, qui avoit fait de son côté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita ensuite à Londres pour avoir le premier appris aux Anglais à fumer du tabac ; au moins les Juges alléguerent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine, il est surprenant que Raleig n'ait pas encore une statue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans sa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de désolation, qui ressemblât le moins du monde à un géant ; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux ; & on les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philippeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents ; par Jane, Secrétaire du Contre-Amiral, qui ne parle point de géants ; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port Désiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes ; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 empans de long ; il observa un autre Patagon, pris au *Port S. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chétifs, si petits, qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des pygmées sans proportion à côté d'une nation colossale, abandonna le service de la Grande-Bretagne & entra dans

celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriſer l'opinion adoptée ſur l'exiſtence des géants. Le ton emphatique, une paſſion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractériſent tellement la relation de ce transfuge, qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe faire impreſſion, même ſur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglais du Comté de Devon, nommé Chidley, entrepit en 1590, à ſes propres frais, l'équipement de trois navires, avec leſquels il cingla vers l'extrêmité auſtrale de l'Amérique. Un ſeul de ſes bâtiments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Eſpagnol, s'attrouperent ſur le rivage, & aſſommerent ſept de ſes gens qui vouloient débarquer. Le reſte de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y eſſuya, retourna en Europe ſur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entr'ouvrir contre un rocher ſur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a compoſé lui-même une relation confuſe & traînante de ſes aventures & de ſes malheurs : il dit qu'étant arrivé au *Port S. Julien*, il s'y préſenta un nombre d'Américains de ſi grande taille, que pluſieurs voyageurs les ont qualifiés de géants ; façon de parler extrêmement vague, puiſqu'il n'eſt pas ſi difficile de décider ſi un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorſqu'on eſt à portée de le meſurer. Pour prouver au reſte quel fond on peut faire ſur le témoignage de Hawkins, il ſuffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un ſyſtême fort ſingulier : il ſoutenoit qu'une colonie Anglaiſe avoit au douzieme ſiecle peuplé tout le continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puiſqu'ils deſcendoient en droite ligne d'*Owen-Guineth*,

Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, sans qu'on ait jamais pu avoir de leurs nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques savants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Dissertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique: un Allemand, qui se trouva sur l'escadre, je ne sais comment, en publia un journal très-mal raisonné ; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baie-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut : on en tua sur le champ quelques-uns à coups de mousquets: & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement derriere lequel ils se cacherent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amsterdam : la mere à qui on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le récit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces-Unies y envoyerent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nord, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon Pilote, mais mauvais Logicien : il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré* des Patagons de grande stature, qui tuerent trois matelots débarqués : les

Hollandais, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'isle de Nassau; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de gigantesque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces Sauvages avoient voulu se refugier, on y découvrit six enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandoise en trois jours, se mit à faire des contes à l'équipage pour le désennuyer : il rapporta, entr'autres choses, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants de *Tiremenen*; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant Sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandais, & être à la fois un excellent Géographe, sur l'autorité duquel on atteste des faits qui contredisent la nature, autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614 : Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut distinguer de loin sur les collines de la terre Del-Fuego un seul homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'isle *Pinguin*, on y découvrit deux sépultures, qu'on touilla avidement dans l'espérance d'en tirer les ossements d'un géant; mais les Hollandais ne furent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européan, emmailloté dans des peaux de Pinguins : l'étonnement augmenta,

lorſqu'on ſortit le ſecond ſquélette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuſer Corneille de Maye d'avoir eu une illuſion optique, en regardant les collines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne ſont pas ſi ſonores que ceux de Hylas & de Jaſon, découvrirent, en 1615, un nouveau paſſage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au 56e degré de latitude méridionale. Le Commis de leur vaiſſeau, qui publia le journal de cette courſe mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un ſeul géant ſur les côtes Magellaniques ; mais qu'en creuſant vis-à-vis *l'iſle du Roi* on déterra quelques oſſements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occaſion de ſe brouiller, & s'accuſerent mutuellement d'avoir fait inſérer, dans la relation de leur Commis Aris, des faits abſolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus oſſemens exhumés par le travers de l'*iſle du Roi*, c'eſt qu'ils eurent des menſonges ſi importants à ſe reprocher, qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il eſt plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité : & avec les meilleures intentions il eſt difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la Cour d'Eſpagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux ſur les plages Magellaniques ; mais le Pilote de ſon ſecond navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des

Sauvages d'une taille immenſe, ſans nommer la côte où il les avoit rencontrés ; omiſſion qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a compoſé le journal de cette flotille Eſpagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Roterdam avec une eſcadre d'onze vaiſſeaux, deſtinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de compoſer l'hiſtoire de cette expédition, dont cet Officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence : on trouve dans ſon ouvrage de très-grands détails ſur les habitants de l'extrêmité de l'Amérique, qui ſont, dit-il, d'une complexion aſſez vigoureuſe, & d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par MM. Wood & Narborough : ces Anglois ont examiné ce pays plutôt en philoſophes & en naturaliſtes qu'en navigateurs curieux, & ont poſſédé à la fois l'art difficile de faire des obſervations intéreſſantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient obſervés. Partis par ordre de la Cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de ſoin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrerent en liaiſon avec les indigènes, qu'ils nous repréſentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les Français, qui ont de tout temps laiſſé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-ſeptieme ſiecle pour naviguer aux Terres Magellaniques. MM. de Gennes & Beauchene-Gouin entrerent ſucceſſivement au détroit de Magellan en 1696 & en 1699 : les deux hiſtoriens de leurs eſcadres s'accordent ſur la ſtature des Patagons.

» Ce ſont, diſent-ils, des Sauvages de taille or-
» dinaire, qui ſe peignent le viſage de rouge &
» ſe barbouillent tout le corps. Quelque froid qu'il

» faſſe, ils ſont toujours nuds, à l'exception des » épaules, qu'ils couvrent de manteaux fourrés : ils vivent ſans religion, ſans aucun ſouci, » ſans demeure aſſurée ; leurs caſes conſiſtent ſeulement en un demi-cercle de branchages, qu'ils » plantent & entrelacent pour ſe mettre à l'abri du » vent. Ce ſont-là ces Patagons que quelques Auteurs nous diſent avoir dix pieds de haut, & » dont ils font tant d'exagérations, juſqu'à leur » faire avaler des ſeaux de vin. Ils nous parurent » fort ſobres, & le plus haut d'entr'eux n'avoit » pas ſix pieds. «

Pour donner le moins d'étendue poſſible à cet article, on a ſupprimé le rapport des voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons ſans y relâcher. Tel eſt, par exemple, le Capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'Iſle de Juan Fernandez un ſolitaire dont les aventures méritent ſans doute que l'on en diſe un mot. C'étoit un Ecoſſois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo, dans la province de Fife, qui avoit vécu ſeul pendant quatre ans quatre mois dans l'Iſle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Stradling l'avoit délaiſſé avec ſes habits, ſon lit, un fuſil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ſes inſtruments & ſes livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de ſe détruire : il eut beaucoup de peine à ſoutenir ſon ame abattue contre l'horreur d'une ſi épouvantable ſolitude. Quand ſa proviſion de poudre fut conſommée, il s'exerça à la courſe pour prendre des chevres, & s'étoit rendu ſi agile, qu'il couroit par les rochers avec une viteſſe incroyable.

La ſollicitude & le ſoin de ſa ſubſiſtance avoient tellement occupé ſon eſprit, que toutes ſes idées morales s'étoient effacées : auſſi ſauvage que les

animaux & peut-être davantage, il avoit presqu'entiérement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernieres syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand Philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, & ne connoîtroit rien dans la nature entiere. On peut assurer qu'il essuieroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions; mais lorsque, distrait par les besoins physiques, il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce solitaire a fourni le sujet du Roman de Robinson Crusoé, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fond si riche une production plus achevée.

M. Frésier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'isle de Chiloé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants; mais un Gouverneur Espagnol & deux matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre, qu'on avoit souvent eu affaire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que M. Frésier se soit laissé persuader par de

tels témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit des peuples monstrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squélettes de géants d'un pays qui en seroit rempli, & où des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger, pour l'avancement de la Physique, le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squélettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, détachés de quelque grand quadrupede, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squélette éléphantin. M. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant : il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (1)

En

(1) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse ; quand on examina cette piéce avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squélette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre-Sainte, en de-

En 1741 le fameux Chef d'Escadre Georges Anson relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monstrueuse. Son Escadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible, qui démâta le vaisseau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une isle de la côte occidentale des Patagons : les Anglois, jettés sur ce rocher inhabité, se brouillerent entr'eux ; & cette division de sentiments, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités : le plus grand nombre, sous la conduite du Lieutenant, tira vers le Brésil, & abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des géans ; & cette décision me

---

mandoit deux mille séquins ; mais l'Empereur assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Palestine sous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays ; mais M. de Peyresch fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua, plus que les autres Savants, à en examiner la structure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Nègres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du Commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du Ministere Anglois, a bien voulu se déclarer Auteur d'une relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son Vaisseau *le Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de décembre, à la Terre Del-Fuego : il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces géants, montés sur des chevaux nains, eurent apperçu le Commodor & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le caresserent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres ; les femmes lui firent de leur côté essuyer des politesses encore plus expressives: *elles badinerent si sérieusement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser.* (1) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumins, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter ; ce qui le fit tellement souffrir, qu'il ressentit pendant huit jours des douleurs aiguës dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvagesses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Mati, si connu par sa petite taille & son Journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans sa lettre adressée à M. de la Lande.

---

(1) Cet extrait est tiré du *Voyage autour du monde dans le vaisseau du Roi le Dauphin, commandé par M. Byron, Chef d'Escadre, traduit de l'Anglois.*

Il faut observer que M. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

» L'existence des géants est donc confirmée : » on en a vu & *manié* plusieurs centaines. Le ter- » roir de l'Amérique peut donc produire des coloss- » ses, & la puissance génératrice n'y est point dans » l'enfance. «

Ce trait est, sans doute, dirigé contre M. de Buffon, le seul Naturaliste qui ait jamais soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde, & que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours : mais comme M. de Buffon a déclaré ensuite, qu'il n'étendoit cette étrange hypothèse qu'aux plantes & aux animaux, sans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique, comme le Quinquina & la Vigogne, la réflexion du Docteur Maty n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleurs, en supposant pour un instant que l'Amérique possédât réellement une espèce d'hommes gigantesques, s'ensuivroit-il que la Nature n'y est plus dans l'adolescence ? Si la vieille nature ne produit dans l'ancien continent que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance ? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumieres que d'approfondir des systêmes si révoltants. Si la totalité de l'espèce humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse au rapport même de ceux qui en attestent la réalité ? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus bénigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines ? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomènes incontestablement faux.

Depuis le voyage du Commodor Byron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de M. Guiot & l'autre de M. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des isles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix Charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. *On placa*, ajoute M. Guiot, *leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les Français firent cet assassinat sans raison, de sang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu si grand tort de prendre ces Français pour des Anthropophages.

M. de la Giraudais, montant la flûte du Roi l'*Etoile*, parut le 31 mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne; s'étant acheminé à la Baye Boucaut, qui est à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitants du pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut. (1)

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons? cependant six pouces de plus ou de moins font dans cette dimension un objet de la derniere importance: un homme de cinq pieds est d'une stature peu avantageuse; un homme de quatre pieds & demi est déjà remarquable par sa

---

(1) Cette relation est tirée du *Journal des Savants* 1767, *tom. XXV. p.* 33.

petiteſſe ; ſix pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure, ſinon que les Patagons ne ſont pas des géants ? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes que d'autres.

L'Abbé de la Caille dit avoir meſuré, au Cap de Bonne-Eſpérance, un Hottentot haut de ſix pieds, ſept pouces, dix lignes : on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres conſtituent auſſi une famille coloſſale.

Si l'on excepte MM. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont viſité les terres Magellaniques, n'étoient que de ſimples marins, ou de ſimples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun ſens, accorder le titre de Philoſophe ou de Naturaliſte : de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'entr'eux qui, en atteſtant l'exiſtence des géants, ont rempli leurs relations de pluſieurs fauſſetés avérées relativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus ? Les ſeuls Phyſiciens qui aient côtoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le Pere Feuillé, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la ſtature monſtrueuſe des Patagons.

Il eſt bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition ſuivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cauſe de leur penchant à aimer des garçons qui étoient probablement auſſi des géants ; puiſque le judicieux Garcilaſſo obſerve que ces hommes énormes ayant écraſé, par leur maſſe, les femmes du Pérou en voulant s'en ſervir, ſe déterminerent entr'eux à la Sodomie comme moins périlleuſe (1) ; mais

(1) *Hiſtoire du Pérou, liv. IX, chap. 8, traduction de Baudouin.*

Garcilaſſo & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'abſurde par l'abſurde, ſelon la méthode de leur ſiecle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, ſi célebre par ſes violences & ſes crimes, avoit, au rapport des Indiens, ſéjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la Terre des brûlés*, & en Eſpagnol *del Pueblo quemado* : les laves, les pierres ponces, le ſoufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, dépoſent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuiſé. En 1543, Jean de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejio, y fit foſſoyer, & l'on y déterra des débris de ſquélettes d'une grandeur étonnante, & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. M. le Gentil, qui y paſſa en 1715, y trouva encore une partie de ces oſſements prodigieux. On en a exhumé de ſemblables au Mexique, à Teſcuco, dans les iſles de Sainte Hélene & de Puna; & l'on s'eſt convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada juſqu'aux Terres Magellaniques.

Waffer dit que de ſon temps le Duc d'Albuquerque, Gouverneur de Mexico, fit aſſembler les Médecins & les Profeſſeurs de la colonie Eſpagnole, afin de les conſulter ſur ces dépouilles: ils tomberent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturaliſtes plus habiles que ne l'étoient ces Eſpagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciſcain de Madrid, vient de renouveller dans ſa *Gigantologie.* (1) Cela n'empê-

(1) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'oſſements prodigieux, déterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont appartenu à des géants, & non à des animaux terreſtres ou marins, il fait la deſ-

che pas que tous les Savants ne regardent ces oſſements comme des reſtes indubitables de pluſieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont ſoutenu être des Mammouts, qui, au calcul de M. de Buffon, ont excédé ſix fois en grandeur le plus grand des éléphants; de ſorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

M. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établiſſant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais exiſté, ſinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Phyſiciens, entraînés comme lui, au malheur des ſciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fourniſſent les plus grands os, ſont l'éléphant, le rhinocéros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinocéros, ni éléphants, ni giraffes : quelle eſt donc l'origine des grands os foſſiles qu'on y déterre ? N'eſt-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y exiſtoient plus au moment de la découverte de cet hémiſphère par Chriſtophe Colomb, en 1492 ?

Les cauſes qui ont détruit ces animaux, les eſpèces auxquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même-temps les points les plus intéreſſants de la phyſique du globe, & de l'hiſtoire des êtres.

---

cription d'un os foſſile de la premiere grandeur, tellement configuré, qu'on voyoit qu'il avoit ſervi à recevoir la tête de la cuiſſe, & que c'étoit l'*iſchium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le Pere Torrubia a pu ſe tromper en cela, comme en tant d'autres articles de ſon *Hiſtoire naturelle d'Eſpagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs & de ſuffiſance.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour de véritables débris d'éléphants, que l'Ambassadeur Isbrand-Ides (1), & son copiste Gmelin supposent s'être sauvés dans ce pays, pour se soustraire à un déluge survenu dans la Zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raisonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un asyle contre l'inondation, se seroient enfuis dans une région fort basse, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immense élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas si facilement atteindre. Quoique cette objection ne soit que spécieuse, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au systême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce systême pour se procurer le plaisir d'en bâtir un autre, dont on sera peut-être aussi mécontent. Il y a des Auteurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces masses animées ont péri par les fléches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop opposé à leur naturel. D'un autre côté M. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'histoire naturelle, en recourant à l'histoire politique des successeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques Princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres intestines, se virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie supérieure, & le Tangut, pour se retirer en Sibérie, où ils fonderent un Empire dont les ruines sont aujourd'hui cachées dans des solitudes,

(1) *Voyage de la Chine, page 31.* Feu M. Gmelin n'a fait d'autre changement au systême d'Isbrand, sinon qu'il suppose que les Eléphants ont été poussés en Sibérie par une inondation particuliere survenue entre les Tropiques: Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre hémisphere.

des, sous des monceaux de sable. N'est-il pas naturel de supposer, ajoute M. Surgy (1), que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Asie méridionale, lorsqu'il la dévasta, selon l'horrible manie des conquérants ?

Je ne sais si l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes ensemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire fossile si incroyablement abondant en Sibérie ; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils se sont égarés d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolks, il reste toujours à savoir comment & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique septentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de M M. du Pratz & Lignery, quatre de leurs squélettes de la plus parfaite conservation. Comme il est démontré que l'Amérique ne touche, par aucun isthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténèbres s'épaississent.

Quand même le détroit de mer qui sépare actuellement le nouveau monde d'avec l'ancien, au soixante-septieme degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit ; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où est de nos jours l'Océan, il est certain que ni les éléphants, ni la plupart des quadrupedes indigènes de la Zone torride, n'auroient jamais pu se servir de ce passage pour traverser d'un Hémisphere à l'autre, puisque le défaut absolu de subsistance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur instinct auroit pu les pousser à voyager au

(1) *Abrégé d'Histoire Naturelle, &c. Tome III. p. 85. Paris 1764.*

travers des glaçons, à douze ou treize cens lieues de leur terre natale ? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles distances de son séjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiosité.

Quelques Physiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris d'animaux aux vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique : j'avoue que cette supposition, que l'on a tant de fois fait servir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de plusieurs phénomènes; mais il me paroît, d'un autre côté, que les supputations astronomiques les plus récentes & les plus exactes s'opposent à cette circonvolution générale & à ce transport successif d'un même point terrestre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en se redressant vers l'Equateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, selon M. Euler (1), ni même excéder l'espace de deux degrés & demi, selon d'autres Astronomes, qui ont soumis l'hypothèse de M. Euler à de nouveaux calculs. Un troisieme sentiment soutient que l'obliquité de ce cercle est absolument fixe & invariable, & que si les observations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'est que les Astronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris souvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon.

Je ne dissimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands ossements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraqué, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis situés dans la Zone torride, à quelque distance qu'ils en

---

(1) *Dans son Mémoire sur la variation des étoiles fixes, présenté à l'Académie de Paris.*

ſoient éloignés de nos jours. Quelle énorme ſuite de ſiècles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada ſe trouvoit entre les tropiques ? Il ſe ſeroit écoulé depuis cette époque plus de ſix cens trente mille ans : la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même ; mais je ne ſais s'il eſt probable que des ſquélettes d'animaux, expoſés preſque à fleur de terre, pourroient ſe conſerver pendant un tel laps de temps, qui ſuffiroit pour décompoſer & dégrader des montagnes : les os ramaſſés près de l'Ohio, dans le Nord de l'Amérique, loin de ſe reſſentir d'une telle vétuſté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fuſſent par leur ſituation expoſés aux atteintes & au choc de l'air ambiant ; car il n'eſt pas vraiſemblable que les Sauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre. (1)

Quoi qu'il en ſoit, il faut toujours revenir au point d'où on eſt parti : il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions phyſiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupede indigène qui exiſte aujourd'hui au nouveau monde entre les Tropiques eſt le Tapir, qui n'a que la taille d'un

---

(1) La majeure partie de ces os foſſiles trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été dépoſée dans le cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz*, & dans le Tome XI. *de l'Hiſtoire des animaux, par MM. de Buffon & d'Aubenton, in-4° 1754, au Louvre.*

M. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier ſur les os foſſiles, répete à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé, & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique : il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler ; il ne connoiſſoit donc pas le ſujet ſur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'inſtruire : il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

veau, tandis qu'en y creuſant ſous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des oſſements qui ont conſtitué des animaux ſix à ſept fois plus maſſifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'enſuit de cette obſervation que le nouveau continent a ſouffert des viciſſitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de ſe garantir des eaux, & de ſe propager juſqu'au temps préſent : dans l'Amérique, au contraire, ils ont péri, faute de reſſource, faute de pouvoir découvrir un aſyle contre les ſecouſſes de la nature ébranlée. Si cette conſéquence eſt inconteſtable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ſes montagnes, a pu éprouver des inondations ſi deſtructives pour le regne animal. On ignore ſi ces cataſtrophes ont été uniquement cauſées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleverſé par les éléments ; s'il a toujours été, comme il l'eſt de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'aient été ſubmergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé ſur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toiſes (1), eſt par ſa hauteur

---

(1) Ulloa, dans ſes *Obſervations aſtronomiques & phyſiques*, *pag.* 114, donne au Chimboraço 3380 toiſes de hauteur ; je crois qu'on ne varie ſur l'élévation de cette montagne qu'à cauſe de la façon dont on l'a meſurée au barometre, cette méthode étant défectueuſe en bien des points.

Suivant les expériences de M. Caſſini, aucun animal ne ſauroit vivre à la hauteur de 2446 toiſes au-deſſus du niveau

même inaccessible & inhabitable. Pour se sauver au temps d'un cataclysme, les hommes & les animaux doivent se retirer, non pas sur des pointes de rochers nuds & incultes, mais sur des élévations convexes qui aient assez de surface pour fournir à leur nourriture, & assez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre planete essuie alors. Or il est certain que l'ancien continent possede un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

Quant aux classes génériques auxquelles se doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes occidentales, on ne peut rien dire de positif; on sait seulement que les ossements recueillis dans le Canada, & transportés en France par M. de Longueil, ont appartenu à des squélettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même Officier a aussi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres

---

de la mer, parce qu'il suppose que l'athmosphere est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne : cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de M. Cassini, sur lesquelles il ne faut point trop tabler.

Les observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'Equateur, ont long-temps vécu sur la crête du Mont Pichincha, qui a 2471 toises & demie de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par conséquent à 25 toises & demie au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de M. Cassini : ce n'est pas tout, ces observateurs campés sur le Pichincha, voyoient souvent voler des vautours qui se soutenoient à deux cens toises au-dessus du sommet de la montagne; ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barometre ne se seroit soutenu qu'à 14 pouces.

d'Hippopotames, qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les Provinces méridionales n'ont point été aſſez exactement obſervées & décrites pour qu'on puiſſe les rapporter à une eſpèce connue : il eſt d'ailleurs très-poſſible que cette moitié du monde a poſſédé pluſieurs races animales de la premiere grandeur, très-différentes de celles qui ſubſiſtent maintenant. Le globe a ſouffert aſſez de criſes & de révolutions pour juſtifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques Savants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants ſauvages en Toſcane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Aſie : ils citent, pour leurs raiſons, pluſieurs découvertes de dents éléphantines, dont les Romains faiſoient trop de cas, diſent-ils, pour les avoir jettées ou enfouies. Quoique MM. Gori & Tozzeti (1) aient ſaiſi toutes les probabilités poſſibles pour venir au ſecours de cette opinion, s'il eſt permis de parler ainſi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toſcane ait pu nourrir des éléphants ſauvages, il faut que ſon climat ait été alors auſſi brûlant que celui de la Zone torride ; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique : il falloit donc avant tout démontrer la réalité de ce changement, ſans quoi les conſéquences déduites d'un principe conteſté prouvent moins que rien. On ſait que les éléphants apprivoiſés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede, lorſqu'on les habille de pelliſſes, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal tranſplan-

(1) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti.*

té auquel l'homme prête ſon induſtrie & ſes ſervices pour le garantir contre l'âpreté du froid, & lui préparer ſa nourriture, & un autre animal tranſplanté qu'on voudroit abandonner à ſes propres reſſources, à ſon propre deſtin dans nos forêts ; les éléphants ainſi délaiſſés ne ſauroient réſiſter ni en Toſcane ni en Eſpagne, ni en Portugal, ni en Perſe.

L'ivoire foſſile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domptés & amenés au-delà de la mer par les Romains, & les Carthaginois, les Epirotes & d'autres peuples, amis ou ennemis, qui ont pu ſe rendre dans ce pays avant les temps dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir.

Je me ſuis ſouvent imaginé que l'idée des Européans qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu ſa ſource dans la tradition des Américains ſur l'exiſtence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il eſt étonnant que les annales de toutes les anciennes nations de la terre ſoient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé ſi univerſellement répandu ſoit voilée de ténèbres ſi épaiſſes : entre les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obſcurité, il n'y en a pas de plus ſinguliere que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour-à-tour la *Genèſe*, les *Métamorphoſes d'Ovide* & la *Bibliotheque orientale* de *d'Herbelot*, aſſure ſérieuſement que notre globe n'eſt qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le couroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer : c'eſt à cette premiere race, dit-il (1), qu'on doit attribuer les grands oſſements foſſiles

---

(1) Voyez *Eſſai ſur l'origine de la population de l'Amérique par E.... Tome II. p. 298. Amſterdam 1767.*

parſemés dans les deux continents, & la fable des Titans ſi accréditée dans les Mythologies. Après la deſtruction des Anges, on vit naître l'eſpèce humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à ſon tour.

Si l'on liſoit dans une Relation de l'Indouſtan, qu'un Fakir ravi en extaſe avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche penſoit que la fable des géants n'étoit que l'hiſtoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient perſonnifié les phénomènes occaſionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analyſant les noms de la plupart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne ſignifient que des dérangements ſurvenus à la terre, à l'athmoſphère, & aux éléments : le nom de l'épouvantable *Briarée* déſigne l'obſcurité ou la lumiere éclipſée, celui d'*Othus* le renverſement du temps & des ſaiſons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevaſſes de la terre : celui de *Typhée* ſignifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes* le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les ſonges effrayants ou les nuages noirs. On ne ſauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un ſens très-clair ; mais ce qui n'eſt pas également clair, c'eſt ce prétendu conſentement de tous les peuples du monde à perſonnifier de la même façon, ſous les mêmes emblêmes, des météores & des cataſtrophes phyſiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, ſe ſoient exactement rencontrés dans leurs allégories, & aient conſpiré à métamorphoſer les phénomènes terreſtres & aériens en géants ; cela, dis-je, eſt toujours re-

marquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux aient puiſé cette tradition dans l'Egypte ; il n'en eſt pas moins vrai que l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Norvégiens qui ont composé l'*Edda* des Iſlandois, aient eu quelque connoiſſance des livres Egyptiens : l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Péruviens, qui n'ont jamais ſu ni lire ni écrire, aient extrait cette fable des anciens livres Japonois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en aviſe à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous repréſenter les prétendus géants comme des êtres mal-faiſants & redoutables, qui renverſerent des montagnes, qui déracinerent des iſles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel put à peine réprimer les attentats, il faut convenir que l'on ne ſauroit diſtinguer un ſens raiſonnable dans ces peintures, qui le ſont ſi peu, qu'en ſuppoſant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes viciſſitudes phyſiques, qui en ſoulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puiſſance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de ſa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combuſtion, & la frayeur a dû faire la même impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui, échapés aux inondations & aux volcans, ont repeuplé la terre déſolée & couverte de fange, de laves, & des débris des ſociétés anéanties : le ſouvenir de ce malheur, en paſſant de génération en génération, aura pris inſenſiblement la forme d'une hiſtoire fabuleuſe, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront

pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilaſſo de la Vega place dans une province du Pérou des ſtatues coloſſales, & des bâtiments d'une fabrique & d'une grandeur démeſurée, qu'il eſt tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit ſur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobaſa, deux Auteurs ſi obſcurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces conſtructions merveilleuſes, je ſuis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais exiſté, ou du moins que ce ne ſont que des tas de pierres monſtrueuſes & figurées, ainſi que celles qu'on nomme en Angleterre *la chauſſée des Géants*, & que tout le monde ſait être une production naturelle du regne minéral ; il n'y a guères de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire ſuppoſe avoir été taillées & tranſportées par des bras giganteſques. MM. Bouguer, de la Condamine & Ulloa, qui ont pris la peine de meſurer la hauteur des portes d'une vieille maſure Péruvienne, preſque la ſeule que l'on connoiſſe, ont trouvé ces ouvertures ſi baſſes & ſi étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y paſſer à ſon aiſe. (1)

Si les géants du Pérou avoient bâti des maiſons à leur uſage, où il leur eût été impoſſible d'entrer, j'avoue volontiers que cela ſeroit plus ad-

---

(1) Voyez *la Deſcription d'un ancien Edifice du Pérou nommé Cagnar.* Les portes ont trois pieds de large, & à peu près une toiſe de haut ; mais les jambages n'étant pas paralleles, & ſe rapprochant par leurs ſommets, cela étrangle l'ouverture à peu-près d'un demi-pied. Nous aurons encore occaſion de parler de cet édifice dans le ſecond volume, où nous marquerons la différence qui ſe trouve entre la deſcription de M. de la Condamine & celle d'Ulloa.

mirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune aient groſſiérement façonné des blocs de pierre en figures coloſſales avec des haches de cuivre trempé, cela n'eſt ni fort ſurprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque choſe de neuf ſur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chefs-d'œuvres de cet art les ruines de Perſépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire ſurtout les ſculptures ſaillantes, pendant que les Académiciens Français n'ont pas obſervé une ſeule pierre ſculptée, dans la maſure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. M. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où, ſuivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majeſtueux que le Comte de Caylus préfere à tout ce que la Grèce & l'Italie ont produit de plus achevé ; mais ſi cet illuſtre Ecrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations menſongeres de Garcilaſſo & de ſes ſemblables, on ſe feroit au moins attendu à un jugement plus équitable de ſa part ſur les ruines de la prétendue Perſépolis : les deſſeins & les plans fidèles que nous en ont donné Chardin & Bruin, prouveront à jamais que ce ſont des reſtes d'une conſtruction déſordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des deſpotes Aſiatiques, en qui la corruption du goût eſt le premier fruit du pouvoir abſolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité ſur les Patagons, les raiſons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'eſpèce humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille giganteſque dans une petite province de la Magellanique : on s'eſt uniquement borné à conſidérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes relations publiées depuis l'an 1520 juſqu'à nos jours, d'où il ne réſulte aucune preuve déciſive ; puiſque le témoi-

gnage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des fquélettes, en Europe. Cet argument eft fans replique pour les perfonnes raifonnables; & s'il ne l'eft pas pour les partifans aveugles du merveilleux, ce n'eft pas notre faute : s'ils veulent croire à l'exiftence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'eft le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, difoit M. de Fontenelle.

Fin du premier Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

A

F

H

U

Fin de la Table des Matieres.



